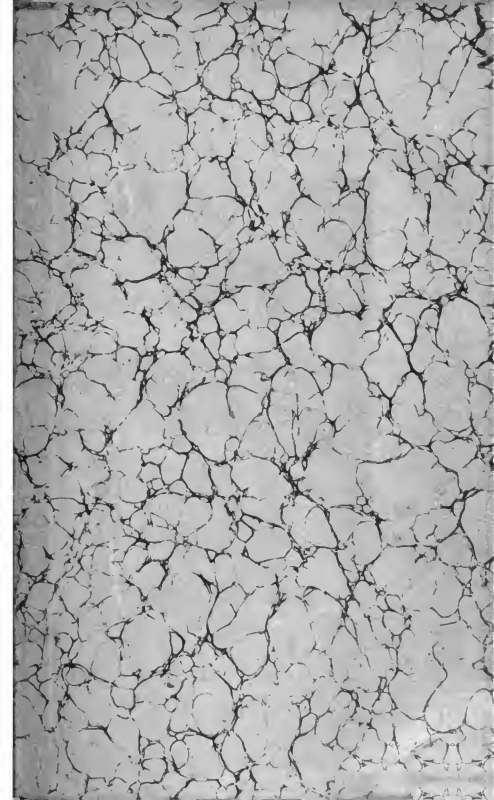


- PALLI

• BIBLIOTECA •  
• LVCCHESI • PALLI •



*In: Sala v. l. h. VII - 9*



III 4 VII 9

**LE CHATEAU**

**DE LA**

**ROCHE-SANGLANTE**

OUVRAGES  
DE  
**LA COMTESSE D'ASH**

PARUS DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

|                                            |   |      |
|--------------------------------------------|---|------|
| UN AMOUR COUPABLE.....                     | 1 | Vol. |
| LES AMOURS DE LA BELLE AUBRE.....          | 2 | —    |
| LES BALS MASQUÉS.....                      | 1 | —    |
| LA BELLE PARISIENNE.....                   | 1 | —    |
| LA CHAÎNE D'OR.....                        | 1 | —    |
| LA CHAMBRE BLEUE.....                      | 1 | —    |
| LE CHATEAU DE LA ROCHE-SANGLANTE.....      | 1 | —    |
| LES CHATEAUX EN AFRIQUE.....               | 1 | —    |
| LA DAME DU CHATEAU MURE.....               | 1 | —    |
| LES DEGRÉS DE L'ÉCHELLE.....               | 1 | —    |
| LA DERNIÈRE EXPIATION.....                 | 2 | —    |
| LA DUCHESSE D'ÉPONNES.....                 | 1 | —    |
| LA DUCHESSE DE LAUZUN.....                 | 3 | —    |
| LE FRUIT DÉFENDU.....                      | 1 | —    |
| LES GALANTRIES DE LA COUR DE LOUIS XV..... | 4 | —    |
| LA RÉGENCE.....                            | 1 | —    |
| LA JEUNESSE DE LOUIS XV.....               | 1 | —    |
| LES MAÎTRESSES DU ROI.....                 | 1 | —    |
| LE PARC AUX CERFS.....                     | 1 | —    |
| LE JEU DE LA REINE.....                    | 1 | —    |
| LA JOLIE BOHÉMIENNE.....                   | 1 | —    |
| MADemoisELLE DE LA TOUR-DU-PIN.....        | 1 | —    |
| LA MARQUISE DE PARABÈRE.....               | 1 | —    |
| LA MARQUISE SANGLANTE.....                 | 1 | —    |
| LE NEUF DE PIQUE.....                      | 1 | —    |
| LA POUDRE ET LA NEIGE.....                 | 1 | —    |
| UN PROCÈS CRIMINEL.....                    | 1 | —    |
| UNE RIVALE DE LA POMPADOUR.....            | 1 | —    |
| LE SALON DU DIABLE.....                    | 1 | —    |
| LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE.....            | 2 | —    |
| LES SCÈNES D'UNE FAUTE.....                | 1 | —    |
| TROIS AMOURS.....                          | 1 | —    |

17853

LE CHATEAU  
DE LA  
ROCHE-SANGLANTE

PAR  
LA COMTESSE D'ASH



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS  
RUE VIVIENNE 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 13  
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—  
1865

Tous droits réservés





## A MA MÈRE

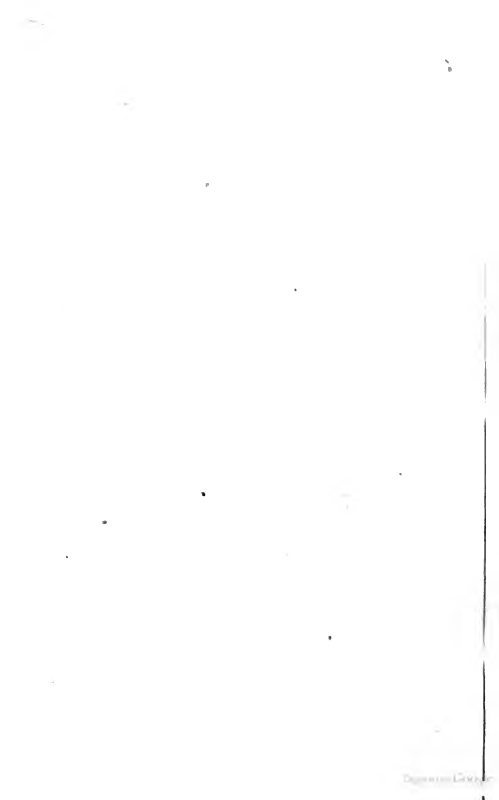
Voici une histoire de mon pays, ma mère, une histoire qui a bercé mon enfance et que je me rappelle à présent que l'enfance a tui loin de moi. Vous savez combien tout ce qui tient à cette province, tient à mon cœur ; ce Poitou, si poétique, si plein de souvenirs, où les traditions placent tant d'actions nobles

et généreuses, a encore une physionomie particulière. Les croyances s'y sont conservées plus pures, plus superstitieuses aussi peut-être. Le vieux berger devin, les loups-garous et toutes les fables de la mythologie chrétienne tiennent une grande place dans les récits de la veillée. Vous en trouverez aussi dans ce volume ; je raconte ce que l'on m'a raconté, tel qu'on me l'a raconté, et je ne me permettrai pas d'y changer la moindre chose.

Puisse ce petit tableau vous intéresser, puisse-t-il vous ramener vers le temps où vous berciez encore mes jeunes pensées !

Ce temps était beau comme l'espérance ;  
hélas ! il a fui comme elle, et les tristes  
réalités de la vie ont remplacé nos douces  
chimères.

C<sup>me</sup> DASH.



# LE CHATEAU DE LA ROCHE-SANGLANTE

---

## I

### DESCRIPTION

Aux bords de la Creuse et près de Maillé, existent encore quelques débris d'un ancien et féodal manoir, le château de la Roche-à-Gué qui tient son nom du rocher immense sur la crête duquel il a été construit. Ce rocher de quatre-vingts pieds de hauteur, à peu près, s'élève à pic au-dessus de la rivière, qui coule gracieuse et limpide dans un lit plus ou moins

resserré, tantôt encaissé par des rochers, tantôt verdoyant et reflétant les pâturages qui l'entourent. Parmi les arbres qui ombragent les rives de la Creuse, ceux qui dominent et semblent affectionner le plus particulièrement ce terrain sont, d'abord, les noyers aux feuilles odorantes et d'un vert brillant et sombre, quelques châtaigniers, des saules au feuillage pâle, comme il y en a toujours près de toutes les rivières, et qui viennent se mêler aux autres pour les poétiser; puis des aulnes vertes et touffues, des rideaux de peupliers qui s'élèvent sur leurs troncs élancés. Cette province très-pittoresque est aussi boisée de hêtres, de chênes, d'ormes et de bouleaux. En outre de toutes les rivières qui coulent non loin de la Creuse, dont quelques-unes viennent la grossir, il est aussi coupé par des milliers de ruisseaux s'échappant du haut des montagnes, quelquefois de leurs flancs, et formant beaucoup de petits lacs très-poissonneux.

Ce pays, qui touche au Limousin, est admirablement accidenté par de hautes montagnes, et par les profondes et étroites vallées qui en déchirent le sol.

Le noyau de la plupart de ces montagnes est schisteux ou granitique. On comprend que plusieurs ont recélé des volcans dont il reste encore quelques traces pour les peintres et les géologues ; il est plein de souvenirs druidiques pour les auteurs et les savants.

La position de ce château avait beaucoup d'analogie avec celle de la ville de Boussac, bâtie aussi sur un rocher escarpé, et environnée de hautes murailles flanquées de tours, et dominée encore par un château crénelé qui s'élève sur une roche presque inaccessible, sur laquelle est encore superposée une tour énorme ; toutes ces villes, tous ces châteaux bâtis sur des montagnes si ardues, étaient ou devaient être des villes ou des châteaux forts.

Au bas du rocher, sur lequel est assis le castel, un joli moulin à eau se dessine sur la rivière dont les eaux viennent se briser à sa roue, puis s'éloignent écumantes et murmurantes. Parmi toutes ces particularités, qui distinguent la position bizarre de ce moulin sous le château et de ce château sur le

moulin, il en est une qui ne se rencontre nulle part ailleurs, un escalier en spirale s'élève depuis le colombier du moulin jusqu'à une petite pièce attenante aux cuisines du manoir, donnant elles-mêmes dans une cour à part qui n'était point la cour d'honneur. Il est probable que, dès l'origine de la construction de ces deux bâtiments, le moulin a toujours dû être occupé par un des vassaux ou tenanciers des seigneurs, peut-être même un de leurs domestiques, et que les communications étaient par ce moyen beaucoup plus rapides et plus fréquentes ; d'ailleurs, de tout temps on dit que les seigneurs ont aimé la bonne chair, et comme le poisson frais y tient une haute place, c'était une excellente manière de l'avoir de la première main. A peine arrachés à leur humide royaume, les carpes, les brochets, les tanches et les anguilles, ne faisaient qu'une ascension de la Creuse dans la poêle ou dans les casseroles du maître-d'hôtel.

Rien de plus magnifiquement étendu que la vue dont on jouissait du haut de la terrasse et des fenêtres

de la Roche-à-Gué. De ce point élevé on embrassait un large espace dans lequel se dessinait la charmante ville de Maillé, et les côteaux de l'une et l'autre rive de la Creuse. Il semblait, pour les imaginations ardentes et les âmes tendres, que sur cette hauteur on était plus près du ciel d'où pouvaient descendre immédiatement les bonnes pensées, les nobles inspirations encloses dans une nuée lumineuse rayonnant sur ce castel, tandis que la partie basse du pays, plongée dans l'ombre, paraissait ne point devoir participer à ces relations célestes ; il semblait aussi que là on sentît comme malgré soi l'âme s'élancer vers cette région inconnue, éthérée, brillante, région d'où elle émane et vers laquelle elle doit remonter. •

Il y a de ces croyances qui sont plus profondément que toutes les autres gravées au dedans de nous-mêmes ; pourtant elles n'y sont arrivées que par l'intuition et la révélation ; d'où il résulte que tout ce qui est mystère et spiritualisme, a chez nous plus de force et de puissance que les croyances sim-

plement basées sur la matière, surtout pour les êtres qui n'ont pas dégradé leur première et divine essence par la lecture des livres impies et athées, dangereux aux organisations faibles et par conséquent versatiles.

Si on voulait approfondir beaucoup de choses influentes sur telles ou telles destinées, peut-être trouverait-on que les lieux où sont nés, où ont vécu tels sages, tels savants, tels coupables ont dû être d'une puissance immense sur les événements de leur vie et les sentiments qui les ont dominés. Dieu me garde de tomber dans le système du fatalisme, et de dire que celui qui est né au fond d'une creuse vallée, dans un réduit obscur, ne doit avoir que des idées noires et criminelles, que celui qui est né sur une montagne et dans une habitation éclairée par le chaud soleil doit infailliblement être bon, grand, généreux, sympathique ; mais les yeux qui voient plus souvent le ciel, la poitrine qui aspire un air pur et vivifiant, doivent aider l'intelligence à s'élever et l'âme à s'épurer ; ce qu'on pense dans une forêt, on

ne le penserait point dans une plaine, et les idées écloses sur les grèves de la mer, ne peuvent avoir aucune analogie avec celles que vous inspireraient les bords d'une rivière. L'esprit et l'âme ont un reflet plus ou moins vif de ce qui les a vivement impressionnés, donc la vue du beau et la lecture du bon doivent être d'une haute importance dans toutes les éducations.

Ce château, autrefois si brillamment habité, si somptueusement orné, était maintenant désert comme un sépulcre où étaient venus s'ensevelir les joies, les fêtes, le bonheur, la gloire, les amours des nobles châtelains, ainsi que leurs dépouilles déposées dans le caveau de leurs ancêtres.

Ce silence de la solitude qui succède au bruit, a quelque chose de profondément triste ! Ces bâtiments qui se transforment si vite en ruines du moment qu'ils sont inhabités, vous inspirent un sentiment pénible et douloureux !... Là, tant de souvenirs vous viennent assiéger, de ces souvenirs qui se dressent palpitants et dont l'illusion, pour un instant, vient

repeupler et animer ces murs qui s'écroulent, les orner de tout le luxe qui les embellissait ; illusion qui vous fait voir les gentes damoiselles, dont les têtes blondes ou brunes sont ornées de chaperons gracieux, d'où s'échappent des voiles ondoyants sous la brise ; le parterre, moins brillant, moins enivrant de fleurs, que les femmes qui se jouaient et brillaient aux fêtes du château ! Les chevaliers amoureux, portant les couleurs de leurs dames et volant aux plus rudes entreprises, sans oser se plaindre à peine d'un retard apporté à leur bonheur ! Les pigeons, doux messagers d'amour, qui, le cou orné d'un ruban bleu, portant sous leurs ailes les papiers parfumés qui devaient faire tressaillir les cœurs sur lesquels ils devaient reposer ! ces pigeons allant ainsi d'une tourelle à l'autre. Puis, venaient aussi les départs, arrosés de larmes ; puis, toutes les joies du retour... ; puis... toute cette féerie des apparitions s'évanouissant ; féerie d'autant plus amère que la réalité dans laquelle on retombe est une réalité triste, nue, froide, comme sont presque toutes les

réalités de la vie, mornes et décevantes... où l'âme, qui s'était élevée aux régions des croyances, vient se briser comme un morceau de cristal sur un rocher!... Prisme irisé des illusions ! prisme aux mille et chatoyantes facettes ! pourquoi vous briser si vite, un à un, pour couvrir l'horizon d'un crêpe funèbre ? pourquoi ne pouvoir au moins garder une espérance mensongère comme le sont tous les rêves, caresser ce rêve, le seul bonheur qu'on doive attendre dans ce monde... se bercer... s'endormir avec... et ne se réveiller que pour s'endormir alors du sommeil éternel!... Pourquoi?... pourquoi ? ce mot, dont la réponse doit résoudre tant de problèmes... restera sans réponse pour résoudre celui du bonheur, si ingénieusement personnifié dans la pierre philosophale... tous l'ont cherchée... nul ne l'a trouvée... Chercher le bonheur... chercher une âme pour la sienne, c'est user son âme comme Nicolas Flamel usa ses trésors à chercher la bienheureuse pierre!... Il ne faut rien attendre... rien chercher... si on ne veut être cruellement déçu.

Ily trente ans environ qu'une locataire se présenta pour louer deux chambres dans le château délabré, proposition qui n'avait jamais été faite au meunier depuis qu'il s'était rendu acquéreur de cette ruine, qu'il avait eue presque pour rien, comme tous les biens d'émigrés se vendaient ou s'achetaient à cette époque.

— Mais, madame, je crains que vous ne soyiez fort mal ; il y a si longtemps que ce château est désert, dit le meunier à l'étrangère.

— Il existe, monsieur, reprit celle-ci, des positions où il faut savoir se faire à tout.

— Comme les bâtiments du moulin sont fort spacieux, je pourrais plutôt, si cela vous convenait, vous en sous-louer une partie ; puis vous auriez ma fille Jeanne pour vous distraire un peu : une belle fille, ma foi ; ce n'est pas parce que je suis son père... mais c'est la plus belle de tout le pays, c'est tout le portrait de ma pauvre défunte.

Et ici le meunier poussa, ou se crut obligé de pousser un soupir.

— Merci, monsieur, de votre obligeance ; l'habitation du moulin serait trop humide pour moi. Les médecins m'ont ordonné de respirer le grand air et d'habiter un endroit élevé ; c'est pour cela que j'ai pensé que je me trouverais fort bien dans ce vieux château ; du reste, je n'en serai pas moins charmée de faire connaissance avec votre chère Jeanne, dont les visites me seront fort agréables.

— Cette dame est fort laide, pensa le meunier ; mais elle a l'air d'avoir été bien élevée ; ce sera toujours une société pour ma fille et un rapport sur lequel je ne comptais guère, car il faut avoir le diable au corps pour se nicher avec les corbeaux, les chauves-souris... Enfin, après tout, ce sont ses affaires et non les miennes.

En achevant cette phrase, le meunier parcourait les vastes salles de ce manoir, suivi de la dame étrangère, comme pour lui faire choisir l'endroit où elle serait, sinon le mieux, au moins le plus convenablement établie.

La dame s'arrêta dans une pièce contiguë à une

autre, toutes deux donnant comme dans une espèce d'antichambre, où venait commencer un escalier roide et tournant, conduisant à l'une des quatre tourelles du château, celle du levant; beaucoup de marches de l'escalier étaient écroulées, mais, à la rigueur, avec un peu de hardiesse, on pouvait encore le gravir et jouir du coup d'œil admirable qui régnait sur la plate-forme du château. Au haut de toutes les tourelles étaient pratiquées des portes, qui communiquaient à une terrasse embrassant toute la surface de la toiture. Les balustrades de cette terrasse étaient rompues en beaucoup d'endroits, et il n'aurait pas fallu être saisi d'un vertige, alors qu'on la visitait, ce qui n'arrivait guère que lorsque quelques étrangers, ayant entendu parler de l'admirable position du château, demandaient à le parcourir; ou lorsque quelques amis des anciens seigneurs venaient avec un souvenir tendre et religieux; car, depuis l'émigration, nul n'avait plus entendu parler de cette famille éteinte assurément.

— Voilà, monsieur, dit-elle au meunier, les deux

chambres les moins grandes, et dont la vue, donnant sur la rivière, me convient le mieux. Une pour mon frère, une pour moi; c'est suffisant.

— Ah! madame a un frère, reprit le meunier?

— Oui, et de beaucoup plus jeune que moi; je me regarde comme sa mère.

— Madame connaît-elle le pays?

— Non, pas madame, mais seulement mademoiselle, s'il vous plaît. J'y suis venue fort jeune, et j'en ai conservé un très-faible souvenir.

— Soit, mademoiselle, pour vous servir.

— Dites-moi, monsieur, quel est le curé qui dessert la paroisse aujourd'hui?

— Mais c'est le digne M. Leblanc, que chacun aime comme un père.

— Ah! tant mieux! J'en suis charmée.

— Est-ce que mademoiselle l'aurait connu?

— Non! mais j'en ai entendu parler comme d'un excellent homme, et j'aurai beaucoup de plaisir à le voir.

— C'est quelque dévote, pensa le meunier; les

vieilles filles n'ont pas d'autres consolations. Elle ira au sermon pour nous deux, car...

Puis, il ajouta tout haut :

— Et quand M. le curé viendra voir ma fille Jeanne, que je lui apprendrai qu'une dame habite une partie du château, et que cette dame serait ravie de le voir, j'ajouterai qu'elle se nomme ?...

— Mademoiselle Stéphanie, voilà tout.

— Et M. votre frère ?

— Gaston.

— Très-bien ! maintenant, je vous dirai, mademoiselle, que ma fille sera un des riches partis du pays.

— C'est un bon métier que celui de meunier, à ce qu'il paraît ?

— Oui, oui, la rivière coule bien et les sacs de blé arrivent en foule au moulin... Puis...

Ici, le meunier s'arrêta, comme achevant en lui-même une phrase qu'il aurait craint de dire tout haut.

— Eh bien, monsieur, quel jour pourrai-je venir m'installer ?

— Mon Dieu ! mademoiselle, demain, après demain... quand il vous plaira.

— Je vais donc prendre congé de mon nouveau propriétaire, en le saluant du nom de... ?

— Du père Lefèvre, le meunier de la Roche-à-Gué... Bah !... je suis connu comme le loup blanc.

— Lefèvre !... répéta Stéphanie, comme cherchant quelque chose dans son souvenir...

Puis, elle reprit :

— Au revoir donc, monsieur Lefèvre, et à bientôt.

Ils se saluèrent et la dame s'éloigna, tandis que le meunier regagna son moulin par l'escalier qui aboutissait à son pigeonnier. Il regarda ses nouvelles couvées, admira ses pigeons aux couleurs chatoyantes et redescendit chez lui de meilleure humeur que de coutume, car le père Lefèvre n'était point un homme aisé tous les jours.

Il avait pris cette arrogance et cette dureté que donne presque toujours, aux gens du commun, une fortune sur laquelle ils n'avaient pas droit de compter.

Lefèvre était pourtant le fils du vieil intendant du

château ; il avait été élevé dans ce domaine seigneurial et investi de la charge de meunier par le dernier des seigneurs ; mais la Révolution, qui avait vu couler tant de sang noble, qui avait forcé tant de gentils-hommes à s'expatrier, avait donné un essor immense à tout ce qui était peuple et vassaux ; et leurs grands principe de nivellement, leurs idées d'ôter à celui qui avait trop pour donner à celui qui n'avait point assez, avaient monté bien des têtes, calmes jusqu'à là, et rendu féroces, par la vue du sang, des gens qui seraient restés paisibles chez eux, sans aucune pensée ni aucun désir au delà du cercle qui les entourait.

Lefèvre, donc, ayant acheté les terres dépendant de cet immense domaine, et les ayant payées en assignats, s'était trouvé, peu de temps après, le plus riche de tout le pays. Il avait eu d'abord la noble pensée de rendre cet héritage à ses maîtres, s'ils revenaient un jour ; mais l'ignorance dans laquelle il resta sur leur compte, puis la possession de ces richesses lui gangrenant le cœur de jour en jour,

il oublia ces bons sentiments, et devint égoïste fier et même méchant parfois. Ce n'était qu'en tremblant qu'on allait lui demander un service, à moins qu'il ne fût dans ses bonnes lunes, comme on le disait. On aurait même pu penser qu'il s'évertuait à être bourru, croyant ainsi se donner un relief de plus; chacun brille à sa manière. Il n'aimait au monde que sa fille, le seul enfant qui lui fût resté de six que lui avait donné sa femme, qui mourut en donnant le jour au cinquième de ses fils. Il avait donc reporté toute sa tendresse sur cette enfant, qu'il gâtait beaucoup pourvu qu'en temps et lieu il fût sûr de la trouver docile à épouser l'homme qui lui conviendrait, c'est-à-dire celui qui serait le plus riche, ou dont la position flatterait le plus son amour-propre.

Un visage rond et assez enluminé, des cheveux tirant sur le rouge; des yeux gris, vifs et enfoncés, surmontés d'épais sourcils; un nez fortement accentué; une bouche que le sourire élargissait d'une manière cruelle quant à la grandeur, et moqueuse quant

à l'expression; d'une taille peu élevée, les épaules larges; ce qu'on nomme vulgairement un homme trapu. Toujours vêtu d'une veste grise les mains dans les poches, ou bien se les frottant l'une contre l'autre d'un air satisfait de lui et de ce qu'il disait; très-alerte encore, quoique ayant près de soixante ans; toujours accompagné de son chien blanc Zamore, un admirable chien des Pyrénées, qui suivait son maître le jour et gardait le moulin la nuit. Tel était le père Lefèvre.

Il descendit donc et fut s'asseoir auprès de sa fille, qui tenait les comptes de la maison, ce qui n'était pas une petite besogne, tant elle était achalandée; il l'embrassa au front en lui disant :

— Eh bien, mignonne, je crois que tu vas être contente de ton père?

— Quoi donc, reprit la jeune fille en levant ses beaux yeux bleus sur le meunier; m'avez-vous apporté quelques bijoux, père?

— Coquette que tu es, répartit Lefèvre, tu ne songes qu'aux brimborions et aux colifichets, mais

par sainte Valérie, tu es si belle que je te le pardonne.

Et le meunier la regardait avec complaisance.

— Vous vous plaignez de ma coquetterie, et c'est vous qui en êtes cause, mon père ; toujours vous me faites des compliments et vous me parez comme une châsse, c'est ainsi qu'ils disent tous ; dame ! ce n'est pas ma faute, après tout.

— Allons, enfant, ne vois-tu pas que je veux rire ? ne fais donc pas semblant de te fâcher, ma Jeannette ; ne fais pas faire la mine à ta jolie petite bouche.

En effet, rien n'était plus joli que Jeanne : des yeux d'un bleu d'azur aussi doux qu'un reflet du ciel et pleins d'une langueur ravissante ; un ovale parfait qui encadrait des traits mignons et réguliers, un teint rose et la peau d'une finesse si extrême, qu'on y voyait le sang circuler ; deux fossettes à chaque joue, qui donnaient à son sourire un charme inexprimable ; une forêt de cheveux blonds serpentant sur un bonnet de dentelle à la mode du pays ; une taille svelte et gracieuse emprisonnée dans un cor-

sage de velours noir; une jupe à raies assez courte pour qu'on pût voir la naissance d'une jambe parfaite et des pieds mignons enfermés dans de petits souliers à boucles; un tablier à bavette d'une toile aussi blanche que la farine qui s'échappait des sacs; telle était Jeanne, assise à une petite table de chêne brunie par le temps et gracieusement sculptée, devant une des fenêtres donnant sur la rivière, et se balançant sur sa chaise qu'elle renversa contre le mur en l'y adossant :

— Dites donc vite, mon père, je suis curieuse de savoir ce qui va me faire plaisir.

— Eh bien, mon enfant, toi qui t'ennuies toujours tant d'être seule, je t'ai trouvé une société.

— Bah !... et qui donc ?

— Une dame qui vient louer deux chambres dans le château.

— Pas possible, mon père, il est dans un si triste état, le château, qui donc voudrait y venir loger ?

— Pourtant c'est la vérité; une demoiselle d'un certain âge avec son frère, qui est tout jeune.

— Elle est jolie cette demoiselle ?

— Non, elle est laide; mais elle a été fort bien élevée; j'ai vu cela tout de suite, et ce sont des malheurs qui l'ont obligée à se réfugier dans un coin si reculé.

— Et si délabré, vous pourriez bien ajouter; je n'y voudrais pas coucher en peinture. Savez-vous, mon père, qu'il y a des revenants la nuit ?

— Tu les as vus, mon enfant ?

— Pas plus tard qu'avant-hier, Jacques, le garçon du moulin, en a vu un... et...

— Allons donc, est-ce qu'il y a des revenants ! vous me feriez mettre en colère.

Et Jacques qui entrait au même instant avec un sac de farine sur le dos, et suivi de son chien Clopinau, qu'on nommait ainsi à cause de son allure traînante, parce qu'il avait eu une patte cassée, fut interpellé par Jeanne :

— N'est-il pas vrai, Jacques, que tu sais qu'il y a des revenants dans le château, et que tu en as vu un il y a deux jours ?

— Aussi sûr, notre bourgeois, que v'là Clopinau là qui marche derrière moi.

— Voyons, pose ton sac et raconte-nous un peu ce que tu as vu, ça m'amusera, dit le meunier en se frottant les mains.

Jacques déposa son sac dans un des angles de la pièce que Lefèvre appelait son parloir, et il s'approcha du meunier et de sa fille, impatiente que son père entendît ce récit pour convaincre son incrédulité.

— Allons, assieds-toi, mon garçon, reprit Lefèvre; ceux qui ont une histoire à conter ont besoin d'être assis, ça aide la mémoire, et il en faut beaucoup pour...

— Attendez un peu, mon père, vous allez savoir...

Et Jacques se dit en lui-même en s'asseyant :

— Il est dans ses bonnes aujourd'hui, notre maître, car il n'est pas poli tous les jours.

Puis il commença ainsi :

— Faut vous dire, monsieur Lefèvre et mam'zelle, qu'il y a longtemps qu'on m'avait prévenu sur tout

ce qui se passait dans le château, et je leur ai répondu : « Ça ne me regarde pas, pas vrai ? ni vous non plus. Eh bien, allez labourer vos champs et laissez-moi tranquille dans le moulin avec le blé et la farine. » Puis, au bout de quelque temps, ils m'ont encore redemandé : « Eh bien, as-tu vu quelque chose ? — Oui-da, j'ai vu l'eau couler et la roue du moulin qui tournait en faisant tic tac. » Ils m'en ont voulu et s'en sont allés en disant : « Patience, patience, tu verras, Jacques, que tu ne seras pas toujours si brave. »

— Ah ! tu leur as répondu si gaillardement ? reprit le meunier, je ne te croyais pas si dégourdi ni la langue si bien pendue. Allons, continue.

— Dame ! notre maître, il n'est pas dit qu'on soit un imbécile parce qu'on est garçon de moulin ; mais le respect veut que je ne vous réponde que dessus ce que vous me dites.

— Fort bien, fort bien, et puis...

— Et puis je m'étais toujours tenu tranquille dans mon ouvrage, je me disais : S'il y a des revenants,

c'est bon, j'ai pas besoin d'aller courir après, ils viendront me chercher s'ils veulent... V'là qu'avant-hier, dans la nuit, c'était moi qui étais de garde, c'est-à-dire moi et Clopinau, pas vrai ? Clopinau ! — Et Clopinau s'avança frétilant et tortillant son épine dorsale. — Alors, c'est bien... Couchez, couchez-là, Clopinau,... et le chien se coucha humblement.

« Pour lors, j'étais donc de garde comme je disais, et vous savez, maître, qu'on avait apporté, il y a un mois, du blé qui était tout mouillé et que je l'avais mis sécher là-haut dans la grande cour du château, celle où donne le soleil. V'là que je me dis : Il est temps de retourner chercher ces sacs, ils seront tout portés pour demain matin ;... et je monte l'escalier du pigeonier et je pose ma lanterne dessus la dernière marche. Je n'en avais que faire, car la lune reluisait dans la cour que les sacs étaient brillants comme la neige ; j'avais déjà fait trois voyages bien tranquille, et je me pensais au-dedans de moi-même : Sont-ils bêtes ces gens-là, avec leurs contes à dormir tout debout ; le plus souvent qu'il y en a des revenants !...

J'en étais à mon quatrième voyage, et j'allais prendre mon quatrième sac de blé, quand j'aperçois une grande ombre toute noire qui se glissait le long du mur et passait derrière les sacs de blé, qui pourtant touchaient le mur... D'abord je me tiens ferme... mais quand je vis que la grande figure noire s'arrêtait à me regarder avec des yeux couleur de feu qui sortaient de dessous son capuchon noir, dame ! j'ai eu peur, je l'avoue, et j'ai laissé tomber le sac.

— Et le blé, sang-bleu, qu'est-il devenu ?

— N'y a pas eu de malheur ni de grabuge, bourgeois, pas seulement un petit grain de blé répandu, et de plus, v'là que Clopinau s'est mis à hurler comme pour quelque chose de mauvais... J'étais couché à plat ventre sur le pavé de la cour, pourtant je me relève tout doucement, je regarde avec précaution, je ne vois plus rien, et je dis à Clopinau tout bas : Cherche... cherche... là-bas, Clopinau ! Et v'là Clopinau qui se met à courir comme il peut, cette pauvre bête, puis il s'arrête devant une niche de la grande galerie et là, il se met à gratter et à aboyer...

J'avais repris un peu de courage, avec un bâton dans la main, j'entre dans la galerie par une des portes brisées... et j'aperçois... deux ombres qui se frottent tout le long de la vieille tapisserie qui remue toujours au vent, que ça fait peur seulement de voir toutes ces figures qui dansent comme la danse du diable. Mam'zelle Jeanne m'a dit que c'étaient des soldats qui allaient en Palestine... comment donc?

— En Palestine... mais qu'importe ? va toujours.

— Oui, ils ont des croix partout, je les ai regardés bien des fois. C'était bien le tombeau du Seigneur !

— Finis-en donc, bavard. Voyons, et les ombres ?

— Eh bien, v'là que je veux courir et que mon pied s'embarrasse dans mon bâton, et que je tombe le nez rudement contre les dalles... V'là que le sang coule, à preuve qu'on en voit encore la marque, et v'là que j'entends : frou, frou... et puis, mais bien distinctement ce mot : « Curieux ! » Et quand je me relève, il n'y avait plus d'ombres, seulement Clotipin criait et courait après deux gros chats noirs qui avaient des yeux comme des éscarboucles, et qui

juraient et miaulaient, Dieu sait... ! Enfin v'là que les chats s'en sont sauvés, que mon chien a couru après; mais bah ! ils étaient grimpés sur le toit, d'où ils avaient l'air de se moquer de nous... puis ils sont partis... et Clopinau aboyait toujours, comme une bête qu'il est, en dessous du toit où il avait vu les chats. Et puis faut vous dire que dans cette galerie ça sentait un goût si mauvais, comme du soufre, enfin.

— Et puis ?

— Et puis, je m'en suis redescendu avec mon sac, mais je n'ai pas refait un cinquième voyage, je vous assure, et je me suis couché en grelottant la fièvre.

— Poule mouillée, ah ! tu as peur pour si peu de chose, reprit le meunier ?

— Dame ! pourtant, c'étaient des vrais ombres et des vrais chats noirs.

— C'est ton ombre que tu as vue, puisqu'il faisait clair de lune.

— Oh ! que non, notre bourgeois, et puis, quand il y en avait deux dans la galerie ?

— Tu as rêvé.

— Et puis, quand ça a dit : Curieux ?

— Les oreilles t'ont tinté, voilà tout, poltron...

— Poltron, non pas, maître, j'ai du cœur ; mais je voudrais bien voir ce que vous diriez face à face avec le diable ; et puis d'ailleurs, les deux chats noirs, tous les chats du moulin sont blancs, et dans le pays ils sont tous gris ; ils ont trop peur pour avoir des chats noirs, ça porte malheur.

— Noirs ou blancs, je te demande ce que cela peut faire ?

— Ce que cela peut faire ?... ah ben ! le diable se change toujours en chat noir, c'est toujours comme ça qu'il s'en sauve quand on le poursuit.

— Eh bien, mon père, qu'est-ce que vous dites de cela ? ajouta Jeanne.

— Je dis, mon enfant, qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat, comme on dit, et que je gagerais que ce sont des habitants du pays qui auront voulu effrayer Jacques, voilà tout le mystère.

— Oh ! que non, notre maître, oh ! ils sont trop

peureux eux-mêmes pour venir la nuit dans le château et déguisés en ombres; d'ailleurs, ce n'est pas des hommes qui auraient pu se couler ainsi entre le mur et les sacs à farine, puisqu'il n'y avait pas plus de place que pour mettre une carte.

— Tu avais la berlue, et tu as vu double, Jacques; tiens, bois un coup, mon garçon ça te réchauffera et ça chassera les revenants de ton esprit, surtout n'en parle à personne, parce que ça pourrait me faire du tort, pour le moulin, puis, il y a une dame qui va venir habiter un coin du château avec son frère et si elle entendait tous ces contes-là, ça pourrait la dégoûter, tu entends?

— Oui, j'entends, monsieur Lefèvre... j'aime mieux qu'elle y couche en chair et en os, que moi en image; ah ben, elle en a du courage, cette dame-là, je crois qu'elle ne dormira pas toutes les nuits, à votre santé, maître, à votre santé, mam'zelle Jeanne, continua Jacques en vidant le verre que Jeanne avait rempli de vin.

Le meunier, qui ne dédaignait pas un petit coup,

lui fit raison, et Jeanne s'excusa en disant qu'elle ne pouvait pas boire entre ses repas.

— A la santé du futur de Jeanne, s'écria Lefèvre avec un gros rire, allons, trinque donc, Jacques.

Jacques avait laissé tomber son verre tout plein, le vin était répandu, et le verre brisé en mille morceaux.

— Qu'il est maladroit, dit rudement le meunier... imbécile!...

— Pardon, notre maître... mais... c'est la surprise de... Est-ce que mam'zelle Jeanne va bientôt se marier?...

Et il regardait Jeanne en dessous.

— Qu'est-ce que cela te fait, hein?

— Oh! dame, si... je voudrais bien savoir qui sera son mari, pour mieux boire à sa santé, reprit Jacques en se ravisant.

— Mais, mon père, dit Jeanne d'un air inquiet, est-ce que vous voulez me marier?... Je suis si bien avec vous, ajouta-t-elle en minaudant et en embrassant le front de son père.

— Mais non, c'est une plaisanterie en l'air, dit le

meunier radouci par le baiser de sa fille, non, mignonne, calme-toi... Allons, essuie le vin que Jacques a répandu... et toi, Jacques, retourne à ton ouvrage.. nous parlerons des revenants un autre jour ; je m'en vas voir notre curé pour savoir un peu ce que c'est que la dame qui va venir habiter dans le château et qui sera notre voisine.

Le meunier partit, Jeanne répara le désordre causé par la maladresse de Jacques, et s'étant assise de nouveau sur la chaise, elle se prit à le regarder.

— Eh bien, qu'est-ce que tu fais donc là ? te voilà planté comme une statue de sel... est-ce que tu es malade, mon pauvre Jacques ?

— Ma fine non, mam'zelle, mais c'est que votre père a parlé de mariage, et ça m'a fait un drôle de grabuge dans le cœur... parce que, voyez-vous, mam'zelle Jeanne, on ne peut pas... Ici, Clopinau, ici donc.

Et Jacques partit comme un trait ; à peine si Clopinau pouvait le suivre.

— Il est fou, pensa Jeanné... pauvre garçon !

## UNE HISTOIRE.

Un mois s'était écoulé depuis le jour où Jacques raconta ce qui lui était arrivé avec les ombres noires, et la nouvelle habitante du château était installée, avec son frère, dans les deux chambres qu'elle s'était choisies. On ne la connaissait que sous le nom de mademoiselle Stéphanie. Déjà elle avait assez d'ouvrage pour pourvoir à sa subsistance; elle était extraordinairement adroite; elle brodait des aubes, des surplis, des nappes d'autel pour l'église du village et les églises des villes voisines; elle faisait du linge pour les boutiques de lingères, et, en outre, des meubles en tapisseries, qui étaient d'un travail et d'un goût merveilleux; ils avaient d'autant plus

de prix sortis de ses mains, qu'elle en composait elle-même les dessins; c'étaient des corbeilles de fruits, des bouquets de fleurs délicieusement nuancées et agencées. Elle joignait à ces talents celui de connaître le blason et de pouvoir copier et exécuter des écussons sur les sièges et dossiers des fauteuils, avec une adresse et une exactitude extrêmes; et lorsque la famille était d'une ancienne noblesse et que le meuble avait beaucoup de pièces, elle savait remonter aux écussons les plus anciens, jusqu'aux souches de la famille, et les réunissait tous dans un faisceau brochant sur le tout, qui se trouvait ordinairement l'écran placé devant la cheminée, et par conséquent la pièce la plus en vue de toutes dans un salon.

Son frère Gaston avait été adjoint au maître d'école pour apprendre à lire aux enfants, et il y en avait tant dans ce pays que ce n'était point une petite besogne. Le maître d'école appréciait beaucoup ce jeune homme, qui ayant eu une éducation plus distinguée, plus étendue que la sienne, pouvait ensei-

gner beaucoup plus de choses; par conséquent, M. Spéro, le maître d'école, était plus rétribué et, en outre, cela lui attirait plus d'écoliers encore; c'était donc un double profit et un double avantage pour lui que de s'être adjoint cet intelligent jeune homme.

Puis, quand arrivait le dimanche, Gaston prenait sa cornemuse et faisait gaiement sauter les paysans sur la place. Il avait l'air si gai lui-même, qu'il semblait infiltrer la joie aux danseurs avec l'envie de danser... Tout le monde l'aimait à cause de ses gentilles manières et de sa belle humeur, et il n'y avait ni fête ni noce où il fût possible de se passer du charmant joueur de cornemuse.

Les paysans comprenaient bien qu'il en savait plus qu'eux, qu'il était au-dessus d'eux; mais, comme il ne s'en faisait pas accroire, pour répéter leur phrase, ils l'en aimaient d'autant mieux; et comme il avait une fort jolie voix, on ne manquait jamais de le faire chanter, ce qu'il accomplissait avec une complaisance et une grâce parfaites.

Done, les deux nouveaux habitants du château étaient fort goûtés dans la contrée; et, certes, ce n'est pas peu de chose que d'avoir le don de plaire à tous.

Mais, quoiqu'on croie beaucoup aux sorciers sur les bords de la Creuse, Stéphanie et Gaston devaient le miracle du bien-être de leur position au digne euré, M. Leblanc.

Le pasteur était tellement aimé dans le canton, que sa recommandation y était toute puissante, et il lui avait suffi de parler avec un vif intérêt du frère et de la sœur, pour que tout le monde s'y intéressât aussi, et fût heureux de coopérer à une bonne œuvre en leur procurant de l'ouvrage.

Stéphanie avait quarante-cinq ans; elle était extrêmement marquée de la petite vérole; cette cruelle maladie lui avait grossi et déformé les traits, au point de la rendre fort laide, surtout au premier abord; mais lorsqu'on avait causé quelque temps avec elle, sa physionomie, très-mobile, s'animant par degrés et reflétant toutes ses pensées, gracieuses ou élevées, il y avait des instants où on aurait pu la trouver char-

mante. Elle avait une de ces laideurs auxquelles on s'habitue très-vite.

Ses cheveux, entremêlés de beaucoup de fils d'argent, qui contrastaient d'autant plus avec les autres d'un noir de corbeau, étaient modestement retenus dans un bonnet garni de dentelles, sans le moindre ruban. Une robe de laine noire, extrêmement simple, un fichu de mousseline unie et un tablier de soie de couleur pensée, complétaient la toilette de Stéphanie.

On comprenait qu'il y avait, sous cette enveloppe calme, une sensibilité extrême, malgré une apparence froide et toujours parfaitement polie. Il était évident qu'elle avait beaucoup souffert du corps et de l'âme.

Gaston était jeune, d'une beauté mâle et enfantine tout en même temps; il avait une de ces physionomies ouvertes qui préviennent tout d'abord en faveur de l'individu, avant de s'être rendu compte s'il est beau ou laid; de grands yeux noirs, vifs et veloutés; des traits nobles et distingués, une taille élevée et gracieuse, un caractère bouillant et emporté, tem-

péré toutefois par son cœur, et surtout par l'affection immense qu'il avait pour sa sœur.

Né d'un second mariage, et orphelin, depuis longtemps, Stéphanie l'avait élevé et lui tenait lieu de mère; aussi le sentiment qu'il éprouvait pour elle semblait en réunir plusieurs; il l'aimait avec une tendresse passionnée, et quoiqu'il fût presque toujours sur le pied d'égalité avec elle, malgré la distance d'âge qui les séparait, il la respectait autant qu'il l'aimait et obéissait au moindre regard, à la moindre parole, comme l'enfant le plus soumis.

Leur intérieur et leur union étaient réellement un tableau touchant.

Stéphanie ne jouissait guère de la société de son frère que le soir, occupé qu'il était dehors tout le jour. Alors, ils causaient; il lui faisait souvent la lecture, et cherchait surtout, par une foule de récits des environs, à égayer la mélancolie profonde qui paraissait l'envahir tout à fait.

— Ma bien chère sœur, lui dit-il un soir, en arrivant, réjouis-toi, demain nous aurons une bonue

journée, car il y a une belle noce à Maillé, et je serai richement payé pour aller m'amuser en amusant les autres... Tu ne seras pas inquiète... j'y coucherai peut-être...

— Je t'assure, mon enfant, reprit Stéphanie, que lorsque tu ne rentres pas auprès de moi, je ne saurais dormir tranquille.

— J'espère pourtant que ce n'est pas la peur des revenants, ma bonne amie, qui te fait parler ainsi ; tu as trop d'esprit et surtout tu as l'esprit trop fort pour que de pareilles choses te tourmentent. Pourtant, si tu le veux, j'irai dire qu'on ne compte pas sur moi, car je serais désolé de t'attrister le moins du monde ; toi, si bonne... si bonne pour moi!...

— Tu as raison, mon cher Gaston, je ne songe point à ces enfantillages ; mais, malgré moi, mon cœur se serre lorsque je me sens seule... surtout la nuit... Que veux-tu ? on devient faible, craintif et superstitieux quand on a beaucoup souffert... Je n'ai peur de rien... mais... je l'avoue à ma honte... le bruit d'une feuille que le vent apporte dans ma

chambre me fait tressaillir... Je rougis de cette pusillanimité... mais, malgré moi, elle revient de nouveau s'emparer de tout mon être... c'est comme ce fragment de poésie dans je ne sais quelle grammaire italienne :

« Con cor trimante e con trimante picole, frigge latupinella i non sadive... un' live arbosal' che fremiti... una focessia... di dubbia il cuor gli percuote...

— Que tu es charmante, sœur ! et qui ne t'aimerait pas, toi et les défauts que tu t'imagines avoir. Si je vaux quelque chose, c'est à toi que je le dois, si je sais quelque chose, c'est de toi que je le tiens ; aussi, je voudrais pouvoir t'entourer d'autant de bonheur que je te porte d'amour et de reconnaissance ; alors, va ! tu serais bien heureuse !

— Merci, cher enfant ! merci ; chacune de tes paroles aimantes est une goutte de baume sur mes blessures.

— Dis-moi, sœur, pourquoi restes-tu toujours ainsi enfermée ? sais-tu que tu tomberas malade ?

Je veux que tu sortes , entends-tu ? D'ailleurs , tu es engagée à cette noce , pourquoi n'y viendrais-tu pas ?

— Tu es fou, Gaston !

— Comment, fou ? Je ne comprends pas.

— Tu me parles d'aller à une noce, est-ce que ma mise et mon âge ne s'y opposent pas ?

— Du tout, sœur, du tout, tu as ta robe de soie grise, qui est fort bien , et ton bonnet garni de rubans verts, tu seras charmante. Puis, je ne sais en vérité quelle manie tu as de parler de ton âge, est-ce que tu es vieille ? Quelle folie ! quand on a ton cœur et ton esprit, on est toujours adorable et adorée. Tu viendras, n'est-ce pas ?

— Non, mon enfant, non, c'est impossible !

— Stéphanie, moi qui te cède toujours, ne me céderas-tu pas une fois ? je serais si content de t'avoir là avec moi, devant moi, mes yeux seraient si heureux de te voir.

— Eh mon Dieu ! mon enfant, il y aura là par milliers, des femmes jeunes et jolies qui récréeront bien plus agréablement ta vue ; laisse donc, je ferais

une tache par ma toilette, et un contraste avec la gaieté des autres par ma mélancolie.

— Sais-tu, ma sœur, qu'il n'y a pas de femme au monde, il n'y a que toi pour moi; que me font les autres?

— Tu ne diras pas toujours ainsi, Gaston, ajouta Stéphanie en lançant sur son frère un regard long et pénétrant.

— Je t'aimerai toujours par-dessus tout, ma sœur, entends-tu? Mais tu détournes toujours la conversation, promets-moi que tu viendras, je t'en supplie!

Et Gaston embrassait sa sœur comme un enfant qui demande une grâce à sa mère.

— Mais en supposant que je te cédasse, non, cela n'a pas le sens commun, d'ailleurs j'ai de l'ouvrage pressé.

— Oh! du moment que tu as dit en supposant, je ne te quitte plus que tu m'aies expliqué ta supposition, et accordé ce que je réclame.

— N'y pensons plus, Gaston, c'est fini; et en supposant, puisque tu veux savoir ma phrase, que

j'eusse de la crainte à me trouver seule, j'irais prier Jeanne, la charmante fille du meunier, de me tenir compagnie.

— Mais Jeune doit venir à cette noce, elle est engagée.

— Est-ce qu'on va toujours là où on est engagé ?

— Enfin, sœur, ta volonté soit faite, mais cela me cause un vrai chagrin.

— Et à quelle heure commence cette fête, demain ?

— Mais depuis le matin jusques...

— Alors tu reviendras après demain, le plus tôt que tu pourras, n'est-ce pas, enfant ? reprit Stéphanie en embrassant Gaston. Va te reposer ce soir, si tu dois veiller toute l'autre nuit.

— Et puis, je te laisserais seule, oh ! que non, que veux-tu faire, ma sœur ?

— Un acte de bravoure, ou mieux satisfaire un caprice. Il y a longtemps que j'ai envie d'aller me promener le soir sur la plate-forme du château ; tiens, vois la lune qui darde ses rayons sur les vitres de cette croisée ; le coup d'œil sera magnifique.

— Allons, ma sœur, allons, mais prends garde à cet escalier qui est si dégradé, là, donne-moi la main, car on y voit à peine dans cette tourelle, qui n'est éclairée que par les meurtrières, appuie toi sur moi, encore trois marches, et nous voilà...

Stéphanie et Gaston s'assirent tous deux sur un fragment de pierre qui ressemblait à quelque piedestal d'une vieille statue, et ils se prirent à admirer l'effet merveilleux de la lune se reflétant dans la rivière, et y projetant des traînées lumineuses, qui variaient à chaque instant comme la crête bouillonnante des millions de petites vagues que le vent qui venait aussi se jouer dans les grandes aulnes au feuillage sombre, et y produire un bruit plaintif comme une langue inconnue et mystérieuse... Mais il semble que la douleur doit être répandue par toute la terre, car on en comprend les expressions dans quelque langue que se soit et pour qui a une âme, cette âme lui révèle les plaintes de la nature. La voix du vent qui soupire et se glisse entre les arbres, qui frémit dans les eaux en agitant ses

flexibles roseaux, qui soulève le sable en tourbillons, qui couvre les champs de blé dans les plaines, en y imprimant de gracieuses ondulations, qui entraîne des oiseaux dans des sphères trop éloignées, et brise souvent les ailes des fragiles papillons; qui ride la surface des lacs et fait gémir les goëlands attardés; qui, l'hiver déracine, des arbres géants, et l'été, relève la tige inclinée des fleurs en emportant leur parfum sur les ailes humides de la nuit... Cette plainte s'exhale toujours harmonieuse et mystérieuse; tantôt ce sont des soupirs d'amour... avec la brise du soir et les mélodies du rossignol... tantôt ce sont des regrets avec les branches de sapins qui semblent se meurtrir l'une contre l'autre, tantôt le désespoir le plus sombre avec les grandes vagues que l'Océan soulève et emporte sur la grève; tantôt la voix de Dieu dont la colère se révèle avec les éclats du tonnerre, et dont les paroles semblent écrites en traits de feu avec la ligne sanglante dont les éclairs viennent sillonner le ciel assombri... Il y a de la majesté et de la poésie même dans cette

affreuse tourmente des éléments où tout paraît vouloir s'anéantir, se confondre et se briser.

— Quelle est belle cette nature au milieu de la nuit ! je me sens saisie, s'écria Stéphanie, je ne puis plus parler.

— N'est-il pas vrai, ma sœur, que l'âme s'élève à mesure qu'on s'éloigne du monde, et surtout quand ont cessé tous les bruits importuns du jour, il n'y a plus rien entre le ciel et nous ; on dirait alors que nous allons pouvoir parler à Dieu, et qu'il daignera nous apparaître derrière un éclatant nuage et nous répondre.

— Oui, mon enfant, continue, j'aime à lire aussi dans ton âme et en saisir toutes les nobles émanations ! Que Dieu m'entende, te protège et te bénisse toujours, et te garde tel que tu es.

— Toutes tes pensées tournent toujours à la tristesse, ma bonne Stéphanie, tu désires admirer la nature, et tout spectacle pour toi est une source de mélancolie... Je perdrais mes sourires à vouloir t'égayer, c'est sûr.

— C'est que, vois-tu, chaque corde de mon âme vibre et frémit douloureusement éveillée par un souvenir.

— Mais tout est donc souvenir pour toi ?

— Hélas ! oui.

— J'ai souvent réfléchi, que pour des ouvriers comme nous le sommes, tu m'as enseigné beaucoup de choses, et tu en caches bien plus encore que tu n'en laisses apercevoir ; les trésors de ton savoir sont confinés comme une perle au sein des mers, c'est assurément bien, Margaritas...

— Que veux-tu, mon enfant, j'ai toujours pensé qu'il valait mieux être au-dessus de la condition qui nous est destinée dans le monde, par ses sentiments et son savoir, que d'être au-dessous ; le dernier me semble honteux et pitoyable ! N'est-on pas bien plus charmé, bien plus étonné de trouver mieux, ou plus qu'on croyait, que de trouver moins ? Ce que nous savons doit nous être d'abord précieux pour nous, puis doit ensuite nous servir à être au niveau des personnes avec lesquelles nos différents travaux

peuvent nous mettre en rapport ; voilà tout, ce n'est pas pour s'en glorifier, tant s'en faut.

— Tu as raison, toujours raison, ma sœur ; mais tu ne me feras pas croire que tu étais née pour être une simple onvrière, vois-tu, ce n'est pas possible...

— Tu te trompes, Gaston, et la manière avec laquelle je t'ai élevé eût été bien imprudente, si elle avait servi à t'inculquer des idées d'une grandeur passée : je suis adroite, on m'a bien enseignée, j'ai lu, j'ai beaucoup lu, et voilà tout.

— Puisque tu sais tant de choses, ma bonne sœur, raconte-moi un peu qui a fait bâtir ce château sur les ruines duquel nous sommes assis maintenant ?

— Pourquoi cette question plutôt qu'une autre ?

— Parce que tu sais tout, et que j'ignore tout ; puis, parce qu'il court d'étranges bruits sur son compte.

— Sur le compte de qui ?

— Allons, tu fais semblant de ne pas me comprendre ; c'est sans doute que je t'aurai parlé en mauvais français, excuse-moi, ma sœur, je ne suis qu'un pauvre maître d'école en second...

— Non, cher enfant, je n'ai point voulu te blesser, mais que peut-on répandre sur ce château ?

— Je ne te dirai rien que tu ne m'aies raconté d'abord ce que tu sais sur son origine.

— Et après ?

— Après, je te raconterai, moi, des histoires, mais c'est qu'elles sont un peu effrayantes, et si tu as peur des rêves ! non, tu n'auras pas peur, je serai près de toi ; voyons, sœur, je t'écoute, et la lune te regarde attentivement.

— On prétend que ce château remonte extrêmement loin quant à son édification primitive, car il a subi depuis d'immenses changements et modifications, et c'est peut-être à peine s'il reste quelques-unes des pierres ayant appartenu à l'ancien château ; d'ailleurs, de quel intérêt peut être ce récit pour toi ?

— Plus que tu ne le penses ; pour savoir si je pourrai rattacher à l'histoire tout ce qu'on m'a raconté ; donc le château primitif remonte... Est-ce avant le déluge ?

— Tu sais bien, Gaston, que ce pays se nommait la

Marche et était passé de la domination des Visigoths à celle des Francs , passablement barbares encore. Bozon, le vieux comte de Périgord, n'avait pas voulu regarder comme valables les signatures d'un certain seigneur sans titres, qui se nommait Toparque, et qui ajouta à son nom, celui de la Marche. Pourtant, il advint qu'Aldebert, fils de Bezon II, prit le titre de comte de la Marche, malgré le mécontentement extrême des rois Hugues Capet et Robert, qui lui firent des menaces en lui faisant demander : *Qui l'avait fait comte?* — Ce à quoi il répondit fort insollement : *Qui vous a fait rois?*

Mais, à cette époque, chaque seigneur se faisait comme un royaume de la province qu'il avait conquise ou qu'on lui avait octroyée, et y vivait aussi despotiquement que le roi lui-même. On prétend donc, mon cher enfant, ou plutôt j'ai lu dans un vieux parchemin, que j'avais tiré de la poussière et qui est redevenu sa proie, que ce château fut commencé par celui qui prit le premier le titre de comte de la Marche. La position en était excellente pour

en faire un château fort ; et c'est sans doute à cause de cette position qui a souvent servi en temps de guerre, que chaque successeur augmenta cet édifice, lequel ne fut que peu de chose. Il prit beaucoup d'accroissement pendant que Gui de Lusignan fut comte de la Marche. Après celui-ci, mort sans enfants, il passa aux mains de Philippe le Bel, puis retourna à la maison d'Armagnac. On dit qu'un des seigneurs de ce nom en avait fait sa retraite favorite ; on dit même qu'il y avait enfermé une femme qu'il avait enlevée, et que sa famille essaya en vain de la reprendre, tant était inaccessible ce château. Mais la première décadence de ce manoir commença (toujours dans l'histoire du vieux parchemin) avec la fin tragique de Jacques d'Armagnac, à qui Louis XI fit trancher la tête d'abord, ensuite il s'empara du comté de la Marche et le réunit à la France. Ici, une longue lacune. Le château ne servit que de fort ; il fut construit avec bastions, demi-lunes, créneaux, herses, ponts-levis, etc... Il subit beaucoup de sièges et fut souvent très-endommagé. Mais toute la

hiérarchie des maîtres successifs serait trop longue et trop ennuyeuse ; je te dirai seulement que, depuis le règne de Louis XIII, des seigneurs de haut lieu furent toujours propriétaires de ce domaine ; que, vers la fin du règne de Louis XIV, la branche mâle s'étant éteinte, il ne restait plus qu'une jeune fille, qui, par le testament de son père et d'autres volontés, à ce qu'on dit fort puissantes, dut prendre le titre de comtesse de la Roche-à-Gué et le donner en mariage à celui qui l'épouserait ; c'était une condition *sine quâ non*, condition qui rendait son mariage assez difficile, malgré sa beauté merveilleuse.

— Et elle se nommait ?

— Aloyse de la Roche-à-Gué... A quoi penses-tu, Gaston ? tu ne m'écoutes plus.

— Au contraire, ma sœur ; je t'écoute plus que jamais... Poursuis, je t'en prie.

— Il se présentait mille partis ; mais tous s'en allaient comme chassés par une épidémie, quand le vieux tuteur d'Aloyse, leur avait lu la clause du testament, où il était formellement écrit que son époux

devrait perdre son nom pour prendre celui de sa femme.

« Mademoiselle Aloyse de la Roche-à-Gué était devenue orpheline à seize ans, elle en avait vingt-deux, et on eût dit qu'un sort fâcheux conspirait contre son mariage. Elle consultait inutilement tous les devins du canton (car il y en a eu de tous temps dans ce pays-ci), elle restait toujours fille, ce qui l'ennuyait cruellement. Son tuteur, don Pablo de Santa-Cruz, Espagnol, Dieu sait pourquoi ! était fort peu récréatif, et sa vie s'écoulait en espérances toujours déçues, qui finirent par se changer en désespoir. On prétend que l'une des tourelles de ce château était son lieu favori : elle se soustrayait ainsi à la cruelle surveillance de don Pablo, venait examiner à son aise le cours des astres et suivre son étoile au ciel, pour voir si son auréole allait enfin sortir de la vapeur qui semblait en couvrir les rayons.

« Une nuit qu'elle passa, dit-on, en tête-à-tête avec les planètes, eut une grande influence sur sa destinée. Elle écrivit le lendemain, et plusieurs mes-

sages partirent du château... Mais, où vais-je m'enfoncer dans l'histoire d'Aloyse?... En voilà assez... rentrons, Gaston.

— Oh ! non, non, ma sœur ; encore quelques minutes, je t'en conjure !... ne me laisse pas ainsi en suspens ; je ne pourrais pas dormir, je t'assure.

— Eh bien, puisqu'il faut te céder comme à un enfant à qui on aurait commencé un conte... Le vieux parchemin prétend que huit jours après, les herbes du château se levèrent, les ponts-levis s'abaissèrent, pour laisser entrer une douairière accompagnée de son fils et de ses domestiques assez peu nombreux.

« Le jeune homme, qui se nommait Raoul et qui était cadet d'une grande famille, avait été destiné à entrer dans les ordres ; mais, après plusieurs tentatives de réclusion, pendant lesquelles il faillit mourir, tant il avait d'aversion pour être cloîtré, les médecins déclarèrent à sa mère qu'il devait vivre dans le monde, se marier et qu'on commettrait une cruauté atroce en le condamnant au célibat... La

pauvre mère était bien désolée, et ne savait comment arranger les deux partis... les frères aînés, l'un comte, l'autre baron... et celui-ci destiné à être sacrifié à leur orgueil.

« Enfin, on ignore comment elle reçut un des messages d'Aloyse ; ce qu'il y a de sûr, c'est que, sans savoir tout à fait les clauses, elle se hâta d'arriver.

« Le tuteur ne manqua pas, comme il en avait pris l'habitude, et toujours dans les mêmes termes, ainsi que le cornac qui, chaque jour, fait voir au public des bêtes ou des choses curieuses, et les lui explique sans changer jamais un mot, le tuteur, donc, leur lut, commenta et expliqua tous les articles du fatal testament.

« La douairière demanda à en conférer seule avec son fils, et il s'enfermèrent ensemble dans l'appartement qui leur avait été assigné.

« — Eh bien, Raoul, veux-tu perdre le noble nom que t'ont transmis tes ancêtres ?

« — J'aime mille fois mieux perdre ce nom en me mariant, madame, que de le perdre avec la vie dans

l'horreur de la reclusion à laquelle me condamnent mes frères... auxquels... Je m'arrête par respect pour vous.

« — J'avoue pourtant, mon fils, que mon orgueil en souffrira cruellement.

« — Je le crois, madame ; car dans votre famille (je n'ose pas dire la mienne), l'orgueil l'emporte sur tous les autres sentiments, puisque vous aimeriez mieux me voir mourir à vingt ans, enterré sous les murs glacés d'un cloître, que de me voir vivant et sous un autre nom ! Pour moi, je hais mortellement les droits cruels concédés à une noblesse, qui en abuse d'une manière plus cruelle encore.

« — Eh bien, sois heureux, mon fils, je consens à ce mariage, dit la douairière en se jetant dans les bras de son fils. Les entrailles maternelles avaient brisé l'orgueil qui les couvrait comme d'une cuirasse épaisse.

« Raoul la remercia froidement ; il n'existait plus d'élan possible dans son cœur, on l'avait tellement fait souffrir depuis qu'il était au monde ! Sa mère

osait à peine quelquefois lui montrer son amour ; elle avait tant pleuré sur lui et à cause de lui, depuis le jour de sa naissance !

« — Que penses-tu d'Aloyse, mon fils ? te plaît-elle ?

« — Cette femme est le seul moyen de salut par lequel il me soit possible d'appartenir encore au monde des vivants, voilà tout.

« — Ne te semble-t-elle pas fort belle ?

« — C'est possible... mais peu m'importe ; je suis convaincu qu'elle doit être coquette ; elle n'a pas plus de cœur que moi. Le testament de son père a, depuis des années, apporté tant de déceptions, déjà, qu'elle ne verra en moi que celui qui l'arrache à sa prison, comme moi, je ne vois en elle que l'être qui m'arrache à la mort. Je prévois d'avance que ce mariage, fait sans aucune sympathie, ne peut être heureux. Je voudrais seulement avoir des enfants, pour perpétuer une race à mon tour, et, surtout, pour tâcher de les rendre heureux, moi, ajouta-t-il en regardant sa mère.

« — Il faut avouer, mon fils, que vous raisonnez

bien froidement pour un homme de vingt ans ; vous paraissez avoir peu d'illusions.

« — Que voulez-vous, madame ? il y a des fleurs qui se fanent avant d'être écloses !

« — Enfin, je vais retourner auprès de don Pablo et lui porter notre réponse, reprit la douairière, que cette conversation embarrassait, se trouvant plus coupable envers son fils qu'elle n'avait jamais voulu se l'avouer à elle-même, et se reprochant amèrement de lui en avoir fait une jeunesse si triste, si malheureuse : elle lui avait toujours voilé le prisme enchanteur, quoique mensonger des illusions,

« Pendant toute la durée de cette conversation, Aloyse était dans une inquiétude extrême, elle allait et venait, elle aurait bien voulu écouter aux portes elle ne put résister à cette tentation, lorsqu'elle entendit la douairière s'entretenir de nouveau avec son tuteur, et seule, ce qui semblait plus confidentiel.

« Elle saisit quelques mois qui suffirent pour la faire tressaillir de joie, et se hâta de retourner à son appartement afin qu'on ne se doutât pas de l'anxiété

dans laquelle elle avait passé ces quelques heures.

« Don Pablo, en effet ne tarda pas à la faire prier de descendre. Elle entra radieuse et salua la douairière avec une grâce inaccoutumée.

« Celle-ci qui connaissait parfaitement les devoirs, les convenances imposés par le cérémonial et l'étiquette, lui fit formellement et devant son tuteur la demande de sa main pour son fils Raoul.

« Aloyse accepta avec modestie, disant que, puisque son tuteur agréait cette demande, quand à elle, elle s'en trouvait parfaitement honorée.

« Comme de part et d'autre on désirait que cela se fit le plus promptement possible, chacun ayant ses différents motifs, le mariage fut célébré, huit jours après, dans la chapelle même du château, et à l'heure de minuit, heure si sépulcrale qu'elle semble toujours d'un mauvais augure pour éclairer une pareille cérémonie.

« Le rôle du tuteur étant achevé, don Pablo demanda la permission de retourner en Espagne, il voulait disait-il, mourir dans sa patrie.

« La douairière qui craignait qu'on ne s'inquiât de son absence prolongée et qui désirait que ce mariage restât secret autant que possible (elle pouvait l'espérer, son fils ayant changé de nom), annonça qu'elle allait retourner dans ses terres. Sa belle-fille lui fit promettre de revenir bientôt, et parut attristée de son départ.

« Les jeunes époux restèrent entièrement seuls; ils avaient l'air peu gai, bien qu'ils fussent au milieu de leur lune de miel ainsi que dit la foule.

« Aloyse, qui n'avait jamais rien aimé de sa vie se sentit disposée à aimer Raoul, qui, d'ailleurs était extrêmement beau; mais elle trouva un mur de glace contre lequel vinrent se briser tous les élans de son âme : comme une fleur qui attend un rayon de soleil pour s'épanouir, et dont les pétales se referment et se crispent sous une froide atmosphère, elle se replia en elle-même, souffrit beaucoup, puis devint, à son tour, sèche, froide et parfaitement égoïste.

« Un an s'était à peine écoulé, elle donna naissance à deux jumeaux charmants; la douairière revint

au château vers cette époque et fut leur marraine à tous deux, l'un fut nommé Gaston, et l'autre Julien.

— Ah ! il fut nommé comme moi, interrompit Gaston.

— Ce nom est fort commun dans la noblesse, et toi-même tu l'as reçu au baptême d'un grand seigneur qui fut ton parrain. Dis-moi, mon frère, si tu veux nous remettrons la fin de ce récit à un autre jour, minuit vient de sonner à la paroisse de Maillé ; il est fort tard, descendons.

— Oh ! ma sœur, par pitié, continue, quand je te raconterai mon histoire, moi je ne te ferai pas languir par la moindre interruption... Et la douairière fut marraine des deux jumeaux ?

— Oui, et tandis que Raoul s'occupait uniquement de ses enfants qu'il adorait, Aloyse commença à éprouver le besoin de s'étourdir dans le monde avec toutes les distractions de la coquetterie, et bien qu'elle eût été élevée comme une récluse, elle n'en réussit pas moins ; les femmes n'ont pas besoin d'étude pour apprendre à devenir coquettes.

« Il n'était bruit dans les environs que de la belle comtesse de la Roche-à-Gué, une espèce de mystère l'entourait, et on trouvait fort étrange que son mari lui laissât une liberté aussi étendue.

« Le monde et toutes ses séductions l'enivrèrent d'autant plus qu'elle n'avait jamais bu à cette coupe dangereuse, et qu'elle en aspira du bord tout le miel sans se douter que le fond du vase ne contient que du poison !

« Cette vie heureuse et animée dura pendant près d'un an ; elle était toujours hors du château, oubliant parfois tout à fait son mari et ses deux jolis enfants ; elle croyait que cela durerait ainsi, mais il arriva qu'un jour la herse ne se leva pas à son commandement ; étonnée qu'on lui résistât, elle alla demander raison de cette insubordination au comte.

« — C'est par mes ordres que cette herse reste abaissée ; désormais vous ne sortirez plus d'ici, madame, répondit Raoul avec un calme désespérant.

« — C'est sans doute une plaisanterie monsieur, dit Aloyse frémissante de colère.

« — Non, madame, c'est une décision invariablement prise.

« — Mais vous n'avez pas le droit de me faire prisonnière, je pense.

« — J'ai le droit de vous ordonner de m'obéir. Je vous ai éprouvée pendant un an, c'est assez, madame, et si rien ne vous attire ici, ni vos devoirs d'épouse, ni vos devoirs de mère, il est de mon devoir, à moi, de ne point laisser se flétrir plus longtemps le nom que vous m'avez donné. En achevant ces mots, Raoul s'éloigna pour retourner auprès du berceau de ses enfants.

« Aloyse restée seule, répandit d'abord un torrent de larmes, non pas de repentir, mais de rage. Elle essaya vainement de tenter ses domestiques avec de l'argent, mais ils restèrent inébranlables, et elle courut s'enfermer dans son appartement.

« Elle y vécut en recluse, sans proférer une seule parole, une seule plainte; ce changement subit parut beaucoup étonner le comte :

« — Peut-être reviendra-t-elle à ses enfants, pensait-il.

« Mais les jours s'écoulaient avec une conformité désespérante. Aloyse passait presque tout son temps en haut de la tourelle, ou sur cette même plateforme où nous sommes maintenant ; elle devait avoir désappris à parler.

« Plusieurs fois le comte envoya demander la permission de la visiter ; elle s'y refusa opiniâtement.

« Un jour que, comme de coutume, sa femme de chambre voulut entrer dans son appartement, la porte résista à toutes ses tentatives pour l'ouvrir.

« Elle courut en avertir Raoul ; il pensa qu'il fallait attendre la fin de ce nouveau caprice ; mais la journée s'écoulant sans que la comtesse parût, il fit assembler tous ses domestiques, y compris le meunier, car, à cette époque déjà, le moulin et le château se communiquaient par cet escalier, que tu as vu, sans doute ?

— Oui, entrevu, dit Gaston.

— Alors tous, Raoul, à leur tête, vinrent auprès de cette fatale porte pour l'enfoncer, elle se brisa, et le comte, suivi de ses domestiques, parcourut en

vain tout l'appartement de sa femme, et le trouva désert ; il monta dans la tourelle et parvint à cette plate-forme qu'il trouva déserte aussi, il commença à s'effrayer et à se reprocher sa dureté.

« — Mes amis, dit-il, je ne comprends pas ce que peut-être devenue madame la comtesse ; depuis longtemps elle avait la tête un peu dérangée, vous le savez, malheureusement ; que chacun de vous se mette en campagne, et celui qui m'en rapportera des nouvelles, ou me la ramènera elle-même, sera largement récompensé.

« Bientôt après plusieurs hommes à la livrée du comte, s'éloignaient par des routes différentes.

« La douairière arriva justement le lendemain pour visiter son fils et voir ses petits anges, ainsi qu'elle appelait ses petits-enfants.

« Elle trouva son fils profondément accablé, il ne put lui cacher la cause de son inquiétude et tous deux se demandaient ce que pouvait être devenue Aloyse ? Personne ne savait résoudre ce problème, Raoul craignait qu'elle ne se fût jetée dans la Creuse ;

il ne s'expliquait pas autrement cet inconcevable mystère.

« Aucun des messagers ne rapporta de nouvelles, et la tristesse s'accrut de jour en jour dans le château. Le comte était malgré sa misanthropie tellement aimé de tous ses vassaux, que nul d'entre eux n'eût pensé à l'accuser.

« Sa mère venait le voir beaucoup plus souvent pour égayer sa solitude ; malgré ses soins, il mourut jeune, laissant ses fils aux soins de leur aïeule.

« Ils grandirent, se marièrent, et ainsi se perpétua la branche et le nom de la Roche à Gué dont l'origine avait eu lieu sous de si tristes auspices, néanmoins, il semble qu'une espèce de fatalité ait toujours pesé sur cette famille dont un crêpe noir envahissait un des coins de leur horizon, et il y a toujours eu de père en fils, dès événements cruels poursuivant les descendants d'Aloyse, et les derniers rejetons de cette noble et malheureuse lignée, sont morts dit-on, à l'émigration. Voilà, mon cher Gaston, tout ce que je sais sur ce château et sur ses habitants. Je

suis fatiguée d'un aussi long récit, mais que veux-tu il ne faut pas mettre les vieilles gens sur le terrain des histoires : ils aiment à conter, et, de plus, sont presque tous bavards, à ce qu'on prétend. Maintenant, descendons.

Stéphanie et Gaston regagnèrent leurs chambres ; avant de quitter sa sœur, Gaston la remercia vivement de sa complaisance, et rentra tout absorbé de ce qu'il venait d'entendre.

# I

## MYSTÈRE.

Le lendemain de bonne heure, Gaston revêtit ses habits des dimanches, mit sa cornemuse sur son bras, donna un baiser à sa sœur et partit pour cette noce où il aurait tant voulu l'emmener avec lui. La jeunesse oublie si vite ! il ne songeait plus, au milieu de cette fête, au récit qui l'avait tellement captivé la veille.

Stéphanie resta seule à travailler comme à son ordinaire, mais ce jour-là, plus triste encore que de coutume.

Elle avait fait de l'appartement qu'elle occupait une espèce de petite retraite délicieuse, un boudoir indigène ; tout y était rassemblé et ajusté avec un

goût parfait, et, bien que composé de choses médiocres, il y perceait malgré cela un certain air de noblesse.

Un lit de bois de noyer, recouvert avec une tenture verte, simulait un divan, d'autant mieux qu'il se trouvait dans un renforcement et ombragé par des rideaux ondonants de mousseline blanche; quelques chaises et tabourets en tapisserie, puis un grand fauteuil en tapisserie aussi, qui était son siège habituel, un tapis dans le milieu ornaient cette modeste chambre. Les parois des murs étaient recouvertes de mille pièces, qui sans doute lui avaient servi d'échantillons, et qu'elle avait adroitement jointes les unes aux autres, en façon de mosaïque où les fleurs se trouvent artistement réunies.

Un prie-Dieu en bois noir, qui occupait un des angles, était recouvert d'un tapis de velours bordé de frange de soie et révélait une haute piété, mais sans ostentation, car elle priait toute seule; au-dessus du prie-Dieu, était un cadre recouvert d'un voile cloué aux quatre angles. Gaston lui en avait vainement

demandé le sujet, elle lui répondit : c'est un secret, et il dut se taire; maintenant il n'osait plus la questionner à cet égard.

Au-dessus d'une petite glace entourée d'une tapisserie verte, était appendu un sabre d'honneur, dont la poignée était si merveilleusement enrichie de pierreries, qu'on eût pu faire presque une petite fortune en le vendant.

Mais Stéphanie avait dit qu'elle aimerait mieux mourir de faim que de vendre ce sabre, et Gaston avait dû encore réprimer sa curiosité à l'endroit du sabre.

Stéphanie avait placé son grand fauteuil dans l'embrasure d'une des fenêtres qui toutes deux donnaient sur la rivière, et c'était là qu'elle travaillait constamment.

Elle se levait avec le jour, se hâtait de faire son ménage, puis se mettait à l'ouvrage avec une ardeur bien souvent au-dessus de ses forces qui l'obligeait par instant de s'arrêter un peu.

Elle posait alors sa broderie sur ses genoux, et

rêveuse, elle contemplait le tableau qui se déroulait devant elle, après avoir relevé le store vert qu'elle abaissait sur la fenêtre de peur que le trop grand jour ne lui fatiguât la vue, ou que ce coup d'œil si poétique lui pût causer trop de distractions.

Elle regardait la Creuse roulant ses eaux rapides et rasant avec bruit les rochers qui ressèrent son lit, dont les flots, à l'aide du temps, ont sillonné si profondément la base de ces rochers, que plusieurs d'entre eux, avançant leur crête sur la rivière, semblent menacés d'une chute prochaine; ils ont un aspect presque effrayant. Des hêtres touffus et verdoyants, des bouleaux qui épandaient leurs rameaux flexibles comme de gracieuses plumes se balançant sous le vent, étaient épars au bas d'une haute montagne, des flancs de laquelle s'échappait un ruisseau sinueux, qui bientôt venait mêler son filet de cristal aux eaux de la Creuse. Cette montagne était positivement en face de la fenêtre de Stéphanie, et semblait captiver ses regards plus que tous les autres points du paysage; souvent un pâtre y conduisait

son troupeau, les grelots argentins des moutons et des vaches, l'abolement des chiens et la voix du berger les appelant, venaient donner quelque animation à cette scène.

Au bas du château, le moulin dont le bruit monotone avait une sorte de charme ; et un peu plus loin tout le pays de Maillé-Brézé, se déployait comme un charmant panorama.

Elle suivait des yeux les flots qui s'écoulaient, et souvent il lui semblait que ses pensées couraient avec le fil de l'eau, allaient aussi se briser aux écluses du moulin, saper le flanc des rochers, décrire mille courbes, revenir quelquefois sur leurs pas, puis s'enfuir avec rapidité et tomber dans un gouffre comme la Creuse à son embouchure.

Dans ces instants il lui paraissait qu'elle voyait sans voir, qu'elle entendait sans entendre, qu'elle ne participait plus en rien à la vie de ce monde ; c'était une telle absorption, qu'un grand bruit ne l'en eût pas tirée, ce n'était ni veille ni sommeil, c'était une espèce de léthargie somnambulique dont

elle ne pouvait pas se rendre compte elle-même, et dont elle ne sortait que brisée de fatigue ; puis elle répandait un déluge de larmes, essuyait ses yeux rougis et gonflés, et reprenait tristement son ouvrage.

A peine avait-elle de nouveau recommencé à travailler que le digne curé entra et vint s'asseoir sans cérémonie à son côté ; elle ne l'avait point entendu.

Il lui dit en la regardant avec intérêt.

— Stéphanie, vous avez pleuré ?

— Pardon, monsieur Leblanc, dit-elle en tressaillant, je ne vous avais point aperçu, je suis si occupée à travailler.

— Hélas ! ma pauvre enfant, vous pleurez donc toujours ?

— Je ne saurais m'en empêcher plus que je ne pourrais changer le lit de cette rivière ; que voulez-vous, monsieur le curé, si c'est une faiblesse, pardonnez-la-moi.

— Cela m'afflige mortellement, et vous devriez vous en abstenir dans votre intérêt même ; songez-y bien, ma fille, vous perdrez les yeux, et pourtant

vous savez combien ils vous sont nécessaires pour votre travail !

— C'est juste, monsieur Leblanc, mais je ferai tous mes efforts pour surmonter ces retours que je fais sur moi-même, ces éternelles comparaisons du passé au présent... ces... car enfin, je devrais me trouver, sinon heureuse, du moins satisfaite de mon sort ; grâce à vous, excellent ami, notre travail prospère à merveille pour mon frère et pour moi.

— Dites plutôt grâce à votre mérite à tous les deux.

— Oh ! je ne m'abuse pas, et je sais parfaitement, cher pasteur, que, sans vous, à l'heure qu'il est, nous mourrions peut-être de faim !... aussi de quelle affection, de quelle reconnaissance nous vous payons tous les deux !

— Qui ne vous aimerait pas ? qui ne s'intéresserait pas à vous ? vous si bonne, si pieuse, si dévouée, si laborieuse, si adroite, et cachant tant de savoir sous un voile de modestie dont peu de femme se couvrent dans ce monde !

— Vous m'aimez... vous êtes indulgent... voilà toute l'énigme.

— Non, j'aime par-dessus tout la vérité, et c'est elle qui parle par ma bouche quand je m'exprime ainsi. Et Gaston, ce cher Gaston, quel adorable naturel ; tant de douceur, de résignation, d'obéissance et d'affection pour vous et pour moi, car je crois qu'il m'aime aussi beaucoup.

— Oh ! de toute son âme !

— Tant d'aptitude au travail, vous savez que dans ses instants de liberté, durant la récréation des enfants, il vient souvent chez moi faire des lectures ou me prier de lui enseigner tout ce qu'il ignore, ainsi qu'il le dit naïvement lui-même ; bientôt je n'aurai plus rien à lui montrer, et je lui fais le même reproche qu'à vous.

— Quel reproche donc, mon digne ami ?

— Celui de trop travailler tous les deux, de ne point prendre de ces heures de repos si nécessaires à la santé, et même à l'intelligence ; on travaille bien mieux alors que le corps s'est rafraîchi, et malgré soi les pensées se distraient.

— Mais, mon cher monsieur Leblanc, si je prends une heure par jour pour me promener, c'est une heure que j'enlève à mon salaire... et...

— Et quand vous serez tombée malade tout à fait? vous ne pourrez plus travailler du tout, comment ferez-vous alors?

— Oui, vous avez bien raison, j'engagerai Gaston à se reposer et cela suffira pour me faire du bien.

— Et moi, je veux être votre médecin, je veux que vous suiviez mes ordonnances de point en point, ou... ou... je me fâche avec vous, et je ne reviens plus.

— Oh! monsieur Leblanc, vous n'auriez jamais la cruauté de me priver du bonheur de vos visites, c'est toute ma consolation en ce monde; Gaston et vous, après cela je n'aime plus rien, vous le savez, vous qui seul êtes le confident de toutes mes douleurs, qui savez ce que je voudrais pouvoir oublier. Ne plus vous voir, ce serait la mort pour moi...

— Chère Stéphanie, j'ai des droits sur vous, des droits que m'a accordés votre pauvre mère à son lit de mort, et vous devez m'obéir...

— Ordonnez, je vous obéirai aveuglément, dit Stéphanie en s'agenouillant devant le curé.

— Relevez-vous, ma fille, c'est bien; et pour commencer, nous allons faire une petite promenade ensemble, nous herboriserons, puisque cela donne plus d'attrait pour vous aux excursions de la campagne, puis, vous viendrez dîner avec moi et ma vieille sœur Gertrude, aujourd'hui que Gaston est absent; je vous reconduirai après dîner, et vous me ferez un peu de musique; j'ai chez moi une guitare qui pend à un clou et qui reste muette, car aucune main n'en vient faire vibrer les cordes, et je me rappelle que votre voix agréable se mariait fort bien avec cet instrument; allons Stéphanie, mettez votre châle et partons, profitons de cette belle journée, les beaux jours sont assez rares dans ce pays-ci, vous le savez.

Et Stéphanie obéit; elle sortit accompagnée de M. Leblanc, ils gravirent quelques-unes des collines dont cette province abonde; beaucoup sont fertiles en plantes odoriférantes qui nourrissent quantité

d'abeilles, aussi le miel qu'on en retire est extrêmement parfumé et forme une des grandes ressources de la contrée ainsi que les châtaignes qui aident considérablement les paysans à vivre.

— Voyez, ma fille, comme cet air pur vous est salutaire, déjà votre teint a pris une coloration qui l'avait abandonné depuis longtemps, vous n'êtes plus la même; oh! je veux que vous vous promeniez deux fois par semaine, voilà qui est arrangé.

— Eh bien, Gertrude, le dîner est-il prêt? s'écriait-il, en rentrant, nous arrivons comme des affamés; nous avons respiré l'air des montagnes, et Dieu sait s'il vous aiguise l'appétit!

— Un peu de patience, mon frère, dit la vieille en allant et venant d'un air affairé, après avoir salué Stéphanie d'un bonjour amical.

— Est-ce que le poisson n'est pas cuit? Et la personne qui a apporté le poisson où donc est-elle, que je ne la vois pas?

— Elle est dans la cuisine avec moi.

— Alors, je m'en vais la chercher moi-même, et

comme le curé s'éloignait, Stéphanie le rappela en lui disant :

— Quoi ! vous allez avoir un étranger, alors j'aime mieux m'en aller... Adieu, monsieur Leblanc.

— Avez-vous perdu la raison tout à fait, ma chère Stéphanie, ou voulez-vous me fâcher ?... vous serez charmée de voir cette personne...

Et il sortit d'un air mystérieux.

Il rentra bientôt après tenant par la main la blonde et timide Jeanne, qui rougit en saluant Stéphanie.

— Allons, mes enfants, il faut que non-seulement vous fassiez connaissance, mais que bientôt vous soyez liées d'une étroite amitié ; vous êtes faites, toutes deux pour vous apprécier et vous comprendre, par conséquent vous aimer. Jeanne vaincra sa timidité, vous, votre sauvagerie, ne vous fâchez pas, à chacun son lot. Il y a longtemps que cette pauvre Jeanne meurt d'envie d'aller vous voir ; mais comment vouliez-vous qu'elle l'osât, vous ne l'aviez pas invitée.

— Mon Dieu ! ma société est si triste, mon cher

monsieur Leblanc, je n'aurais jamais pensé qu'elle pût être agréable à une jeune personne ; pourtant, je suis charmée, mademoiselle, ajouta-t-elle en se tournant vers Jeanne...

— Et moi, je suis charmé que ma sœur apporte enfin la soupe, voilà bien des compliments, mes enfants, réservons-les pour le dessert ; commençons par manger, croyez-moi ; voyons un peu si ce poisson est bien cuit et bien accommodé.

— Parfait, ma sœur, parfait. Cette lamproie est délicieuse, et la sauce d'un goût exquis, Que vous en semble, mesdames ?

— Je n'ai rien mangé d'aussi bon en fait de poisson, dit Stéphanie.

— Et vous, Jeanne, vous ne dites rien ?

— Je suis charmée que ce soit de votre goût, monsieur le curé, mon père et moi nous nous en souviendrons.

— A la bonne heure ! la voilà qui a desserré les dents. Allons ! tout va bien, jusqu'au rôti ; nous verrons si Gertrude se sera signalée... Ma sœur ! cette

volaille est tendre comme rosée, pour me servir de l'expression des gens du pays. Gertrude, nous boirons à ta santé, car nous pourrions, ce soir te décorer du cordon bleu... Voyons un peu ce vin-là... Buvez donc, Stéphanie... et vous, Jeanne... à la santé de ma sœur Gertrude!

Et tous les verres se choquèrent.

— Hélas! pensa le curé en lui-même, j'ai bien de la peine à les faire parler. Voilà une liaison qui n'ira pas vite, pourtant elle est nécessaire à Stéphanie, afin de lui donner une distraction qu'elle ne trouverait pas ailleurs... Patience! je découvrirai un moyen.

— A la santé de notre cher Gaston! J'espère que vous me ferez raison toutes... Bien! vous trinquez, mais vous ne buvez pas... cela n'est pas suffisant: à notre santé à tous!.. Ah! jespère que vous ne me refuserez pas de boire à la mienne, mes chers enfants!

— Assurément non! s'écrièrent à la fois les trois femmes, que Dieu vous bénisse et nous protège, en vous laissant longtemps parmi nous, ajouta Sté-

phanie, la voix vibrante d'émotion et les yeux mouillés de larmes.

— Je connais le fond de votre belle âme, ma fille ; merci ! merci ! reprit le curé, attendri lui-même ; tandis que sa sœur, qui s'était levée de table une minute, revint avec un gros bouquet à la main, en lui disant :

— Mon frère, depuis cinquante ans que nous sommes ensemble, tu as toujours oublié le jour de ta fête, et moi je m'en suis toujours souvenue. Comment l'oublier ? quand chacun des jours que Dieu m'a permis de passer avec toi, a été pour moi un jour de bonheur.

La vieille Gertrude embrassa son frère avec effusion, lui offrit son bouquet en le saluant du nom de Pamphile, et, en portant ce toast aux autres convives, son visage avait paru se rajeunir un instant sous l'expression qui l'animait.

— A la santé de Pamphile ! cria encore Gertrude, non-seulement avec toute sa voix, mais avec toute son âme.

— Voyez combien vous êtes aimé, cher monsieur

Leblanc, reprit Stéphanie ; combien on doit être heureux, non-seulement d'être aimé ainsi, mais de sentir qu'on le mérite !

— Halte-là, mes enfants, vous finirez par me donner de l'orgueil, et l'orgueil est un grand péché, vous le savez toutes. J'ai désiré faire le bien toute ma vie ; Dieu veuille que j'y aie réussi ! et si je l'ai fait, c'est avec son aide assurément !... Aussi, je rapporte tout à lui, tout ce qui est bon, grand, généreux, tout ce qui a pu être utile ! Quant à moi, je ne suis qu'un faible instrument entre ses mains, un instrument dont il a daigné se servir, rien de plus. Et vous Jeanne, pourquoi restez-vous muette ? est-ce qu'un malin esprit est venu vous lier la langue ? Est-ce que vous ne m'aimez pas ?

— Oh ! monsieur le curé, ne dites pas cela, je vous en prie ; vous me faites trop de peine ! Seigneur ! qui ne vous aimerait pas ? vous qui êtes l'ange sauveur et consolateur de tout le pays, vous qui avez daigné m'instruire comme une fille. Oh ! si, je vous aime et vous respecte comme mon père !...

Et Jeanne, en disant ces mots, ne put retenir deux grosses larmes qui roulèrent dans ses yeux bleus et vinrent tomber sur son assiette.

— Je ne voulais pas vous faire pleurer, ma fille; mais je vous remercie de vouloir bien m'aimer aussi, c'est là ma seule récompense en ce monde, après celle que m'a donnée ma conscience, quand elle me dit que j'ai tâché de bien faire.

M. Leblanc essuya ses yeux, humides aussi, et reprit.

— Savez-vous bien, mes chères filles, que voilà un dîner de fête qui tourne un peu tristement? Comment, j'amène Stéphanie ici pour la distraire, je prie Jeanne de venir, parce qu'elle est bonne et douce comme un jeune agneau et qu'elle en devrait avoir la gaieté, j'espère que ma sœur me secondera; et puis voilà qu'en l'honneur de saint Pamphile, tous les yeux se mouillent; je ne veux pas de cela, moi, laissons un peu Pamphile de côté et buvons du cassis fait par dame Gertrude.

On ne put refuser la liqueur qu'avait faite elle-

même la sœur du curé; puis, celui-ci voyant que Stéphanie regardait la pendule.

— Allons, mes enfants, il n'est pas tard... mais je vais vous reconduire... Ma sœur, donne-moi mon manteau, les soirées sont fraîches, ici, et dis à Guillaume d'allumer sa lanterne pour éclairer, en attendant le lever de la lune.

Stéphanie et Jeanne firent leurs adieux à Gertrude, et partirent suivies du curé et précédées de Guillaume comme d'un fanal.

Bientôt après, ils arrivèrent jusqu'à l'entrée du château, Stéphanie se préparait à les saluer.

— Comment, vous ne nous engagez pas à entrer un instant? Mais, ma chère enfant, il est à peine neuf heures, et nous avons envie de causer un peu avec vous. Passez, Jeanne, c'est moi qui fais les honneurs.

Stéphanie ouvrit la porte de son retrait en s'excusant de la modicité de son ameublement.

— C'est sa fierté, pensa le curé, qui l'empêchait d'engager Jeanne.

Ils entrèrent tous, et Stéphanie ayant surmonté ce premier mouvement, fit asseoir M. Leblanc et Jeanne. Elle fut charmante, et le curé était ravi qu'elle se montrât enfin ce qu'elle était.

---

## VI

### RÉFLEXIONS.

Jeanne admira toutes les tapisseries de Stéphanie, et témoigna un vif désir de pouvoir faire un ouvrage aussi agréable.

— Je vous prêterai un modèle, si vous le désirez, mademoiselle, dit Stéphanie avec bonté.

— Vous savez qu'un modèle serait insuffisant, mon enfant, il faut encore que vous y joigniez la complaisance de quelques leçons. Vous le voulez, n'est-ce pas ?

— De tout mon cœur.

— Eh bien, Jeanne montera deux ou trois fois par semaine, le soir, et elle apprendra à faire de la tapisserie, ce qui ne vous empêchera pas de tra-

vailler, vous, puis à deux, on travaille mieux encore ; j'ai souvent entendu dire cela à ma sœur Gertrude. Voyons, Guillaume, donne-moi donc cette boîte que tu tiens dans tes bras comme un enfant. Bon.

Et le curé, ouvrant la boîte comme il le disait, en tira une guitare dont l'aspect semblait espagnol.

— Ma chère Stéphanie, vous ne refuserez pas à mes cheveux blancs le plaisir de vous entendre chanter ce soir ! Il y a si longtemps qu'un peu de musique, de bonne musique, n'est venue réjouir mon oreille, assoudie par le son des cloches.

— Et moi, monsieur Leblanc, il y a si longtemps que je n'ai chanté, et surtout que je n'ai eu la volonté, le désir de chanter ! Hélas ! je crains que ma voix n'ait suivi la même route que mon bonheur !

— Essayez, ma fille, pour Jeanne et pour moi, nous serons toujours satisfaits. Vous rappelez-vous quelques-uns de ces boléros espagnols, quelques-unes de ces barcarolles vénitiennes, qui me charmaient tant autrefois ?

Et Stéphanie, désireuse qu'elle était de complaire

au curé, prit la guitare entre ses mains, l'accorda et commença à chanter : *la Biondina in gondoletta*, avec une voix douce, pure, dont chaque inflexion semblant partir de son âme, arrivait à l'âme de ceux qui l'entouraient. Le curé était ravi.

— Encore quelque chose, mon enfant, si cela ne vous fatigue pas, encore un petit air, je vous prie.

— Oh oui ! mademoiselle, ajouta Jeanne, si j'osais vous prier aussi.

Alors Stéphanie chanta l'air favori de M. Leblanc : *Io soy contrabandista*, qui semble avoir été inspiré sur les montagnes de la sierra Morena ; puis, elle termina son concert par une romance française et une valse qu'elle avait composée elle-même autrefois.

L'auditoire était charmé, c'était exactement le mot ; Guillaume, qui n'avait jamais rien entendu de pareil, restait la bouche béante, comme s'il était pétrifié. Son ébahissement amusa beaucoup les dames et le curé.

— Eh bien, mon garçon, cette musique était donc de ton goût ? lui dit son maître.

— Mon bon Jésus ! n'est-ce pas, c'est comme ça que chantent les anges dans le ciel ?

— Tenez, Stéphanie, voilà un compliment bien simple, et qui ne pourrait être mieux formulé dans le plus beaux de tous les salons ; c'est qu'il est vrai. Ce pauvre garçon en est tout saisi.

— Allons, Guillaume, rallume la lanterne ; nous allons descendre avec Jeanne jusqu'au moulin, et laisser Stéphanie se reposer, en la remerciant de tout le plaisir qu'elle nous a fait.

— Pour ma part, dit Jeanne, en saluant Stéphanie, je ne sais comment vous le témoigner ; je vous trouve bien heureuse de savoir tant de choses ; hélas ! moi, je ne puis pas arranger une phrase pour vous exprimer tout ce que je ressens.. Mais je remercierai mille fois notre digne curé de m'avoir procuré un si grand bonheur.

— J'espère que maintenant vous n'aurez plus peur de moi, mademoiselle Jeanne, et que vous viendrez bientôt prendre des leçons de tapisserie.

— Je n'y manquerai pas, scyez-en sûre.

— Bonsoir, monsieur Leblanc; bonsoir, mademoiselle Jeanne, dit Stéphanie du haut de l'escalier en spirale qui conduisait au colombier du moulin, et par lequel étaient partis les trois visiteurs. Prenez bien garde, monsieur le curé.

— Bonne nuit, mon enfant... bonne nuit.

Et n'entendant plus rien, Stéphanie rentra dans sa chambre, non sans avoir regardé attentivement partout dans celle de Gaston, où elle avait cru entendre du bruit. Elle s'enferma, s'assit dans son grand fauteuil et se prit à penser.

La musique avait réveillé en elle une foule de souvenirs qu'elle croyait chaque jour endormis, qu'elle essayait chaque jour de couvrir de cendres, mais la moindre étincelle ranimait bien vite ce foyer mal éteint.

— Et moi, se dit-elle, j'ai été jeune, belle comme Jeanne. Qui le dirait maintenant? J'ai presque peur de moi quand mes yeux se portent sur un miroir.

Puis, comme pour échapper aux pensées qui l'assiégeaient, elle ouvrit la fenêtre et se plongea dans

le monde de méditations que faisait toujours naitre en elle la vue de la rivière, dont le murmure semblait parfois calmer ses douleurs, comme un enfant inquiet et malade cesse de pleurer et de se plaindre quand la main de sa mère vient agiter le berceau dans lequel il repose, et, tout en le berçant, lui chante, à voix basse, un air monotone pour essayer de l'endormir.

— Pourquoi ma vie ne pourrait-elle pas s'en aller ainsi que ce pétale de géranium que je viens d'arracher et qui court sur les flots, obéissant à leurs caprices... Il va glisser quelque temps... tourner, puis, pauvre brin de fleur, rentrer au néant d'où l'avait tiré le souffle de l'été, le souffle puissant de Dieu qui crée et qui détruit ; heureuses fleurs ! vous ne sentez la vie qu'au moment d'y éclore, là vous aspirez les rayons du soleil qui vous colorent, les brises qui se jouent dans vos corolles qu'elles balancent, la rosée dont les perles déposées au sein de vos calices viennent les vivifier et relever vos tiges languissantes qu'avait courbées la chaleur du jour, puis le

vent du soir sous l'aile duquel vous vous êtes épanouies, enlève vos pétales un à un, qui vont, parfumés encore, couvrir l'herbe des prairies, le cristal des ruisseaux ; votre adieu à la vie est encore tout amour et toute poésie, vous n'avez pas souffert, vous n'avez pas aimé. Insensée, qui peut résoudre cette question ? qui sait si vous ne naissez point deux à la fois ? si le même orage ne vous brise pas doubles aussi ? qui sait encore si l'une, flétrie plus tôt que l'autre, et dont les feuilles séchées voltigent par les airs, ne vient pas effleurer ceux qui tiennent encore à la tige de la plante jumelle, et lui donnant ainsi le baiser d'adieu, semble lui dire : Ne vas-tu pas bientôt me rejoindre ! et bientôt, en effet, quelle suave métempsycose que celle des fleurs ! elles naissent pour mourir, pour renaître et mourir encore, elles ne changent que de couleurs et de parfums ! mon Dieu ! la fable des papillons amoureux des fleurs serait-elle donc vraie aussi ? je te plains alors, pauvre rosier, ajoutait-elle en regardant avec intérêt un bel arbuste placé sur le balcon de sa fenêtre, je te plains,

encore trois roses qui doivent éclore, encore trois jours de bonheur pour attirer et enivrer les papillons, puis, après, il partiront sans retour.

Le parfum qui suivit quand la fleur est flétrie,  
Ne saurait rappeler l'inconstant papillon.  
Et qui peut retenir, du vent de la prairie,  
Un léger tourbillon!

Hélas! votre cadavre parfumé restera seul désormais; ni souvenirs, ni pensées, ni amour, ne les ramèneront vers vous. Quand ils fuient, c'est donc pour toujours? Je m'étais trompée! si les fleurs aiment les papillons, combien elles doivent souffrir aussi.

Elle donna un baiser sur le calice d'une de ses rose, puis referma sa fenêtre. Elle prit un livre.

— Il vaut mieux lire, pensa-t-elle, puisque tout est pour moi souvenir et douleur.

C'était un livre de religion, aux pensées abstraites et mystiques. Elle tournait en vain les feuillets; ses yeux en avaient parcouru machinalement tous les caractères, mais son esprit ni son âme n'avaient été ni captivés ni distraits un seul instant.

— Que faire, mon Dieu ! s'écria-t-elle en se promenant à grands pas dans sa petite cellule ? Que faire pour échapper à ces souvenirs qui me tuent ? M. Leblanc ne se doutait guère du mal qu'il me faisait en me forçant de chanter ! il a fait ainsi surgir devant moi mille apparitions qui me poursuivent comme les fantômes de mon bonheur passé, bonheur qui ne doit jamais plus revenir ! Il est inutile de me coucher, je sens que je ne dormirais pas, si je pouvais travailler, non, c'est impossible. Et elle jeta son ouvrage au loin, ce qui ne lui était jamais arrivé.

Elle approcha alors un siège d'une petite table dont le tiroir fermait à clef, ouvrit ce tiroir, en tira plusieurs papiers enfermés dans un portefeuille, puis, ayant posé sa lumière sur la même table, elle ouvrit ces lettres et en relisant quelques fragments, son teint s'animait, ses yeux brillaient : elle était presque jolie.

— Aimée, oui, aimée, oui, on m'a aimée ! et il ne reste plus de cet amour que ce qu'il reste des fleurs abandonnées par les papillons, des souvenirs par-

fumés; et moi je ne suis plus que le cadavre du rosier, dont les pétales se sont détachés. Oh! quel horrible souffrance que de se survivre à soi-même; que d'assister vivante à ses funérailles; tout ceci me fait plus de mal encore.

Elle reploya les papiers, les remit dans le portefeuille, puis en fermant de nouveau le tiroir :

— Allons, chers et tristes regrets, rentrez dans votre tombe eu attendant que nous y retournions bientôt tous deux. Oh! mon Dieu! pourquoi avoir brisé cette enveloppe de glace dont je m'efforçais de couvrir mon cœur depuis si longtemps? Pourquoi avoir brisé cette digue que j'avais élevée entre moi et les passions? Voilà qu'un instant est venu renverser mon ouvrage de bien des années. Pauvre fragilité humaine! il suffit d'un souffle pour nous détruire, il suffit d'une corde qui vibre pour ébranler toute l'organisation et faire évanouir les plus fermes résolutions. La soirée, la nuit plutôt, me semble froide. Je vais allumer du feu pour égayer ma chambre et mes pensées, et réchauffer mes membres qui s'engourdissent.

Elle mit quelques brins de fagot dans la vaste cheminée qui faisait face à son lit, et bientôt la flamme qui petilla vint éclairer toute la chambre d'une lumière rougeâtre et vacillante. Elle s'assit sur une petite chaise basse dans un des angles de la cheminée et se prit à suivre des yeux les formes bizarres, tremblantes et capricieuses que la flamme accentuait sur les morceaux de bois devenant charbon.

Quelques instants après elle fut tirée de cette nouvelle rêverie par le chant mélancolique d'un grillon.

— Ah ! te voilà revenu, pauvre petit grillon ! tu me rappelles mon enfance ; ma mère avait coutume de nous dire que tu étais l'âme de la maison. Lorsque mon frère et moi nous cherchions à te saisir, elle nous en empêchait en disant que les grillons portaient bonheur dans les familles, et qu'il ne fallait jamais leur faire mal ; pourtant malgré la défense de notre mère, nous le poursuivions sans cesse, mais inutilement. J'ai souvent cru que les grillons étaient des sorciers ou des fées, puisqu'ils sont insaisissables, et que tandis qu'ils chantent à droite, ils ont

l'art ou la malice de faire raisonner leur voix à gauche, ce qui les sauve de la poursuite des enfants; pour moi, je connais mieux leur chant que leur corsage, mais ce chant m'impressionne d'une manière inouïe. Chante, petit grillon, chante toujours; je ne te ferai pas de mal, tu seras mon compagnon, mon ami dans les longues soirées d'hiver. Je te parlerai souvent comme ce soir, tu t'habitueras à ma voix, puis tu finiras par la comprendre et l'aimer, et je ne serai plus seule. Tu seras l'écho de mes plaintes et de mes soupirs! car tes chants sont plaintifs, petit insecte aux yeux noirs, au corps frêle, aux ailes grises, et qui t'élance en chantant comme font les sauterelles dans les prés! Qui dirait que la voix d'un grillon a eu plus de pouvoir pour me calmer que tout ce que j'ai tenté de faire?

Et en causant ainsi toujours avec le grillon, qui semblait lui répondre à des intervalles réguliers, elle finit par s'endormir sur son siège, insoucieuse du feu et de ses ravages.

## V

### APPARITION.

Gaston fut de retour le lendemain de bonne heure, et il entra dans sa chambre à petit bruit, de crainte d'éveiller sa sœur dont il respectait le sommeil.

Il essaya inutilement de se jeter sur son lit, il ne put dormir; voyant que le soleil était déjà haut dans le ciel, il s'étonna de ne point entendre du bruit dans la chambre de Stéphanie, qui, d'ordinaire, était si matinale.

Il heurta doucement à sa porte; point de réponse. Il l'appela d'abord faiblement, puis enfin à voix haute, et il devint tremblant d'inquiétude quand un silence de mort lui répondit seulement. N'y pouvant plus résister, il ouvrit la porte qui séparait sa chambre

de celle de sa sœur, et il pensa tomber à la renverse lorsqu'il l'aperçut endormie sur son siège, et la tête appuyée contre le marbre de la cheminée.

— Stéphanie, Stéphanie ! cria-t-il en lui embrassant le front, ma sœur, ma sœur bien-aimée ! ouvre donc les yeux.

— Et Stéphanie s'éveilla toute troublée de se voir à cette place et plus troublée encore de l'air égaré de son frère.

— Comment, et ton lit n'est pas défait, sœur ? Tu ne t'es point couchée ? Tu es donc malade ! Tout ceci cache un mystère qui m'effraie horriblement. Parle, parle donc ?

Et il lui serrait les mains dans les siennes, comme pour la réveiller entièrement et les lui réchauffer.

— Il n'y a rien de tout ceci, mon cher enfant, dit enfin Stéphanie en détirant ses membres engourdis et endoloris ; seulement ne pouvant me résoudre à me coucher hier soir, je me sentais inquiète et agitée plus que de coutume, j'ai fait du feu pour me tenir compagnie, j'ai causé avec un grillon, et il me paraît

que notre conversation m'a endormie sans que je le susse ou sans que je le voulusse. Tu vois qu'il n'y a pas là de quoi t'alarmer.

Gaston, un peu rassuré, se mit à lui raconter toutes les fêtes de la noce, pendant qu'elle se coiffait, réparant le désordre arrivé dans sa toilette pendant son tête-à-tête avec son grillon; elle ouvrit sa fenêtre aux rayons du soleil, regarda son rosier en soupirant, donna à déjeuner à son frère, et se mit sur son fauteuil à travailler.

— Eh bien, sœur, tu ne manges pas, ce matin, et tu veux que je ne te croie pas malade? Tu me caches quelque chose, c'est sûr, et tu vas m'ôter l'appétit? Oter l'appétit d'un jeune homme de vingt ans!

Alors Stéphanie, pour ne point affliger son frère, vint s'asseoir à côté de lui et prit une tasse de lait froid, ce qui composait leur déjeuner habituel; puis, pour l'égayer un peu, car elle le voyait profondément préoccupé, craignant qu'il fût malade, elle lui raconta comment, grâce au bon curé, elle avait passé, la veille, une journée charmante, et Gaston

fût très-étonné quand il apprit que sa sœur avait chanté et savait chanter.

— Encore un talent que tu m'avais caché? Mais quelle femme es-tu donc, Stéphanie? Quelles merveilles je découvre en toi, trésor inépuisable de bonté, de douceur, de patience et de savoir! Chaque jour de ta vie est un jour de souffrance et d'abnégation, Va! je le sens maintenant que je ne suis plus un enfant! aussi combien je t'aime! et comment pourrai-je jamais te rendre tout ce que tu as fait, tout ce que tu fais pour moi?

— En m'aimant et en étant heureux, mon enfant chéri!

Après quelques moments de silence, pendant lesquels Gaston semblait avoir réfléchi.

— Sœur, dit-il, pourquoi donc ne t'es-tu pas mariée, toi qui aurais rendu un homme si heureux? Il n'y a pas deux femmes comme toi au monde!

— Quelle étrange question tu me fais ce matin, enfant! Quand on n'a pas de fortune, comment veux-tu qu'on se marie?

— Ceci n'est point une réponse, sœur!

— D'ailleurs, je suis si laide que...

Gaston lui mit la main sur la bouche, en lui disant :

— Toi, toi, laide ? oh ! ma sœur, quelle folie est celle-ci ? Quand une âme comme la tienne se reflète sur un visage, vois-tu, il est impossible qu'on soit laid.

Stéphanie avait repris son ouvrage et Gaston approché son tabouret du fauteuil de sa sœur, en la regardant avec une indéfinissable expression.

— Tu m'aimes, je le sais, ma sœur, et pourtant, à présent que je suis un homme, tu ne m'ouvres pas toute ton âme, comme moi, je le fais avec toi. Ton passé te serait moins triste, si tu déposais tous tes chagrins, toutes tes larmes, tous tes souvenirs, dans le cœur de ton frère. Crois-moi, je suis digne de ta confiance.

— Bientôt, mon enfant, bientôt, je te le promets ; mais pas aujourd'hui, c'est impossible, je mourrais. Tu as raison ; quand je pourrai t'ouvrir mon cœur, je souffrirai moins. Mais, je t'en prie, changeons de conversation dans ce moment, j'en ai besoin.

— J'ai foi en ta promesse, Stéphanie. Je vais aller retrouver ce pauvre M. Spéro, qui doit donner au diable tous ses enfants; puis, je reviendrai de bonne heure près de toi...

— Et tu me raconteras l'histoire que tu sais sur le château?

— Je te raconterai tout ce que tu voudras, sœur. A bientôt.

Il l'embrassa et partit.

— Oui, oui, reprit Stéphanie restée seule, mon cher Gaston, je te ferai mon confident; ce secret me pèsera moins. D'ailleurs, je ne voudrais pas l'emporter dans la tombe! Oh! non!

La journée sembla longue à Stéphanie, bien qu'elle travaillât assidûment. Mais il est de ces jours qui paraissent interminables.

La nuit était venue, et Gaston ne rentrait pas; elle ne pouvait demeurer en place; et, pour tromper l'ennui de son attente, elle voulut aller respirer l'air dans la cour. A peine y avait-elle fait quelques pas, qu'elle entendit un grand cri, puis

comme le poids d'un corps tombant rudement sur le pavé.

Son premier mouvement fut la frayeur, elle voulut se sauver, mais la seconde pensée fut que peut-être quelqu'un était blessé, et, courageusement, elle fut dans sa chambre prendre une lanterne, se munit toutefois d'un poignard, et retourna dans la cour pour l'explorer dans tous les coins, car cette cour était immense et couverte d'herbes le long des murs, tant elle était peu fréquentée. Stéphanie arriva près d'un homme étendu par terre, mais elle ne pouvait pas voir son visage, et, malgré sa bravoure, elle songeait aux bruits qui couraient sur le château et à l'histoire que son frère devait justement lui raconter ce soir-là.

— Qui êtes-vous ? cria-t-elle, non sans avoir fait le signe de la croix.

Le corps ne bougea pas et ne répondit rien.

Un frisson parcourut les veines de Stéphanie.

— Qui êtes-vous ? cria-t-elle encore. Je vous adjure, par le Dieu vivant, de me répondre à l'instant, ou je vous regarde comme un mauvais esprit et sau-

rai bien vous chasser. Je ne suis pas seule ici, ajouta-t-elle en élevant la voix plus haut encore, comme pour se forcer à avoir du courage.

Enfin, ce corps inerte se remua, et tourna peu à peu la tête, en se relevant lentement, et il demanda :

— Qui êtes-vous vous-même, vous qui me questionnez ?

Cette fois, en apercevant un visage pâle et inconnu, Stéphanie fut effrayée tout à fait, et c'était un étrange spectacle que celui de ces deux figures, éclairées à demi par cette lumière blafarde de la lanterne, pâlies par la peur, et toutes deux fascinées l'une par l'autre.

Cette position ne pouvait durer longtemps ainsi, la lanterne échapa des mains de Stéphanie, qui, à son tour, tomba comme privée de sentiment.

Jacques (car c'était lui) comprit que ce n'était point le diable, ramassa la lanterne, la ralluma au feu d'un briquet qu'il portait toujours dans sa poche approchant la lumière du visage de Stéphanie, il reconnut que c'était une femme, et devina tout de suite

que c'était la locataire invisible, comme il l'appelait, parce qu'il ne l'avait jamais vue.

Alors, il la prit dans ses bras, sans quitter toutefois la bienfaisante lanterne, et tâcha, avec son aide, de se diriger vers le coin du château qu'habitait cette dame.

Il y parvint, non sans peine, la déposa sur son lit, posa la lanterne sur la cheminée, et chercha partout de l'eau pour lui en frotter les tempes; ce qu'il fit longtemps inutilement.

— Pauvre chère âme ? se dit-il, comme elle a eu peur ? Et moi donc, en v'là une sévère, une peur... Cette fois, ce n'était pas une ombre, ce n'étaient pas des chats noirs, et je n'en sais pas plus long sur le compte de ces ombres-là ! Quelque belle nuit je reviendrai et je les guetterai : une nuit de clair de lune ; on dit que les revenants aiment le clair de lune. Je prendrai le fusil à deux coups de notre maître, et alors j'aurai de quoi répondre. Mais, cette pauvre dame ne revient pas. Est-ce que la peur l'aurait tuée ? Mon Dieu ! mon Dieu ! dans quelle position je suis !

Et si son frère rentrait à présent, il serait dans le cas de croire que j'ai assassiné sa sœur ! Et quand elle reviendra, qu'est-ce qu'elle va dire ?

« Je l'ai bien annoncé qu'il arriverait quelque malheur, et puis on me rit au nez comme si j'étais un imbécile. V'là plus d'un mois que je ne peux pas élever une araignée dans l'écurie de notre cheval Gris-Gris, et Dieu sait si c'est mauvais signe ! V'là plus de huit jours que Gris-Gris est malade, il va tourner de l'œil, c'est sûr. Quoi, elles sont enragées ces gueuses d'araignées-là, ordinairement qu'il y en a par nichées, plein l'écurie, plein les mangeoires, au point qu'elles vous filent sur la tête. Eh bien, non ! le guignon s'en est mêlé, il faut qu'elles crèvent toutes, ou bien qu'elles s'en aillent, on dirait que c'est comme une épidémie, je les apporte toutes fringantes le matin, je les mets dans de jolis petits coins, eh bien, le soir n'y a plus personne... Ah ! v'là la damé qui a remué. Seigneur, ça va faire encore une drôle d'entrevue... elle ouvre ses yeux... elle me regarde d'un air effrayé. Madame, madame, n'ayez

pas peur, c'est moi qui suis Jacques ? Jacques, entendez-vous, le garçon du moulin ? le domestique de M. Lefèvre et de mam'zelle Jeanne. Je crois qu'elle a compris ; elle n'ouvre plus ses yeux si grands.

— Ah ! vous êtes Jacques ! bégaya Stéphanie peu à peu honteuse de sa peur ; elle se jeta à bas de son lit et pria Jacques de lui dire comment tout ceci s'était passé.

— Dame ! mam'zelle, voyez-vous, ce n'est pas plus malin que ça, nous avons toujours tant et tant de blé d'avance dans le moulin qu'on ne sait où tout loger, et alors nous avons pris pour resserre une grande remise qui est là dans la grande cour du château, on pourrait bien dire du défunt château, car il s'en va tous les jours ; si bien que c'est moi qui apporte et qui remporte tous ces sacs, et que je dis que ce n'est pas un ouvrage de paresseux, puisque c'est le soir ou la nuit que je charroie tout cela, et encore qu'il faut monter et descendre ce diable d'escalier du pigeonnier qui est si tournant que c'est à en avoir des

vertiges, et qu'on n'est pas trop libre de ses mouvements quand on a déjà une pareille charge sur le dos; si bien que v'là que j'arrivais dans la cour pour me charger, quand j'ai aperçu une grande ombre noire qui gesticulait, et puis c'était vous, et puis vous savez le reste. Mais peut-être que je n'aurais pas été si poltron, s'il ne m'était déjà rien arrivé, mais...

— Comment, Jacques, il vous est arrivé quelque chose?

Et alors Jacques lui raconta sa première aventure dans la cour, et Stéphanie, tout en cherchant à lui expliquer cet événement d'une manière rassurante, ne laissa pas que d'y rêver beaucoup elle-même; Jacques qui voulait partir, resta encore un peu, à la prière de Stéphanie, elle voulait, disait-elle attendre le retour de son frère pour lui conter cette histoire.

— Mais si monsieur votre frère allait me prendre pour un voleur? .

— Ne craignez rien, Jacques, mon frère ne s'effraye pas si vite.

Gaston qui arrivait en effet ne fut pas peu surpris d'entendre d'abord une voix d'homme causant avec sa sœur, puis d'apercevoir l'homme lui-même dans la chambre de Stéphanie.

Il entra d'un air tellement décomposé, qu'il avait eu le temps de jeter un regard furieux sur le pauvre Jacques, avant que Stéphanie eût eu celui de lui parler.

Elle s'empressa de lui expliquer tout cela, et le fit d'une manière si dégagée, si spirituelle, que Gaston ne put retenir un fou rire à l'endroit de la peur respective des deux individus.

— Tu comprends, mon cher enfant, combien il eût été risible pour un spectateur de cette scène, de nous voir là tous les deux en présence, et tous deux paralysés par la peur, tous deux voulant jouer la bravoure, et succombant à cette impulsion dont on n'est pas toujours maître ; à présent que j'en suis revenue et que tout est expliqué, je ne puis m'empêcher de rire moi-même du moment où j'ai laissé choir la lanterne, et, probablement sans l'adresse

et l'humanité de Jacques, je serais encore, à l'heure qu'il est, couchée sur les herbes qui tapissent cette cour malencontreuse.

— M. Lefèvre ne veut pas croire aux revenants, lui, et il m'avait bien défendu de vous parler de ça; pour Dieu, ne lui dites pas, car il me chasserait.

— Ne craignez rien, mon pauvre Jacques, affirma Stéphanie.

— Mais, par exemple, mam'zelle Jeanne n'est pas comme son père, elle y croit bien aux revenants, et elle en sait long là-dessus; d'ailleurs, il n'y a pas que moi, il y en a bien d'autres qui en ont vu.

— Ah! Jeanne croit aux revenants! dit en riant Stéphanie. Du reste, il me sied assez mal actuellement de faire l'esprit fort.

— Vraiment, reprit Gaston, je n'avais jamais entendu raconter d'aussi étranges choses que depuis que je suis ici; ailleurs nous étions parfaitement tranquilles quant aux esprits.

— Oh! d'abord, faut que vous sachiez que c'est le pays : c'est le nid aux fantômes, comme on le dit

et la raison, la v'là : Il y a beaucoup de gens qui, pour réussir dans n'importe quoi, se sont donnés au diable ; ils ont réussi, c'est très-bien, mais le diable ne veut pas perdre ses droits, et il revient chercher ses âmes, et comme il y en a à foison dans le canton, il y a du grabuge entre le diable et ces âmes, et tous ces gens-là ne peuvent cependant pas rester tranquilles dans leur bierre. Tantôt c'est à droite, tantôt c'est à gauche ; on entend des voix par-ci, on aperçoit des ombres par-là ; on voit des feux follets courir vers la rivière, tout le long des ruisseaux... et des loups-garous. Vous riez, monsieur Gaston et mam'zelle Stéphanie ; eh bien, voyez-vous, ça vous arrivera tout comme aux autres, et moi, moi, qui vous parle en personne, pas plus tard qu'il y a comme qui dirait huit jours... Oui, oui, c'est ça, le jour qu'il a tombé un si grand déluge de grêle, eh bien ! je m'en revenais avec la charrette de notre bourgeois, j'avais reporté de la farine à la ville, v'là que tout d'un coup Gris-Gris (c'est notre cheval), Gris-Gris se mit à ruer et à ne plus vouloir avancer, v'là Clopinau,

mon chien que vous voyez là, qui se mit à aboyer, dame! ce n'est rien que de le dire... et puis j'ai beau fouetter Gris-Gris, impossible de le faire avancer; j'ai beau dire à Clopinau : Veux-tu te taire, brail-lard! On ne s'entend pas tant seulement; c'est comme si j'avais chanté aux corneilles: et puis j'entends des cris, ni plus ni moins qu'un loup; et puis j'aperçois quelque chose de blanc qui courait comme le vent en zigzag dans la route, dame! je ne veux pas vous dire que je suis plus brave que je ne suis... de vrai, j'ai eu peur... Je ne peux pas m'habituer à toutes ces farces du diable! pour ça, j'étais toujours un peu rassuré, parce que mam'zelle Jeanne, qui a fait un gâteau à la dernière Noël, le gâteau du bon Dieu, vous savez, celui qu'on réserve...

— Nous ne savons pas disaient Stéphanie et Gaston.

— Eh bien, vous saurez donc qu'on fait deux gâteaux, l'un qu'on mange de suite et l'autre bien mieux fait, bien plus fin et qu'on garde pour préserver du mal soi et ses bestiaux, si bien que moi qui sors toujours comme ça à toutes les heures, mam'-

zelle Jeanne m'en a donné un morceau que je porte sur moi, et sans ça je vous assure que je ne serais pas revenu de tout ce que j'ai vu. Elle est si bonne, mam'zelle Jeanne ! c'est comme l'agneau du bon Dieu ! mais tout ça ce n'est pas devant son père, car il est si rude quelquefois, le meunier, faut filer doux ; et puis il se moquerait de nous ; eh bien, ça n'empêcho pas que si on ne donne pas un peu de gâté à Gris-Gris, il est flambé cette pauvre bête ; et tout ça parce que les araignées manquent dans l'écurie, et tout ça, je sais bien depuis quand, mais v'là que je m'embrouille dans mon récit ; excusez donc, c'est que je ne suis pas souvent en compagnie, excepté Gris-Gris et Clopinaut. Allez, c'est un triste séjour que d'être toujours seul comme une bête, et avec les bêtes : faut bien le devenir. C'est déjà pas si gai que d'être garçon de moulin mais, si ce n'étaient les beaux yeux bleus de mam'zelle Jeanne, et son petit air si gentil quand elle vous parle, que c'est comme du miel qui coule sur du pain bis, allez, je ne resterais pas ; pourtant je sais bien ce

que m'a dit la vieille Ursule, l'autre soir... mais...

— Quoi donc, Jacques, vous êtes amoureux de Jeanne?

— Je ne dis pas ça, monsieur, mais, voyez-vous, on est de chair et d'os comme un autre; et le moyen de ne pas aimer un ange pareil?

— Elle est donc bien jolie? Mais je ne l'ai pas encore vue, répondit Gaston.

— Oh! jolie, jolie! Demandez à main'zelle votre sœur qui la connaît, puisqu'elles ont dîné ensemble chez le curé.

— Oui, mon frère, c'est vrai, Jeanne est une fort jolie personne, mais j'ai surtout admiré son air doux et modeste: elle paraît extrêmement timide; du reste, tu la verras un de ces soirs, car elle doit venir prendre des leçons de tapisserie auprès de moi.

— Ah! dit Gaston.

Puis adressant de nouveau la parole à Jacques:

— Et que vous a prédit la vieille Ursule? Tout ce récit m'amuse beaucoup, si toutefois cela n'est point indiscret.

— Oh ! ma foi non, monsieur Gaston, je ne parle pas déjà si souvent, que c'est une fête pour moi quand je peux parler à cœur ouvert ; or, je m'en vas vous dire, ou plutôt je m'en vas reprendre où j'en étais ; car c'était le soir ou la nuit du loup-garou, vous savez, quand Gris-Gris ne voulait plus avancer, et que Clopinau hurlait à fendre le cerveau. Dame ! qui est-ce qui était embarrassé ! c'était moi, bien sûr. Je regarde de tous côtés, et v'là que le loup-garou était disparu et que j'aperçois de loin une petite lumière, juste comme dans les contes des fées. Alors, je pense en moi-même : Ça sera peut-être quelque bûcheron qui est dans sa cabane ; je vas toujours tâcher d'aller jusque là, pour voir s'il pourra m'aider. Je prends Gris-Gris par la bride, et je dis à Clopinau : En route ! Et v'là que nous allons (c'est le cas de le dire) clopin-clopant, tous les trois, jusqu'à cette petite lumière ; et lorsque j'en approchai, je vis que c'était une toute petite maison rouge que je n'avais pas vue avant dans cet endroit-là. Je frappe à la porte :

« — Qui est-ce qui est là ? me dit une voix curouée.

« — C'est moi, le garçon du moulin, qui suis égaré.

« Et puis, on ouvre la porte, et je vois une vieille femme, si vieille, si vieille, que je la croyais enterrée depuis longtemps : la vieille Ursule. Elle avait une vieille jupe rouge, toute déchirée, et le casaquin pareil, et une vieille cornette noire sur la tête, d'où pendaient les mèches de ses cheveux blancs et jaunes. Il y avait de quoi en prendre un mal, rien que de la voir.

« — Eh bien, qu'elle me dit, tu ne sais donc plus ton chemin, mon enfant ? Entre un peu te reposer, toi et Clopinau (vous remarquerez que v'là qu'elle savait le nom de mon chien), et puis je m'en vas faire reposer Gris-Gris (et aussi le nom du cheval), et nous lui donnerons à manger quelque chose qui lui rendra du *cœur au ventre* ;

« Là-dessus elle me fait entrer, moi et Clopinau, et elle s'en va, trottinant et toute courbée, dételcr Gris-Gris et le mettre dans un petit hangar, adossé à sa machine ; je ne sais pas quoi elle lui donna, mais c'est qu'il était redevenu fringant comme un jeune

poulain, et il hennissait plein son hangar. La v'là qui rentre et qui me dit :

« — As-tu faim, mon garçon ?

« — Oh ! que non, la mère Ursule, que je lui dis, je ne voulais pas lui laisser voir que j'avais peur d'elle.

« Elle donna un gâteau à Clopinau, qui se mit à danser comme un lièvre en ribote. Et puis, elle vint s'asseoir à côté de moi (ce dont je n'étais pas déjà si flatté), et elle se mit à me regarder avec ses deux petits yeux tout verts, comme ceux d'un chat.

« — Dis donc, Jacques (v'là qu'elle savait mon nom aussi) tu ne veux pas apprendre ta bonne aventure ?

« — Ah ! dame, si, la mère Ursule, si elle était bonne ; mais si c'est du mauvais, ça me fera peur, je ne vous le cache pas.

« — Comment, tu es poltron, toi ? toi, Jacques, le fils de Denis, le tisserand ! car ton grand-père était mon vieil ami, et c'est pour cela que je te vois d'un bon œil, mon enfant ; on n'oublie pas ses vieux amis.

« — Mais, la mère Ursule, pourquoi donc que, dans le pays, ils disent que vous êtes morte il y a longtemps ?

« — Parce que, dans le pays, ce sont tous des imbéciles ou des poltrons ; et puis, en outre, ce sont mes petits-neveux qui ont répandu ce bruit-là, pour hériter avant le temps ; mais je m'en suis bien vengée, je t'assure, et ils ont payé cher leur héritage !

« — Mais, la mère Ursule, à ce compte-là, quel âge donc que vous auriez ?

« — Cent vingt-neuf ans et trois jours, mon enfant, et tu vois que je suis encore assez alerte ; ça t'étonne, n'est-ce pas ? mais on vivrait bien plus longtemps, si chacun vivait toute sa vie et mourait de sa belle mort.

« — Et comment donc est-ce qu'on meurt ?

« — Ça serait trop long à te raconter cette nuit ; pour une autre fois, quand nous aurons le temps, car nous nous reverrons, j'en suis sûre.

« Moi, je me serais bien passé de ce pronostic-là.

« — Pourtant, la mère Ursule, puisque me v'là ici,

eh bien, dites moi donc ce qui m'en arrivera. Il ne doit pas y avoir grand'chose de curieux dans la vie d'un garde-moulin.

« — Donne-moi ta main, mon enfant.

« Et elle me prit la main dans les siennes, qui étaient froides comme la peau d'une couleuvre, et ses ongles étaient plus longs et plus crochus que des épines.

« — Allons ! tes lignes sont bonnes, et tu vivras autant que moi.

« — Dieu m'en garde ! repris-je.

« — Tu me trouves donc bien décrépète ?

« — Ça n'est pas pour cela, la mère Ursule ; mais, voyez-vous, quand on n'est pas heureux, on ne désire pas vieillir.

« Et puis, elle alla chercher une assiette de marc de café, et elle se mit à y regarder attentivement.

« — Tu es amoureux, Jacques ; mais l'oiseau est trop mignon pour toi, il perche trop haut pour que tu puisses l'atteindre.

« — Qui donc, mère Ursule ?

« — Tu me comprends très-bien; ce n'est pas pour toi, et il y a plus d'un oiseleur qui voudrait tendre ses filets pour attraper cette jolie fauvette; mais son avenir n'est pas le tien.

« — Mère Ursule, est-ce que vous ne pourriez pas me donner quelque petite fiole, quelque petit sirop, qui ferait qu'elle m'aimerait ?

« — Si fait, mon garçon, si fait; mais ça coûte un peu cher, ajouta-t-elle en riant sous sa vieille coiffe noire, que son rire ressemblait à un miaulement de chat.

« — Coûte que coûte, ça m'est égal.

« Et elle me donna une bouteille grosse comme la queue d'un rat, en me disant que ça suffirait, si elle pouvait seulement la sentir quand elle serait débouchée.

« — Et puis après, qu'est-ce qu'il m'arrivera encore ?

« — Tu seras heureux, si tu peux éviter le petit rigolet de la grande montagne; il y a dedans un caillou qui pourrait te donner la mort; sans cela,

suis ton petit chemin ; si tu te trouves embarrassé, tu viendras voir la mère Ursule.

« Puis, elle me fit boire quelque chose qui me ragail-  
lardit. Nous attelâmes Gris-Gris, et je quittai la mère  
Ursule, plus léger de bourse et de cœur ; Gris-Gris al-  
lait ventre à terre, et Chopinau courait comme un  
dératé ; et, depuis ce jour-là, Gris-Gris est malade, Clo-  
pinau boite davantage, et moi, il m'arrive mille aventu-  
res. Tenez, voyez-vous ? la mère Ursule porte malheur !

« Et, là-dessus, je m'en vas vous souhaiter le bon-  
soir, monsieur Gaston et mam'zelle Stéphanie, et  
prier Dieu de vous préserver de la mère Ursule. »

Il s'en alla suivi de Gaston, qui voulut l'escorter  
jusqu'au bas de l'escalier et remonta bien vite au-  
près de sa sœur. Puis, fatigués et pensifs tous deux,  
ils se séparèrent, se promettant l'histoire de Gaston  
pour le lendemain.

## VI

### CADEAUX ET VISITES.

Le meunier, qui s'était absenté pendant quelques jours pour aller en foire (expression du pays), était de retour et d'assez belle humeur; apparemment ses affaires avaient tourné à souhait. Après avoir visité toutes les parties de son moulin, qu'il trouva en fort bon état, il revint au parloir, près de sa fille, en lui donnant avec tendresse le baiser du retour.

— Êtes-vous fatigué, mon père ? lui dit Jeanne en lui avançant son grand fauteuil. Avez-vous faim ?

— Oui, mignonne, j'ai toujours faim d'embrasser ma fille, qui est une perle de sagesse comme de beauté ! Sais-tu que je suis fier de toi, mon enfant ?

— Que vous êtes bon, mon père, et comme je vous rends tout votre amour !

— J'ai songé à toi, ma Jeanninette, et je t'ai apporté quelque chose de la foire, dit le père en mettant la main dans sa poche. Voyons, devine petite.

— Un fichu, dit Jeanne, dont les yeux brillèrent d'une teinte de coquetterie.

— Non, tu n'y es pas.

— Une robe ?

— Ce n'est pas cela.

Le meunier était enchanté que sa fille cherchât sans trouver, et sa fille, qui avait compris machinalement tout le plaisir que cela faisait à son père, faisait exprès de ne point deviner.

— Alors donc ce sera une mante ?

— De moins en moins ; tu ne brûles pas.

— De la dentelle ?

— Non.

— Des rubans ?

— Non, tu ne pourras pas.

— Alors, mon père, je jette ma langue aux chiens

dites-moi vite, je vous prie, ne me faites pas languir.

Le meunier sortit alors de sa poche, d'un air mystérieux, une petite boîte, et il la montra de loin à sa fille, absolument comme aux enfants aux yeux desquels on fait briller de loin un hochet :

— Et bien, y es-tu maintenant?

— Oh! c'est un bijou; n'est-ce pas, mon père?

— Oui, mais lequel?

— Une croix ou des boucles d'oreilles. Je meurs d'impatience.

— Cette fois, tu brûles, petite.

Et Jeanne, qui s'était levée, passa adroitement derrière son père et lui déroba sa boîte, puis revint toute joyeuse s'asseoir à côté de lui.

— Friponne! tu m'ôtes le plaisir de te l'ouvrir moi-même. Allons! ouvre donc.

Jeanne ouvrit cette jolie petite boîte bleue, entourée de dessins d'argent, et elle tira, du milieu d'un épais coton, les plus jolies boucles d'oreilles qui se pussent voir au monde; elles étaient en turquoises, entourées de petites roses, qui faisaient

l'effet de marcassites. Une croix semblable; puis encore un jone, semblable aussi, pour un de ses doigts mignons.

Elle sauta de joie à la vue de tant de trésors, et fit tomber, sur le front et les yeux de son père, une pluie de baisers qui le ravirent.

— Comme c'est joli, mon Dieu! regardez donc, mon père, et elle avait déjà paré ses oreilles, son cou et sa main de tous ces bijoux; si vous saviez comme je suis contente!

Et elle se promenait en retournant de tous les sens sa jolie tête blonde devant la grande glace, elle avait ôté son bonnet, et tout le luxe de sa chevelure se répandait à flots d'or sur ses épaules, elle était belle à miracle ainsi, et le meunier rougissait d'orgueil en la voyant si charmante.

— Maintenant que te voici si bellement adornée, mignonne, il nous faut te chercher un mari.

Mais Jeanne n'avait point entendu, absorbée qu'elle était dans la contemplation de sa parure.

— Jacques, ohé! du moulin, Jacques, cria Lefèvre

en ouvrant la porte, Jacques, à moi donc ! dit-il, à celui-ci qui entra tout essoufflé.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, notre maître ?

— Ce qu'il y a ! tiens, regarde donc comme notre demoiselle est gente et brave avec tous ces brinborions-là que je lui ai apportés.

Et Jacques se prit à regarder la coquette jeune fille qui décrivait mille courbes avec son cou gracieux et sa taille souple en se tournant toujours devant le miroir, pour y contempler l'effet chatoyant d'es b bijoux ; jamais il ne l'avait vue nu-tête, elle lui sembla si belle, qu'il parut comme pétrifié, tandis que le meunier jouissait de ce double spectacle.

— Eh bien, qu'en dis-tu, garçon ! elle est gentille ? parle donc !

— Oh ! notre sainte Valérie n'était pas si belle ! c'est pire que cette statue qui est là-bas dans la niche de la chapelle.

— Qu'est-ce que tu diras donc, Jacques, quand tu sauras que je t'ai aussi rapporté quelque chose de la foire ?

— Par exemple, notre maître, vous voulez vous gausser de moi.

— Non, parbleu, foi de Jérôme Lefèvre; tiens, garçon, tiens, tu es doux, honnête et laborieux; je suis un peu bonrruparfois, mais que veux-tu, faut que ça se passe.

Et il mit dans la main de Jacques une petite boîte aussi, et Jacques la retournait dans sa main sans oser l'ouvrir.

— Allons donc! tu n'es guère curieux, tu ne ressembles pas à Jeanne qui se mourait de savoir ce qu'il y avait dans sa boîte. Allons donc, puisque tu n'oses pas... tiens, ça te plaît-il?

Et le meunier fit briller aux yeux de Jacques une belle paire de boucles en argent, en les exposant sous un rayon du soleil.

— Comment! c'est pour moi ça? j'ose pas le croire; et comme le meunier les lui mit dans la main, il pensa en devenir fou. Qu'est-ce qu'elle disait donc cette vieille Ursule avec son rigolet? Radoteuse! nenni, nenni, mon bon maître, comment donc que vous avez fait pour me donner ça?

— N'en parlons plus, c'est assez, tu vas courir chez M. Leblanc, lui dire que nous l'attendons à dîner lui et sa sœur.

— Oh! que oui, je vas joliment courir, allez.

— Jeanne, mon enfant, serre maintenant tous tes trésors et songe au dîner.

Quelques heures après on en était au poisson chez le meunier, et le curé paraissait le goûter très-fort, Jacques était à la table aussi, c'était fête complète.

— Vois-tu, Gertrude, tu fais toujours trop cuire le poisson.

— Pourtant, vous l'avez trouvé bon l'autre jour, n'est-ce pas, ma chère Jeanne? reprit la vieille fille offensée dans son talent culinaire.

— Sans doute, mademoiselle, car je vous demande toujours des avis, moi je ne sais pas grand chose en fait de cuisine.

— Histoire de vous contrarier un peu, mademoiselle Gertrude, dit Lefèvre, mais ne faut pas vous en chagriner; et pour mieux rire, Jacques, va chercher la grande dame-jeanne.

Le garçon posa sur la table un énorme bocal au fond duquel on puisa des cerises infusées dans l'eau-de-vie.

— Aujourd'hui c'est notre santé, ma chère fille, dit le curé qui était d'une gaieté charmante.

— A la santé de Jeanne ! crièrent-ils tous à ébranler les solives noircies du plafond.

Quand on eut bu assez copieusement, le curé reprit.

— A propos, Jeanne, êtes-vous montée chez votre voisine ?

— Non, monsieur Leblanc, je n'ai point encore osé.

— Que vous êtes enfant !

Alors le curé raconta à Lefèvre la journée que sa fille avait passée chez lui avec Stéphanie, puis la soirée, et sut faire valoir si habilement les talents de Stéphanie et son amabilité exquise, que le meunier gronda sa fille de n'avoir pas encore profité d'une offre aussi obligeante.

— Elle est si timide cette pauvre petite fille-là, c'est incroyable.

— Savez-vous ce qu'il faut faire ce soir, monsieur Lefèvre ? reprit le curé.

— Par ma foi, non, mais je suis disposé à tout, parlez, notre oraclé.

— Eh bien, il nous faut monter tous faire une visite à Stéphanie.

— Allons, en route, tout le monde.

— Et moi, je vais devant vous annoncer, dit M. Leblanc, afin de la prévenir, parce qu'elle serait toute saisie, la pauvre fille, ajouta-t-il tout bas; Jacques, éclaire-moi dans l'escalier, c'est un vrai casse-cou que votre escalier.

Le curé, précédé de Jacques, arriva à la chambre de Stéphanie; elle travaillait et son frère lisait.

— C'est notre bon ange qui nous apparaît, s'écrièrent à la fois le frère et la sœur allant à la rencontre du pasteur.

— Ce n'est pas tout, mes enfants, je suis l'avant-garde de toute la compagnie qui est au moulin, ne fermez pas la porte et préparez des sièges.

— Oh! monsieur Leblanc, vous me jouez là un mauvais tour, vous savez bien que je ne puis plus, que je ne dois plus recevoir personne.

— Vous avez bien fait, mon digne ami, s'écria Gaston, cela distraira un peu ma sœur, elle serait capable de mourir son ouvrage dans la main.

— Et qui donc ! mon Dieu, allez-vous m'amener?...

— Tenez, les voilà qui entrent, entrez maître Lefèvre, entrez ma chère Gertrude, et mon enfant, ma chère petite Jeanne, et Jacques, et son chien Clopinau ; c'est fête aujourd'hui, tous sont admis.

La pauvre Stéphanie essaya de cacher son trouble et sa vive contrariété, en approchant des sièges et en saluant tous ces personnages ; Gaston l'aidait à faire les honneurs de ce retrait, et pendant que la conversation était généralement engagée, pendant qu'on parlait poisson, fêtes, tapisserie, conserves à l'eau-de-vie, Gaston se prit à regarder cette Jeanne dont tant de personnes déjà lui avaient parlé, il la trouva charmante, malheureusement il n'était point assis à côté d'elle, il ne put lui adresser la parole, et chaque fois qu'il la regardait, et c'était aussi souvent que le lui permettaient les convenances, les doux yeux bleus de Jeanne s'abaissaient sous l'éclat de ceux de

Gaston; elle rougissait, la pauvre enfant, heureusement que personne ne le remarqua.

Le curé alla lui-même chercher la guitare, et la posa sur les genoux de Stéphanie, en la priant de chanter.

— Non, monsieur Leblanc, impossible; cela m'a rendue malade l'autre jour.

Et tout le monde l'obséda tellement, qu'elle dut céder, bien malgré elle. Elle chanta, sous l'influence qui la dominait, une romance pleine de tristesse, qu'elle avait composée elle-même autrefois pour le départ d'une personne qui lui était chère; elle exprima avec tant de vérité ces paroles et cette musique, elle s'en impressionna tellement elle-même, que des larmes sillonnaient ses joues pâles, et cette tristesse trouva un écho dans l'âme des auditeurs, qui furent tous plus ou moins émus.

Gertrude était toute troublée, la pauvre fille, dont la vie s'était écoulée calme comme un lac dont aucun orage ne vient troubler la surface; elle ignorait tout ce qui n'avait point eu rapport à son frère; elle

avait vécu de sa vie, et réfléti cette vie douce et pure.

Le meunier était transporté ; il avait plusieurs fois entendu de la musique, dans le cours de ses voyages, mais aucune ne lui avait fait cette impression, disait-il.

Jeanne restait tremblante et oppressée ; une vague intuition lui révéla qu'il devait y avoir des sentiments qui pussent faire souffrir, et sans savoir pourquoi, elle regardait souvent Gaston ; celui-ci, qui n'avait jamais entendu chanter Stéphanie, fut pénétré jusqu'au fond du cœur. C'est qu'en effet, il y avait une suavité dans quelques-unes de ces inflexions, elle avait dans la voix de ces notes qui savent fouiller dans les âmes et en faire vibrer les cordes les plus secrètes. Gaston comprit que sa sœur avait aimé, et il devina alors une partie des chagrins qu'elle enfouissait et qui la faisait mourir.

— Pauvre sœur, pensa-t-il, je t'aimerai plus encore, si je le puis.

Puis ses yeux se tournèrent de nouveau vers Jeanne ; leur trouble à chacun fut comme une étincelle électrique, qui de leurs yeux s'infiltra jusqu'en

leur cœur à leur insu ; ils mirent cette émotion sur le compte de la musique, et peut-être cette musique, en ouvrant leur âme innocente à un sentiment inconnu, fut-elle la raison première du développement qu'il prit dans l'avenir. Si on voulait remonter à la source de beaucoup de choses graves, combien dans cette vie ont eu pour origine des causes aussi petites en apparence, et qui souvent auraient pu paraître en dehors des résultats et de l'influence immense qu'elles ont exercé sur tous les événements qui les ont suivies.

Quant au pauvre Jacques, il était sans mouvement aucun, écoutant toujours, bien qu'on ne chantât plus, le cou tendu, la bouche béante, et les yeux dans un état de fixité effrayant. Ces chants avaient aussi remué cette organisation grossière en apparence, mais pleine d'une sensibilité d'autant plus vraie qu'elle était tout à fait naturelle et dégagée en entier de tout ce dehors brillant que nous donne l'éducation, dehors qui enlève quelque chose à la sincérité et à la pureté primitive. C'est le diamant brut ;

il faut l'œil du connaisseur pour en distinguer la valeur sous son enveloppe rugueuse.

Le curé fut le premier qui recouvra la parole et qui vint auprès de Stéphanie lui demander comment elle se trouvait.

— Pardonnez-moi, mon enfant, si je vous fais mal, mais il faut vous habituer de nouveau au monde et briser avec toutes vos fantaisies de réclusion; vous souffrirez d'abord et vous me remercirez ensuite. Voyez-vous, il n'y a rien de pire que la solitude pour les douleurs; c'est un poison dont elles s'alimentent toujours, un poison dont elles s'enivrent avec une espèce de bonheur cruel : on sent que cela fait du mal, et on aime presque ce mal; on en veut à celui qui tente de vous y arracher. Vous savez que je suis le médecin, et il faut que j'extirpe le fer de la blessure avant de pouvoir la cicatriser.

— Merci, mon digne ami, dit Stéphanie d'une voix presque éteinte; je connais vos sentiments nobles et bons.

Mais, pensa-t-elle en elle-même, doit-il com-

prendre mon mal, lui qui n'a jamais aimé! Il y a des maux, des choses dont on ne peut juger qu'autant qu'on les a éprouvées soi-même!

Le meunier et Gertrude admirèrent beaucoup les ouvrages de Stéphanie, et Jeanne dit à son père :

— Vous voulez bien que j'apprenne à faire de la tapisserie, puisque mademoiselle a été assez bonne pour m'offrir quelques leçons?

— Certainement, ma Jeannette, et je remercie déjà mademoiselle de son honnêteté.

— Tout le plaisir en sera pour moi, monsieur Lefèvre, reprit gracieusement Stéphanie, puisque j'aurai la compagnie de votre charmante fille.

Enfin, après tous les compliments d'usage, la société se retira, le curé et sa sœur d'un côté, le meunier, sa fille et Jacques par leur escalier intime.

— Ce pauvre M. Leblanc, il a résolu de me distraire à tout prix, dit Stéphanie à son frère; il ne sait guère qu'il s'y prend au rebours!

— Sœur, je te le répète, c'est moi qui veux te

guérir à force d'amour, quand tu m'auras ouvert ton cœur, dont j'ai deviné bien des angoisses.

— Comment, deviné ! dit Stéphanie en rougissant.

Hélas ! oui, j'ai souffert ! voilà tout !

— Oh ! tu as dû être aimé, tu es si adorable ! J'attends ta confidence, ma sœur chérie.

— Bientôt, je te l'ai dit, Gaston ; mais laisse-moi reposer ce soir, je me sens fatiguée. Bonne nuit, mon frère, mon enfant !

— Bonne nuit, sœur ! compte sur mon cœur pour t'aimer toujours !

Souvent la pauvre Stéphanie se privait de son sommeil pour réparer le temps qu'elle avait perdu dans la journée ; et ce travail de la nuit dérangeait beaucoup sa santé déjà altérée depuis longtemps ; mais elle s'en cachait comme d'une mauvaise action, car son frère l'eût grondée. Ce soir-là, elle appela en vain son grillon, il ne voulut pas lui répondre, et, accablée, elle fut forcée de prendre quelques heures de repos.

## VII

### LA ROCHE-ROUGE.

M. Spéro, le maître d'école, obligé de s'absenter pendant une semaine, pria Gaston de le remplacer entièrement pendant ce temps-là lui promettant de l'en récompenser à son retour.

— Je ne veux d'autre récompense, mon cher monsieur Spéro, que celle de vous rendre un léger service.

— Excellent jeune homme ! répondit le maître d'école ; mais vous ne pourrez pas m'empêcher de publier partout vos mérites, et vous verrez si j'ai su vous apprécier.

— Je n'ai pas besoin de si éclatantes preuves ! Mettez-vous en route, mon cher maître, et reposez

tranquille sur l'une et l'autre oreille, votre maison sera bien gardée. Allez ! bon plaisir, bon voyage et bon retour ; surtout, prenez garde aux loups-garous, ajouta Gaston en riant, car on dit qu'il y en a beaucoup dans le pays.

— Vous dites peut-être plus vrai que vous ne le croyez, mon cher ami ; mais, enfin, je porte une relique sur moi, qui me gardera, je l'espère, de tous les sorts, engins et maléfices du démon et de ses satellites. A la garde de Dieu ! auquel je vous recommande aussi. Adieu donc !

Le maître d'école, enfourchant son petit rossin, partit, bien assis sur ses étriers et trottant de manière à avoir le crâne fendu, mais il en avait l'habitude.

Gaston, beaucoup plus occupé, par conséquent, puisque le soir il était obligé de préparer la besogne du lendemain pour les écoliers, dînait chez le curé qui l'avait exigé, ne rentrait plus que fort tard et ne voyait sa sœur que très-peu de temps, ce qui les affligeait beaucoup tous les deux, et tous deux aussi

attendaient impatiemment le retour de M. Spéro.

Jeanne monta deux ou trois fois, le soir, passer une heure avec Stéphanie; elle n'osait pas lui demander pourquoi son frère n'était plus là; elle y pensait seulement. Peu à peu ces deux femmes, l'une si jeune et si jolie, l'autre âgée et dépourvue de beauté, finirent par se comprendre; elles avaient une âme tendre! c'est un lien de sympathie inévitable.

Stéphanie, bonne, douce et gracieuse pour Jeanne, avait fini par la mettre à son aise. Jeanne ayant enfin surmonté cette première timidité, était devenue gaie, expansive, elle se montrait charmante; elle avait compris combien Stéphanie avait souffert et pleuré en sa vie; et, en essayant de la distraire par ses récits enfantins, elle s'y attachait de plus en plus.

Le curé venait aussi, de temps en temps, emmener Stéphanie de vive force pour aller, disait-il, faire son cours de botanique, et il était charmé quand il apercevait un peu moins de pâleur sur les joues de

son élève; il la conduisait aussi souvent, par supercherie, dîner avec Gaston et Gertrude. Quoique ce fût toujours malgré elle, ces jours-là Stéphanie rajeunissait de quinze ans, et Gaston pensait en lui-même :

— Si elle eût été heureuse, cette pauvre sœur! elle eût été charmante. Le bonheur est à la vie ce que le soleil est aux fruits et la rosée aux fleurs.

Stéphanie donc était beaucoup moins seule, et elle s'en plaignait : son grillon chantait sans qu'elle pût causer intimement avec lui, et il finirait par l'oublier; tout est inconstance dans ce monde. Cette phrase servait pour elle de complément à une foule d'autres pensées, expliquées ou le plus souvent sous-entendues ; c'était pour elle seule et à elle seule qu'elle parlait ainsi.

Pourtant M. Spéro revint, malgré les loups-garous, et il embrassa Gaston, en le raillant sur ses fâcheux pronostics et en le félicitant de la parfaite tenue de son école pendant son absence.

— Je n'ai fait que mon devoir, digne maître; mais,

à mon tour, je vais vous demander deux jours de congé pour les consacrer en entier à ma pauvre sœur, qui a été si abandonnée depuis ma réclusion forcée chez vous.

— Deux jours d'école buissonnière, c'est trop juste, mon ami; accordé, accordé de tout mon cœur.

Et, malgré les instances de M. Spéro, qui voulait garder Gaston à dîner, celui-ci accourut tout d'une haleine auprès de sa sœur; elle fut aussi surprise que ravie de son retour inespéré, du moins elle ne le croyait pas aussi prochain.

— Sœur, je dîne avec toi aujourd'hui, et, qui mieux est, voilà des provisions.

— Comment, des provisions, cher enfant?

— Oui, trois belles perdrix rouges, que M. Spéro a rapportées à ton intention; ainsi, hâte-toi de les faire cuire.

— M. Spéro est tout à fait aimable et galant, dit Stéphanie en regardant l'embonpoint des perdrix.

— Nous allons faire un repas de seigneur, dans notre château! ajouta Gaston en riant.

Au mot seigneur, le visage de Stéphanie s'assombrit ; mais ce nuage se dissipa sous la gaieté entraînante de son frère, et leur repas fut le plus gai qu'ils eussent fait depuis longtemps.

— A la santé de ceux qui ont élevé les murs que nous habitons ! s'écria Gaston.

— Laisse-les dans leurs tombes paisibles, et ne reviens pas toujours sur les maîtres de ce château, on dirait que c'est ton idée fixe, mon bon ami.

— Je ne sais ; mais il y a peut-être une sympathie entre eux et moi, une sympathie dont je ne me rends pas compte. Sœur, sais-tu ma fantaisie d'aujourd'hui ?

— Non, mon enfant.

— Eh bien, l'autre soir, tu as eu envie d'aller sur la plate-forme du château ; ce soir, moi j'ai envie que nous transportions deux sièges et une table dans la grande galerie, pour que je t'y conte l'histoire dont il est question depuis si longtemps.

— Quelle folie ! Et si Jeanne allait venir ?

— Jeanne est à Maillé avec son père.

— Comment le sais-tu ?

— Je les y ai vus... C'est que, ma sœur, mon récit fera beaucoup plus d'effet qu'iei.

— Soit! j'y consens; pourvu que je n'aie pas trop peur.

Gaston, en une minute, eut accompli le déménagement projeté.

Ils étaient assis en face l'un de l'autre, ayant entre eux deux la petite table, sur laquelle était posée la lumière, trop faible pour cet espace immense, et, par conséquent, éclairant d'une manière triste et douteuse les tapisseries en lambeaux que soulevait toujours le vent en se glissant par les portes et les fenêtres brisées, dont le bois vermoulu n'avait pu contenir les vitres. Au-dessus il y avait eu (on en voyait encore des vestiges) un parapet en bois sculpté, qui régnait tout autour et communiquait aux appartements de l'étage supérieur; de distance en distance, dans de larges panneaux, étaient enchâssés d'immenses portraits en pied d'une suite de chevaliers aux regards plus ou moins farouches, et on reconnaissait le siècle au costume. De loin en

loin, quelques portraits de femmes, dont les dernières étaient représentées en Diane chasseresse, avec des oiseaux posés sur la main, ou des fleurs tenues mignardement entre le pouce et l'index; tandis que les autres doigts étaient relevés d'une manière prétentieuse et coquette. La plupart de ces peintures étaient endommagées par le temps, qui venait chaque jour augmenter l'humidité dont ces murs étaient empreints.

— Ma sœur, lequel de ces portraits représente Raoul? je t'en prie, montre-le-moi, dit Gaston prenant la lumière dans sa main.

Et Stéphanie, le suivant, s'arrêta devant un portrait plus voilé que les autres par les ravages du temps, il était plus près d'une fenêtre entièrement délabrée.

— Tiens, lui dit Stéphanie, si tu peux y distinguer quelque chose, voilà le comte Raoul de la Roche-à-Gué.

Et, en y passant un peu d'eau, Gaston aperçut un visage d'une beauté mélancolique. Sa belle chevelure noire, qui flottait en boucles capricieuses, était

ombragée d'un feutre d'où s'échappait une plume noire aussi ; un pourpoint de velours était rehaussé par une collerette et des manchettes d'Angleterre. Ce portrait, quoique représentant un jeune homme, était empreint d'une expression pénible ; on aurait dit que ce visage n'avait dû jamais sourire.

— Sœur, il me rappelle bien la phrase qu'il disait à sa mère : « Il y a des fleurs qui se fanent avant d'être écloses ! »

— Quelle prodigieuse mémoire tu as, Gaston !

— Et Aloyse, où est-elle ?

Stéphanie l'emmena alors vers un autre point de la galerie, près d'un tableau représentant une jeune fille parfaitement belle et vêtue de blanc, caressant un petit épagneul noir qu'elle tenait entre ses bras. Elle était assise au milieu d'un parterre de fleurs, dont quelques-unes ornaient sa tête et son sein.

— Pauvre femme ! dit Gaston en soupirant.

— Tiens, voici le berceau des petits jumaux ; vois comme ils étaient beaux !... Ici, ce grand maître

de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem est Pierre d'Aubusson, qui fut si célèbre par sa valeur... Mais je n'en finirais pas si je voulais te dire les noms de tous ces illustres personnages. D'ailleurs, à te parler vrai, mon cher Gaston, il fait une fraîcheur horrible dans cette galerie, et j'aime mieux rentrer dans ma chambre. Je ne suis point à mon aise ici, et il me semble que j'aurai trop froid pour y écouter le moindre récit.

— Ou plutôt trop peur, ma chère Stéphanie ; mais je ne veux point te faire de mal, et nous allons établir notre camp ailleurs.

Et bientôt les sièges et la table furent transportés de nouveau. Stéphanie fit du feu dans la cheminée au grillon et s'assit à un des coins de cette cheminée, paraissant y chercher en vain quelque chose. Gaston, sur un petit tabouret, était placé tout auprès de sa sœur.

— Eh bien donc ! ton histoire, mon frère. Je crains réellement que ce ne soit la montagne qui accouche d'une souris.

— Tu sauras, sœur, dit Gaston d'un air tout à fait mystérieux, que j'ai beaucoup de raisons de penser qu'Aloyse ne s'est point jetée dans la rivière, ainsi que tout le monde le crut au château.

— Et comment cela donc ?

— J'ai beaucoup parcouru le pays, même les endroits tout à fait incultes, déserts qu'on appelle landes ; il y a un de ces endroits, nommé les Grandes-Bruyères, qui se trouve assez éloigné d'ici, et il est en si mauvais renom dans toute la contrée, que nul n'ose en approcher de plus d'une lieue à la ronde, comme si les plantes et les arbres y étaient atteints de la peste. Un jour que j'avais besoin d'exercice, je me dirigeai à l'aventure ; je rencontrai en route plusieurs paysans, qui me dirent : « N'allez point par là ! » et qui me firent voir des marques noires sur les arbres, qui semblaient décrire un cercle alentour de cet endroit maudit, comme pour le circonscrire et en défendre l'approche.

« — Qu'est-ce qu'il y a donc par là ? demandai-je.

« Et on me répondit tout bas :

« Il y a la Roche-Sanglante. Un meurtre a été commis, et depuis ce temps la roche saigne toujours. Il y a eu... oh ! cela fait frissonner.

« Et le paysan se signa.

« J'étais partagé entre une espèce de crainte vague et un immense désir ou curiosité qu'avaient fait naître les phrases incohérentes des paysans voyageurs ; je n'y pus résister, et franchis la limite que semblaient avoir posée entre un monde et un autre ceux qui avaient ainsi marqué les arbres d'un signe de deuil.

« Je m'engageai dans un sentier étroit et tortueux ; il se perdait souvent au milieu des hautes bruyères, qui ne paraissaient foulées par nuls pas humains ; quelques arbres épars, dont l'aspect était triste, animaient assez peu ces landes désolées ; de hautes montagnes, à la tête nue et grise, s'élevaient comme pour plonger dans ce vide affreux. Je n'avais pas peur, bien assurément ; mais, malgré moi, je ressentais l'influence du lieu, et j'avais toujours sans savoir où j'allais, ni pourquoi j'allais, et bien moins encore comment j'en pourrais revenir.

« Le ciel, qui s'était voilé depuis quelques instants, s'obscurcit alors tout à fait, et des tourbillons d'une grêle énorme vinrent fouetter contre mon visage au point de m'aveugler. Je maudis ma fantaisie de promenade, et cherchai partout un abri sans pouvoir rien découvrir. Je marchais toujours à l'encontre de cette détestable grêle, souffrant davantage encore à rester en place.

« J'arrivai, allant au hasard, au pied d'une montagne que je n'avais même pas aperçue, et tournai autour de sa base dans l'espoir d'y trouver quelque fragment de roche caverneuse sous laquelle je pusse me blottir tant que durerait cette tourmente des éléments; c'était, en effet, une montagne granitique, et je finis par me glisser dans une de ses anfractuosités, assez étroites pourtant; il me sembla que j'entrais dans un trou, qui me jouerait peut-être le tour de la belette, non pas par l'embonpoint que je présumais prendre dans cette roche, mais parce qu'il est souvent très-difficile de pouvoir ressortir d'un de ces gouffres où vous a jeté un instant de frayeur ou de danger.

« Ayant commencé d'entrer dans cette espèce de défilé obscur, je me trouvai lancé, comme sans le vouloir, à descendre toujours à peu près à tâtons; enfin, j'arrivai dans un endroit qui ressemblait à une grotte et qui était éclairé de deux côtés différents à peu près comme les cryptes, ces chapelles souterraines et factices, dont parfois on dotait quelques églises, comme pour que la prière y fût mystérieuse, à cause du jour voilé mystérieux lui-même.

« Peu à peu mes yeux s'habituaient à cette faible lumière; je finis par distinguer que j'étais réellement dans une grotte extrêmement spacieuse dont les parois rouges étaient stigmatisées de plaques verdâtres, où l'eau suintait goutte à goutte. Je m'assis sur un morceau de granit cassé, car j'étais harassé d'avoir marché si longtemps au milieu de ces grandes bruyères mouillées.

« Je promennai mes regards tout autour de cette grotte pour voir si elle n'avait point d'autre issue; il me sembla que non, et bien que je fusse transi, je succombai à la fatigue et m'endormis sur son sol

humide; là je fus assailli de rêves bizarres et fantastiques, dont un, surtout, frappa mon imagination.

« Il me sembla qu'un des côtés de la grotte s'ouvrait comme par enchantement, et que je découvrais alors une enfilade de souterrains assez étendus, les premiers éclairés par le jour, et les deux derniers ayant une lampe suspendue à la voûte par une lourde chaîne en fer, et la lampe étant en fer elle-même, car j'avais tout d'un coup parcouru cette suite de cavernes, ne m'arrêtant qu'à celles du fond, bien que quelques-unes fussent assez poétisées par des lianes de ronces et de chèvrefeuilles qui s'étaient glissées par les ouvertures et tapissaient, gracieuses, les parois vers lesquelles elles projetaient leurs longues et vertes pousses.

« Au côté gauche de la dernière de ces grottes était un amas d'eau que je pris d'abord pour l'égout des pluies, puis pour une petite mare; en regardant plus attentivement, je vis que c'était une source jaillissante de laquelle découlait un petit filet d'eau qui se perdait bientôt dans la grotte.

« Au fond je crus apercevoir une petite cabane couverte de bruyères séchées; mais la clarté de cette lampe était si douteuse et si vacillante que je m'approchai, et, arrivant jusqu'à l'entrée de la cabane, j'y vis un vieillard endormi; son corps était entièrement couvert d'une longue robe grise, tandis que sa tête était enveloppée d'un capuchon noir dont la pèlerine tombait jusque sur ses épaules.

« Je restai comme en contemplation, mais on eût dit qu'une intuition, lui révélant ma présence, vint l'éveiller subitement; il se releva d'un mouvement rapide et vint à moi.

« — Tu es bien audacieux ou bien imprudent, jeune homme, de t'être aventuré jusqu'ici. Qui te dit que tu en sortiras?

« — Peu m'importe, repris-je; si tu peux vivre ici, vieillard, pourquoi donc n'y vivrais-je pas aussi?

« — Es-tu sûr que ta vie ne coure aucuns risques?

« — J'ai assez de vigueur dans mon poignet pour me défendre, et assez de générosité pour faire grâce au vaincu, en lui pardonnant.

« — Tu sais d'avance que tu serais le vainqueur?

« — Sans aucun doute.

« — Tu pourrais te tromper, enfant!

« — Et toi, n'as-tu donc jamais failli dans ta vie?

Si tu n'as jamais péché, si tu n'as aucun crime à expier par une rude pénitence, pourquoi donc, alors, t'être enfoui vivant au sein de la terre?

« — J'aime l'âpre rudesse de tes paroles, jeune homme! il y a chez toi de la bravoure sans forfanterie, et de la générosité sans ostentation. C'est bien toi, j'attendais ta venue depuis un long temps, et je te reconnais maintenant; tu es bien de cette race noble et mandite, le signe est sur ton front; quoique jeune, une ride y a déjà imprimé son sillon qui décrit une courbe du côté gauche. Entre dans ma cellule, j'ai à te parler.

« J'entrai alors sans répondre, et m'aperçus que l'intérieur comme l'extérieur de cette petite cabane était tapissé de bruyères sèches; tout autour régnait un banc, recouvert aussi de bruyères, qui servait de siège et de lit à l'habitant de ce réduit; une

table de bois tout à fait rustique était posée dans un des angles, il me parut qu'il y avait dessus quelques livres, un crucifix et une tête de mort, insignes obligés de tous les ermites.

« — Je suis assis, je vous écoute, parlez, dis-je au vieillard.

« — Mon temps est près de finir, et il faut que je dépose dans ton sein tous les tristes secrets d'une malheureuse branche de ta famille.

« — Comment ! de ma famille ? J'ai une sœur et suis orphelin.

« — Tu ne sais rien de toi, enfant, et je veux te l'apprendre : tu n'étais pas né pour être... D'ailleurs, remarque tous ceux qui auront au côté du front un pli sinueux, eh bien, c'est ta race, sois-en sûr, ce signe est fatal. Regarde-moi bien : je l'ai aussi, au milieu de toutes les autres rides qui ont creusé leurs sillons sur mon visage décrépit.

« Je regardai, en effet, l'ermite, et je découvris ce pli, bien plus marqué, bien plus profond que les autres : cela me fit une étrange impression ; puis,

comme il prenait ma main pour y chercher sans doute encore un autre signe, le contact de sa main me glaça tellement, que je m'éveillai en sursaut, glacé réellement par ce sommeil troublé de visions, qui s'était emparé de moi dans cette grotte froide et sombre, tandis que mes vêtements mouillés, s'étant collés sur mes membres, les avaient roidis de froid. Je me crus perclus, je ne pouvais remuer; mais pourtant je compris que si je m'abandonnais davantage à ce sommeil, ce serait le sommeil de mort qui vous envahit souvent quand on parcourt les glaciers de la Suisse, et auquel il est si difficile de résister sans un violent effort. Je finis par m'arracher de la pierre qui m'avait servi de lit, et je frottai mes bras et mes jambes jusqu'à ce qu'ils eussent repris un peu d'élasticité.

« Puis le souvenir de mon rêve, encore tout palpitant, se dressa devant moi comme une apparition, et il me sembla qu'il devait m'avoir été envoyé comme un avertissement de chercher dans le présent les restes du passé, et ce qu'il pouvait y avoir d'avenir.

« Alors je me mis à tâter avec une attention scrupuleuse toutes les parois de la grotte dans laquelle j'étais, espérant y trouver quelque ressort caché qui me découvrit ce que je cherchais. Je ne sentais que les aspérités du granit, contre lequel je me déchirais les mains. Néanmoins je persistai avec une opiniâtreté et un courage inconcevables. Enfin, sans que je susse comment, un des quartiers de ce roc s'abaissa réellement, et je découvris les grottes que je venais de voir en rêve. Je frottai mes yeux, je crus être fou. Avais-je rêvé? ou maintenant rêvais-je encore? Je me crus le jouet de quelque hallucination, et j'eus peur de moi et de tout ce qui m'entourait; je voulais fuir, mais on aurait dit qu'une puissance surnaturelle me forçait de rester.

« Je passais inutilement la main sur mes yeux, je voyais réellement toutes les grottes de mon rêve; j'essayai alors de marcher pour explorer, les unes après les autres, ces cavernes sombres et froides.

« Je marchais lentement, je craignais quelque

embûche autour de moi ; je faillis être renversé ; en effet, mes pieds s'étaient embarrassés dans une des lianes de ces ronces qui serpentaient de l'ouverture jusque sur le sol de la grotte. J'en fus quitte pour quelques égratignures, et je rougis de mon sang les rochers rouges déjà.

« — C'est peut-être, pensai-je, cette roche à laquelle on aura donné le nom de Roche-Sanglante ; car il faut souvent si peu de chose pour que les paysans superstitieux prêtent un nom effrayant.

« J'arrivai enfin à la dernière de ces grottes ; un saisissement affreux s'empara de moi, lorsque je reconnus de point en point jusqu'aux plus petits détails qui m'étaient apparus en songe : la fontaine à gauche, et la cabane au fond. Je t'avouerai, ma sœur, qu'à ce moment, je croyais à tout, aux rêves, aux revenants, aux sorciers, aux loups-garous, enfin à toutes ces croyances que je traitais de billevesées le matin même encore.

« J'avançais pourtant toujours, poussé par je ne sais quelle mystérieuse puissance ; mais une sueur

découlait de mon front, aussi froide que l'eau qui découlait de la voûte des grottes.

« La lampe était suspendue par une chaîne de fer, et la cabane de bruyères sèches était bien au fond ; seulement le vieillard (car il y en avait un aussi, et vêtu exactement de même) était assis sur le devant de cette cabane et lisait attentivement dans un livre. Il ne paraissait pas m'entendre.

« — Vous m'attendiez, n'est-ce pas ? lui dis-je en l'abordant, essayant de me faire un courage factice.

« Il leva la tête sans étonnement, puis la baissa de nouveau sur son livre sans m'avoir répondu.

« Et, me rappelant une à une toutes les paroles de mon rêve, je continuai :

« — Examinez bien ce pli au côté gauche de mon front, et je suis sûr que vous aurez une révélation à me faire ou un secret à me confier.

« Le vieillard releva encore sa tête blanche, et parut me regarder fixement avec une expression singulière.

« — J'ai peine à concevoir que vous soyez arrivé

jusqu'ici, me dit-il enfin ; car cet endroit est aussi inconnu qu'inaccessible.

« Je lui racontai alors ma promenade se dirigeant vers ce lieu, malgré les avertissements des paysans, l'ouragan de grêle qui était venu m'assaillir, et qui, en me forçant de chercher un refuge, m'avait fait trouver l'entrée difficile et étroite de la première grotte ; mais, je ne sais pourquoi, je ne voulus point lui parler de mon songe. Je lui dis que c'était par hasard, sans doute, que ma main avait découvert le ressort secret qui cachait l'entrée de toutes les autres grottes.

« Il ne parut pas très-convaincu, pourtant il ne me fit aucune objection.

« — Vous êtes curieux, n'est-ce pas, jeune homme, et vous voudriez bien savoir pourquoi je suis ainsi renfermé et le mystère que recèlent toutes ces grottes ?

« — Vous avez lu dans ma pensée, lui dis-je.

« — Eh bien, écoutez-moi, et surtout prêtez-moi toute votre attention.

« Il y a un siècle à peu près, quelques années de moins peut-être, qu'une belle châtelaine habitait un château situé d'une manière assez étrange. Elle vécut en mauvaise intelligence avec son mari, et tout d'un coup elle disparut, sans qu'on pût deviner comment, sans qu'aucunes traces pussent donner le moindre indice, soit de sa mort, soit de sa fuite. Mais comme elle passait presque tous ses jours sur la plate-forme d'un château bâti à pie sur la Creuse, elle avait vu quelquefois la barque d'un pêcheur aventureux; car le cours de la rivière y est si rapide, qu'un bateau y est en grand danger. Ils échangèrent des signes, elle lui écrivit pour le supplier de la sauver de l'horrible captivité dans laquelle elle vivait; on prétend même que ce pêcheur était un grand seigneur déguisé qui, ne trouvant plus d'autres moyens de voir cette femme, arrachée tout d'un coup au monde, au péril de sa vie laissait flotter sa barque sous les yeux de cette belle comtesse.

« — Et cette comtesse, interrompis-je, se nommait ?

« — Qu'importe le nom !

« — Eh bien, je vais vous le dire, moi, vieillard : elle se nommait Aloyse de la Roche-à-Gué.

« — Puisque vous le savez, pourquoi le demandez-vous ?

« — Pour en être plus sûr encore.

« — Que savez-vous de cette femme ?

« — J'ai vu son portrait, j'habite les ruines de son château, je sais qu'elle a disparu, puis je ne sais lu rien.

« — Or, écoutez donc, reprit le vieillard, et ne m'interrompez plus. Une nuit elle avait préparé des cordes pour attacher au balcon de sa fenêtre une échelle que lui avait jetée le pêcheur, tandis que lui, dans sa barque, en tenait l'autre extrémité ; il y avait une témérité extrême d'oser tenter de s'enfuir ainsi : le bateau menaçait d'être emporté d'une minute à l'autre par le courant, d'autant plus rapide à cet endroit qu'il est brisé par les roues d'un moulin ; enfin, quand cette femme eut commencé de descendre quelques-uns des degrés de cet appui tremblant, et

qu'elle ne vit au-dessous d'elle que la rivière prête à l'engloutir, elle fut prise d'un tel vertige, qu'elle ferma les yeux et descendit alors à tâtons, se cramponnant avec ses mains aux cordes de chaque côté, et frémissant des mouvements saccadés que les vagues, qui faisaient dériver la frêle embarcation, imprimaient à la base de cette échelle légère.

« Tandis que le pêcheur usait de toutes ses forces et de tout son courage pour tenir l'échelle d'une main et, de l'autre, enfonceer un crochet dans les cailloux dont se compose le lit de la rivière, afin que la barque ne fût point emportée, elle tournoyait d'une manière effrayante. Ses mains se lassaient, et il était si troublé d'inquiétude que son cœur battait à briser sa poitrine, en voyant cette femme qu'il aimait, suspendue au-dessus de l'abîme qui pouvait la couvrir d'un froid linceul.

« Enfin, elle arriva presque morte, et tous deux étaient si émus qu'ils faillirent succomber ; le pêcheur ayant alors lâché le crochet et n'ayant point eu la présence d'esprit de prendre les rames, le bateau fut

emporté avec une effrayante rapidité et vint bientôt se briser et échouer contre un des rochers qui bordent la rivière; il la prit dans ses bras et il gravit ainsi péniblement ce rocher ardu et rendu glissant par le contact des vagues qui le battaient sans cesse.

« Elle vécut quelque temps cachée, à ce qu'on dit, dans une retraite que lui avait trouvée ce seigneur qui était attaché à la cour d'Allemagne comme diplomate; elle eut un fils qui fut confié en des mains sûres et fidèles, on le marqua d'un signe au bras gauche. Peu de temps après la naissance de cet enfant, elle suivit à l'étranger le duc qui l'avait enlevée si miraculeusement et séduite; mais là elle eut beaucoup à souffrir, non-seulement de l'isolement dans lequel elle vivait, mais aussi de l'isolement de son cœur; elle était reléguée dans une petite maison qui touchait à une forêt aux environs de Francfort.

« Les premiers mois furent encore empreints de la poésie dont se pare toujours un premier amour, elle attendait le duc avec bonheur, et sa vie s'écoulait douce et mystérieuse.

« Bientôt les visites de son amant devinrent plus rares, il lui parut froid, contraint, et un jour qu'elle le questionnait sur la cause de ce changement, il lui avoua que des raisons de haute politique l'avaient forcé de se marier ; il avait dû accepter une femme que lui avait donnée, ou plutôt imposée son prince ; il lui promit néanmoins de l'aimer toujours et de venir aussi fréquemment qu'il le pourrait.

« Mais Aloyse ne put lui pardonner ; pourtant, elle aurait dû trouver plus d'indulgence au fond de son cœur, elle qui avait abandonné son mari et ses enfants, sans souci de leur avenir.

« Elle réalisa quelques bijoux que lui avait donnés le duc, disparut sous un costume d'homme, et mena, dit-on, pendant beaucoup d'années, une vie aventureuse et dissipée, puis elle fut prise de la nostalgie et voulut à tout prix revoir son pays. Elle arriva en France, y voyagea sous le nom de la baronne de Lussac, et loua une habitation très-modeste dans une ferme des environs de Maillé.

« Elle apprit la mort de son mari sans aucuns re-

mords ; elle sut que ses fils étaient à la cour en qualité de pages ; son cœur, qui d'abord s'était séché, fut bientôt gangrené, aucun souffle n'avait le pouvoir d'y faire éclore un sentiment tendre, noble ou naturel, elle ne fit aucunes démarches pour apprendre ce qu'était devenu l'enfant de son amour avec le duc.

« Elle avait formé, à ce qu'on prétend, une nouvelle liaison avec un gentilhomme du voisinage, et souvent ils faisaient ensemble, la nuit, des excursions dans la campagne.

« La ferme était immense et occupait un grand nombre de domestiques. Parmi tous ces valets, il y en avait un plus beau que tous les autres, qui lui, non plus, n'avait pu voir impunément cette femme extrêmement belle encore ; on le nommait Cyprien ; il fut donc pris d'une horrible jalousie en découvrant que la baronne accueillait l'amour grossier de son rival, il résolut de s'en assurer et de la suivre la première nuit qu'elle sortirait.

« En effet, peu de jours après, quand toute la ferme

était endormie, couverte d'une mante, Aloyse se glissa hors des bâtiments, et parvint, après une marche assez longue, jusqu'à cette roche sous laquelle nous sommes maintenant. La nuit était si noire qu'à peine pouvait-on rien distinguer, et il fallait qu'elle eût une grande habitude de ce chemin pour avoir pu arriver ainsi sans s'égarer. Elle entra dans cette première grotte que vous avez vue, et là, attendit, non sans impatience, la venue de son amant et se plaignit tout haut de son retard.

« Cyprien savait fort bien qu'il ne viendrait pas, car le soir, au souper, il avait jeté dans son gobelet un narcotique assez fort pour le tenir longtemps endormi. Dans ce pays rempli de superstitions et de vieilles femmes jouant le rôle de sorcières, les paysans ont toujours sur eux quelques fioles contenant des philtres amoureux ou des poudres pour plonger dans un épais sommeil, moyens adroits de se faire aimer quand même, surtout en endormant son rival.

« Le rusé Cyprien résolut, en attendant mieux, de

profiter de l'obscurité et de l'attente amoureuse de la baronne; il s'approcha d'elle; mais il eut l'imprudence de parler; elle fut effrayée et alluma une petite lanterne sourde qui souvent lui servait à diriger ses pas la nuit. Que devint-elle lorsqu'au lieu de celui qu'elle attendait elle reconnut Cyprien?

« On prétend que les femmes, et surtout les femmes comme Aloyse, sont très-indulgentes pour pardonner un égarement semblable, causé par l'excès d'une passion qu'elles ont inspirée. Au moment même le chevalier, réveillé on ne sait comment, arrivait à l'entrée de la grotte, assailli par mille tortures diverses; il aperçut le jeune homme près d'Aloyse, et avant qu'elle ait eu le temps de retenir son bras armé d'une épée, le pauvre Cyprien, sans défense, en avait déjà reçu un coup dans le côté gauche, et la perte de son sang le rappela à la vie, pour la perdre encore de nouveau.

« La baronne se précipita sur lui afin de le secourir; mais elle recula comme piquée d'un aspic, lorsqu'ayant dérangé son vêtement pour visiter sa

blesse, elle aperçut le signe qu'elle-même avait autrefois gravé sur le bras de son fils.

« — Qu'avez-vous ? reprit brusquement le chevalier, c'est ainsi que je me venge.

« — Je ne veux pas qu'il meure, dit-elle, et je ne vous reverrai de ma vie.

« — Vous l'aimez donc ? reprit son amant, d'un air farouche.

« — Oui, monsieur, répondit-elle, oui, je l'aime ; car cet enfant est mon fils, mon fils abandonné par moi, et un crime a failli se commettre ; mais Dieu m'a épargné cet horrible remords. Aidez-moi donc à soigner ce pauvre orphelin qui vient de retrouver sa mère.

« Le chevalier fut contraint d'obéir, et ce ne fut point sans une difficulté extrême qu'ils parvinrent à sortir de la grotte.

« Enfin, Cyprien fut installé dans une chambre d'un mauvais cabaret de campagne, et le médecin, qu'on fit appeler, mit le premier appareil sur la blessure du jeune homme. Le chevalier, qui connaissait

la vie d'Aloyse, la laissa libre de soigner son enfant.

« Elle ne quitta pas le chevet de Cyprien tant qu'il fut en danger, puis un soir qu'elle le croyait endormi, elle déposa un papier cacheté sur la table placée à côté de son lit; mais depuis longtemps l'enfant feignait de dormir pour jouir du bonheur de voir cette belle créature à côté de lui, le regardant avec l'intérêt le plus tendre; il paraissait avoir perdu tout souvenir, excepté celui de son amour pour cette femme; il était heureux de la sentir près de lui, et craignait de prononcer une seule parole, comme si un souffle eût dû faire évanouir cette céleste vision. Pourtant, lorsqu'il ouvrit les yeux... »

— Mais, ma sœur, dit Gaston, ce récit est bien long; n'en pourrions-nous pas remettre la suite à demain?

— Oh! non, non, s'écria Stéphanie pâle d'émotion et de curiosité, poursuis, frère!

« — Lors donc que Cyprien ouvrit les yeux après qu'il eut senti un baiser tomber sur son front, il plongea vivement son regard dans toute la salle: il était seul.

« — Partie, partie, se dit-il, et je ne lui ai pas parlé; mais elle va revenir, sans doute, elle reviendra demain, je la reverrai...

« Puis il aperçut ce papier cacheté à côté de lui, et, troublé d'avance, sans savoir pourquoi, il l'ouvrit en tremblant après avoir rompu le cachet. Il y vit une lettre des plus touchantes et des plus désespérées : Aloyse lui avouait sa naissance, l'abandon où elle l'avait laissé, elle lui en demandait pardon et finissait par l'exhorter à la pénitence en expiation de l'amour criminel qu'il lui portait; elle allait elle-même se jeter dans un cloître, afin d'obtenir la rémission de ses fautes et de prier pour lui.

« Cyprien crut qu'il avait mal lu; mais à une seconde lecture, ne pouvant plus douter de cet horrible mystère, un froid mortel s'empara de lui, son sang était figé dans son cœur.

« — Ma mère! ma mère! cria-t-il avec des hurlements frénétiques.

« Et le malheureux enfant retomba dans un tel état, que le médecin désespéra de lui pendant quel-

ques jours. Quand il revint encore à cette vie qu'il détestait maintenant, il quitta le village sans prononcer une seule parole; il vendit la propriété que lui avait léguée Aloyse en entrant en religion, fit construire, ou plutôt ouvrir toutes ces grottes, et là vécut comme un grand pécheur, afin d'apaiser le ciel, disait-il. Il sortait quelquefois pour chercher sa nourriture et on le regardait comme un maudit, comme un sorcier; on prétendait même qu'il avait fait quelques miracles. Un petit pâtre qu'il rencontrait souvent sur la route et qui l'avait aidé souvent aussi à porter ses provisions, finit par éprouver pour lui une si vive sympathie, qu'il supplia l'ermite de l'emmener avec lui; mais ce ne fut qu'après des supplications réitérées avec une persistance rare chez un enfant, que l'ermite consentit enfin à le conduire jusque dans ses grottes.

« L'enfant, loin d'être effrayé de cet aspect triste et sombre, parut s'attacher de jour en jour davantage au reclus de la Roche-Rouge, et obtint enfin de rester avec lui tout à fait.

« Cet enfant a été l'élève, le compagnon, le serviteur et l'ami de ce pieux ermite ; il ne l'a jamais abandonné, a reçu ses derniers soupirs et ses dernières instructions. Cyprien est mort comme un saint, les chagrins et la réclusion l'ayant vieilli avant l'âge. Il institua cet enfant dépositaire de tous ses secrets et de toutes les douleurs qui étaient venues empoisonner sa vie avant qu'elle fût éclosée. Cet enfant... c'est moi !

« — Vous, respectable vieillard ? m'écriai-je.

« — Quant à Aloyse, elle s'enferma dans un couvent, où elle mena la vie la plus exemplaire, se soumit volontairement aux règles les plus difficiles et les augmentait encore de terribles macérations. Elle fut atteinte de remords cuisants sur toute sa vie passée ; mais elle pleura tant, elle pria tant, qu'elle mourut en odeur de sainteté, et le ciel lui aura sans doute pardonné !

« — Et vous, mon père, depuis combien d'années êtes-vous enterré dans ce sépulchre ?

« — Je l'ignore, je ne sais plus le compte des

années, mon enfant ; mais il me semble qu'il y a bien longtemps, et que je touche au terme d'une existence si triste, depuis que le père Cyprien est mort ! Voilà ce que je voulais vous raconter, à vous... vous...

« Puis, sans pouvoir achever cette phrase, le vieillard s'éteignit dans mes bras, épuisé sans doute par les efforts qu'il avait faits en parlant si longuement, lui qui ne parlait plus depuis que son ami était mort. Je le posai sur son banc de bruyères ; je mis le crucifix entre ses mains que je croisai sur sa poitrine ; je fis une prière à côté de lui pour son âme et pour celle des membres de cette malheureuse famille, puis j'essayai de m'arracher à ce douloureux spectacle. Mais je me trouvai seul, couché dans les bruyères, à dix pas de la Roche-Rouge. Je cherchai vainement l'entrée des grottes, le rocher seul s'élevait à pic sans qu'il me fût possible de découvrir une issue. Avais-je rêvé ? était-ce une vision, une réalité ? je l'ignore encore. »

— Cette aventure est tellement inouïe, ma

chère Stéphanie, que je ne saurais la raconter sans être saisi d'un frisson mortel, et je voudrais pouvoir me persuader que tout ceci n'est qu'un rêve? Tu avais bien raison de dire que cette famille était maudite!

— Oh! oui, tâchons d'oublier cette histoire comme un mauvais rêve, dit Stéphanie dont la pâleur, toujours croissante depuis le commencement du récit de Gaston, était arrivée à la couleur livide. Bonsoir, mon enfant, dit-elle à son frère, prions et dormons.

## VIII

### AMOUR NAISSANT.

Pendant quelques jours, Stéphanie fut réellement malade de l'histoire que son frère lui avait racontée ; mais elle évitait avec soin d'en parler, comme pour faire croire qu'elle en avait perdu le souvenir.

M. Leblanc était venu la visiter, et, l'ayant trouvée plus abattue que de coutume, il l'emmena de vive force se distraire quelques instants auprès de sa sœur Gertrude ; il voulut en prévenir Gaston, mais celui-ci était absent pour les affaires de M. Spéro.

— Qu'importe, ma fille ! nous vous reconduirons.

— Gaston sera inquiet, mon digne ami, reprit Stéphanie.

— Il se dontera que vous êtes ici, et se hâtera d'y accourir.

Enfin, Stéphanie se laissa persuader et resta à dîner dans la famille du curé.

Justement, Gaston, ayant accompli sa mission plus tôt qu'il ne l'espérait, retourna plus tôt aussi au château pour y rejoindre sa sœur dont la tristesse profonde l'inquiétait vivement. Il fut étonné de ne point la trouver; il devina parfaitement où elle était, et résolut de l'attendre et de travailler à une tapisserie qu'elle était occupée à faire pour le maire de la ville de Maillé. Gaston était adroit, il avait facilement appris à nuancer cet ouvrage; il sourit à la pensée de faire une surprise à sa sœur et de lui dire qu'un sylphe, sans doute, avait passé par là.

Il avait déjà brodé quelques centaines de points qui ne déparaient pas l'ouvrage de Stéphanie, et s'encourageait à travailler, en se disant :

— C'est cela de moins qu'elle aura à faire,

Lorsqu'il entendit le frôlement d'une robe et des pas légers résonnant à la porte à laquelle on heurta

timidement ; supposant que c'était sa sœur, il se cacha sous le métier à tapisserie et attendit avec impatience son entrée pour jouir de sa surprise.

Il regardait en dessous du métier et ne reconnut pas la robe de Stéphanie, mais bien celle de Jeanne, et le cœur lui battit déjà bien fort.

La jeune fille regardait partout, avançant sur la pointe du pied, et était toute troublée de n'apercevoir personne. Elle se hasarda à appeler.

— Mademoiselle Stéphanie, vous n'êtes pas là ?

Gaston sortit de sa cachette, et Jeanne jeta un cri perçant, en s'asseyant tout émue sur un fauteuil.

— Je vous demande mille pardons de vous avoir effrayée, mademoiselle, s'empressa de lui dire Gaston, je faisais une espiéglerie pour amuser ma sœur, et je ne me doutais pas du bonheur de votre visite.

— Oh ! je ne vous en veux pas, monsieur, reprit Jeanne à peu près remise ; mais on a la tête farcie de tant d'histoires dans ce pays, qu'on devient peureux malgré soi. Excusez-moi et faites, je vous prie, mes compliments à mademoiselle votre sœur.

— Je vous en conjure, restez quelques instants, ma sœur va revenir; ne me laissez pas croire que vous ayez peur de moi comme du diable.

— Mais pourtant...

— D'ailleurs, je suis capable de vous donner une leçon de tapisserie, car je travaillais à celle de ma sœur.

— Mon Dieu, je vous remercie, il faut que je m'en aille.

— Oh! mademoiselle, je vous supplie, ne partez pas, dit Gaston avec une voix accentuée par l'émotion, ne m'enlevez pas le seul instant de bonheur que j'aie peut-être goûté dans toute ma vie!

Et Jeanne s'assit en déployant son ouvrage, qu'elle avait tenu jusqu'alors roulé dans sa main. Gaston, comme professeur, vint se placer tout près d'elle; et, pour s'en approcher davantage encore, il avait toujours quelques observations à lui faire, quelques conseils à lui donner; ses lèvres effleuraient les cheveux de Jeanne, qui se soulevaient sous cette haleine brûlante.

— Que ma sœur est heureuse, s'écria-t-il, d'avoir une pareille écolière!

— Mais, monsieur Gaston, dit Jeanne malignement, en relevant sa jolie tête, vous ne manquez pas d'écoliers toute la journée, ainsi vous devez être heureux aussi.

— Ceux-là me font évoquer le diable mille fois par jour, et je les donnerais tous pour une minute passée près de vous ; comme celles-ci, de pareilles minutes valent des siècles.

Jeanne, plus émue qu'elle ne voulait le paraître, laissa échapper son ouvrage de ses doigts délicats, et Gaston, qui s'empessa de le relever, se saisit de ses deux mains et les serra dans les siennes ; puis, comme honteux de cette hardiesse :

— Vous avez bien froid aux mains, mademoiselle Jeanne, vous me permettez de vous les réchauffer, n'est-ce pas ?

— Vous croyez que j'avais froid, monsieur Gaston ? je ne m'en étais point aperçue, dit Jeanne avec une adorable naïveté, essayant faiblement de retirer ses mains de celles de Gaston.

— Savez-vous, mademoiselle, reprit celui-ci, ne

lâchant toujours point ses mains, que vous faites bien des malheureux ?

— Je ne comprends pas, je vous assure, monsieur Gaston.

— Vous êtes si jolie, qu'on ne peut vous voir sans vous admirer, et croyez-vous qu'on puisse impunément vous voir chaque jour ? Ce pauvre Jacques est fou ! vous lui avez tourné la tête.

— Comment savez-vous cela ? dit Jeanne en rougissant.

— Parbleu, ce pauvre garçon laisse échapper son secret malgré lui, sans s'en douter. Mais vous, mademoiselle Jeanne, est-ce que vous l'aimez, reprit Gaston en dardant sur elle ses yeux noirs pleins de flamme ?

— Oui, certainement, je l'estime beaucoup, et il mérite qu'on l'aime.

— Alors vous l'aimez donc, reprit Gaston, lui serrant les mains à la faire crier ?

— Vous m'avez fait mal, monsieur, dit Jeanne toute rouge.

— Répondez-moi, de grâce ! aimez-vous Jacques d'amour ?

— Oh ! non, je n'en voudrais pas pour mon mari.

— Merci, merci, ma chère Jeanne ; je me sens mieux. Vous avez raison, c'est un excellent garçon que Jacques ; il est surtout bien amusant quand il raconte ses histoires de revenants, de loups-garous.

Ici, Gaston s'arrêta tout court en pâlisant.

— Il vous a donc raconté des histoires ?

— Sans doute. Est-il souvent seul avec vous ?

— Quelquefois.

— Que je voudrais être à sa place ! Il vous voit tous les jours, lui.

— Mais il fait un rude métier.

— Qu'importe ? ce ne serait point acheter trop cher un pareil bonheur.

Jeanne ne répondait pas, elle avait ses deux yeux sur les yeux de Gaston ; celui-ci posait déjà ses lèvres sur la main de la jolie meunière, lorsqu'on entendit le bruit des pas de Stéphanie et ceux du curé.

Jeanne se hâta de reprendre son ouvrage, et Gaston eut le temps de reculer son siège.

— Ah ! vous voilà, mes enfants, dit M. Leblanc en entrant.

— Tu n'étais pas inquiet, Gaston ? ajouta Stéphanie en embrassant son frère. Que vous êtes aimable, ma chère Jeanne, d'avoir bien voulu m'attendre.

— C'est M. Gaston qui m'a donné une leçon en votre absence, chère demoiselle, répliqua Jeanne en surmontant l'embarras qu'elle éprouvait d'abord.

Et Stéphanie, voulant ranger son métier, fit un cri de surprise, son ouvrage avait beaucoup avancé.

— Méchant ! dit-elle à Gaston, au lieu de te reposer, tu travailles encore, et tu me grondes parce que je travaille trop, moi.

— Est-ce que tu me crois capable d'accomplir des prodiges, sœur ?

— Je crois, non, je suis parfaitement sûre que c'est toi qui as fait toute cette fleur. Regardez donc, monsieur Leblanc, elle est délicieusement nuancée ! Mais, une autre fois, je cacherai mon métier.

Stéphanie regarda celui de Jeanne, trouva que les conseils de Gaston l'avaient parfaitement instruite : et, d'elle-même, elle alla prendre sa guitare pour être agréable à son vieil ami M. Leblanc.

Elle chanta un morceau italien, qui allait admirablement à sa voix : *Mi laghero tacendo dal mio destino amaro*; et, comme toujours, elle charma ceux qui l'écoutaient.

Gaston, pour elore la soirée, comme il le disait, chanta un air patois du pays avec une finesse et un entrain charmants, au point que le curé lui-même était comme électrisé, on aurait dit qu'il avait des vellétés de danse, aux mouvements nerveux que trahissaient ses jambes par un tremblement incessant.

Gaston s'offrit de reconduire M. Leblanc, prétextant qu'il était trop tard pour le laisser aller seul; mais bien pour accompagner Jeanne jusqu'au moulin, où le curé devait la remettre entre les mains de son père. L'escahier du colombier était si tournant, si difficile, que nécessairement Gaston dut soutenir Jeanne de peur que le pied lui manquât. Il paraît

qu'il lui manqua souvent ; car elle fut souvent obligée de s'appuyer sur Gaston, qui lui serrait alors la main contre son cœur. Il y a de ces instants dans la vie où le bonheur se compose d'un rien, et ce bonheur-là est peut-être plus réel, plus enivrant que celui qui, par la suite, devient si exigeant ; mais celui de Gaston finit avec la dernière marche où il dut quitter Jeanne. Pourtant, le père Lefèvre accueillit fort bien les visiteurs ; l'heure étant avancée, le curé ne voulut pas s'arrêter, quelques instances qu'on lui fit.

Bientôt après, le curé soupait avec sa sœur Gertrude, tandis que Gaston, qui avait regagné le château, après avoir dit bonsoir à Stéphanie, rêvait seul dans sa chambre ; c'était à Jeanne qu'il rêvait !

Ce sentiment avait fait, en si peu de temps, des progrès si rapides au fond de son cœur, que lorsqu'il essaya d'y sonder, comme pour faire un examen de conscience, il le trouva tout envahi par cet amour de quelques heures ! il subissait un pouvoir qu'il ne comprenait pas.

— Il y a huit jours, se disait-il, il m'était tout à

fait indifférent que le meunier eût une fille; et aujourd'hui... aujourd'hui... cette fille, Jeanne, si adorable de jeunesse, de candeur et de beauté, Jeanne est la reine de mon âme! Quel mystère est donc celui-ci? Oh! ma pauvre sœur, oui, tu dois avoir bien souffert, si, par un événement que j'ignore, tu as été séparée de celui que tu aimais; combien je te plains! Puisse une pareille douleur ne pas m'être réservée!

Puis à cet âge où tout se colore de bonheur et de poésie, Gaston s'endormit en rêvant que Jeanne écoutait son amour, qu'elle y répondait, et que tous deux, loin du monde, vivaient dans un *eldorado* dont nul profane ne devait franchir l'enceinte. Il y a de ces rêves qui devraient durer toute la vie!

M. Spéro sans avoir dit bonjour à sa sœur, sans avoir déjeuné; mais ce remords lui gonfla le cœur tout le jour, et il lui tardait de se jeter dans les bras de Stéphanie, pour en obtenir son pardon.

Elle se hâta, en effet, de le lui octroyer, bien qu'elle eût cruellement souffert toute cette journée qui lui parut si longue sans avoir reçu le baiser de son frère, elle qui, depuis un si long temps, ne vivait plus que par lui et pour lui; elle ne lui fit aucun reproche, mais il sentit quelques larmes tomber sur son visage lorsqu'il embrassait cette sœur chérie; et cela lui fit plus de mal et lui révéla plus de choses que tout ce que sa sœur eût pu lui dire, aussi s'efforçait-il d'être plus tendre que de coutume pour lui faire oublier le chagrin qu'il lui avait causé.

Plusieurs jours se suivirent dont presque toutes les soirées furent délicieuses pour Gaston, car Jeanne venait presque tous les soirs; elle avait, disait-elle, un fauteuil qu'elle voulait finir pour la fête de son père, et qu'elle n'était pas capable de terminer sans conseils; les jeunes filles ont tant de ruses souvent,

sans le savoir elles-mêmes, et l'amour donne tant d'esprit!

Gaston s'enivrait du bonheur de la voir, de lui parler, de toucher sa main; mais déjà ce bonheur ne lui suffisait plus, car les désirs vont toujours croissant; et maintenant il avait besoin de lui parler sans témoins; il aurait bien voulu retrouver une soirée comme celle où Stéphanie était allée dîner chez le curé; mais il n'osait pas l'y engager, il ne pouvait trouver aucuns moyens, d'autant que Jacques montrait assez souvent pour chercher sa jeune maîtresse, ainsi qu'il le disait, et privait par là Gaston de reconduire Jeanne dans le bienheureux escalier où on était si près l'un de l'autre.

Alors, une idée, qui lui sembla lumineuse, surgit de son cerveau et il se résolut d'écrire à Jeanne, et à peine fut-il seul qu'il commença sa première lettre d'amour; il était embarrassé, mais pourtant le cœur donne toujours de l'esprit, et il lui sembla que ses idées, retenues d'abord comme dans une chrysalide, s'étant fait jour enfin, coulaient rapides

et passionnées comme elles lui montaient du cœur à la tête.

« O Jeanne, disait-il, quelle puissance êtes-vous donc? Comment avez-vous bouleversé ainsi tout mon être, depuis le jour où vous m'êtes apparue? Que voulez-vous de moi? Vos deux yeux bleus, qui ressemblent à deux myosotis au sein desquels la nuit aurait versé une perle brillante, m'ont fasciné de leur regard d'azur! Mon âme s'arrête étonnée, tant vous avez remué ma vie! Du jour où je vous ai vue je ne me suis plus appartenu. O Jeanne! pourquoi êtes-vous si belle? Pourquoi mon cœur bat-il si fort du moment où je vous aperçois? Qu'avez-vous fait dans tout mon être? Je ne me reconnais plus! c'est comme une nouvelle vie qui commence, une vie qui n'est plus à moi, que je ne puis plus maîtriser à mon gré. Votre image adorée vient à chaque instant me faire tressaillir. Au bout de toutes mes pensées il en est une pour vous : Je vous vois avec vos cheveux d'or, avec votre taille de nymphe, avec vos mouvements si simples et si gra-

cieux, avec tous vos charmes qui m'ont rendu fou ! Jeanne ! je viens vous implorer, n'est-ce pas que vous ne me refuserez pas ? Il faut absolument que je puisse vous parler, ma vie en dépend. Demain, une demi-heure avant celle où vous arrivez le soir chez ma sœur, trouvez-vous dans la grande galerie, auprès du portrait de Raoul. J'y serai, haletant d'impatience, d'amour !... et vous viendrez, vous viendrez, si vous ne voulez pas que je meure ! »

Enfin, cette lettre terminée, il lui sembla qu'un poids affreux qui l'oppressait depuis quelques jours était enlevé de dessus son cœur ; il fut plus gai et plus heureux toute la journée et attendit avec impatience l'heure où il pourrait la remettre à Jeanne. Elle arriva cette heure bienheureuse qui amena Jeanne sur ses ailes dorées, et en la reconduisant, il lui glissa ce papier dans la main. Comme le curé était là, Jeanne ne put oser le rendre ni le laisser tomber ; elle referma donc ses doigts mignons sur le papier qui semblait les lui brûler ; puis elle courut

en toute hâte dans sa chambre, impatiente qu'elle était de lire ce qu'il pouvait contenir.

Elle fut émue, troublée, elle n'avait rien lu de pareil, et un monde nouveau d'idées se glissa sous ses cheveux blonds, en ayant pris le chemin du cœur; elle était aimée! elle entrevoyait, sans les avoir jamais goûtées, mille joies inconnues; son cœur battait sous son corset de velours; elle ne pouvait se résoudre à se coucher. Toutes ses facultés intelligentes, qui avaient été éveillées en un instant, ne pouvaient la tromper de même. Être aimée, pour une jeune fille, c'est la réalisation d'un rêve qui est né avec elle, qu'elle entrevoit longtemps dans le lointain sous des formes indécises. Elle compare, elle comprend, elle désire, et ce rêve accompli lui semble une révélation anticipée du ciel; car l'être qu'on aime pour la première fois est toujours paré d'une beauté et d'une âme célestes. Heureuse époque de la vie où tout est joie et bonheur! un regard, un soupir, un serrement de main. Jeanne était heureuse, elle était folle: elle relisait ces pages qui

semblaient lui brûler les yeux et le cœur. Gaston était si beau ! il avait tant d'esprit, tant de talents ; il était si supérieur à tout ce qu'elle avait jamais rencontré ! Quelle différence avec l'amour de ce pauvre Jacques ! Puis, dans toutes les passions il se glisse toujours, à notre insu d'abord, un sentiment de vanité bien flagrant : on est fier d'être l'objet de la préférence d'un être qui se distingue de la foule ; les uns placent cette distinction dans la beauté physique uniquement, d'autres dans les titres et la fortune, d'autres dans l'esprit, d'autres dans l'élévation de l'âme et les talents ; ceux-là doivent avoir moins de désillusion que les autres, à moins qu'il s'en trouve d'assez heureux pour rencontrer tout réuni ; mais qui peut tout avoir ?

Il ne lui vint même pas la pensée de ne point aller au rendez-vous que lui assignait Gaston. Il avait quelque chose d'important à lui dire ; ferait-elle une autre toilette (car Jeanne était un peu entachée de coquetterie) ou garderait-elle son vêtement simple de chaque jour ?

— Non, je ne changerai rien à mon costume pour demain; mais, plus tard, se dit-elle, comme présentant que dans l'avenir elle trouverait des moyens d'augmenter encore un sentiment dont les premières expressions la remplissaient de tant de joie et d'orgueil.

— Il faut pourtant que je dorme cette nuit, ajouta-t-elle; il le faut, car demain j'aurais les yeux rouges, et Gaston ne me trouverait plus aussi jolie; et s'il allait ne plus m'aimer!

En achevant cette phrase, elle roulait ses cheveux blonds dans un petit bonnet blanc, et elle s'endormit en songeant que quelques heures seulement la séparaient du lendemain.

Quoique bien lente au gré de Gaston, la journée s'écoula enfin, et il était dans la galerie bien avant l'heure qu'il avait indiquée à Jeanne; il se promenait avec une inquiétude fiévreuse en se demandant :

— Viendra-t-elle?

Puis il regardait, pour abréger le temps qui lui semblait mortel, les portraits de toute cette galerie,

et, malgré lui, une attraction douloureuse l'arrêtait toujours devant celui de Raoul ! il lui semblait qu'il y avait une sympathie sainte entre la vie du jeune comte et la sienne ; il lui semblait aussi parfois que, comme lui, il devait finir tristement, il devait mourir jeune ; puis, il ne pouvait oublier l'aventure de la Roche-Rouge, dont le souvenir semblait avoir jeté un crêpe noir sur les fraîches pensées du jeune homme ; il lui fallait toute la passion qu'il éprouvait maintenant pour le distraire de cette mélancolie ; et, comme il recommençait pour la vingtième fois, au moins, la longueur de cette galerie, il lui parut que vers l'extrémité opposée à celle où il était se dessinaient deux grandes ombres noires, dont les yeux flamboyants se tournèrent sur lui comme pour le contempler et le plaindre ; il songea à la vision qu'avait eue Jacques dans la cour, il pensa qu'il était destiné à découvrir l'énigme de ce mystère ; il voulut se persuader, ainsi que l'avait dit le meunier, que c'étaient sans doute des gens du pays qui cherchaient à effrayer ceux du château et en discréditer la pro-

priété peut-être pour s'en rendre acquéreurs eux-mêmes ; il hâta donc le pas pour atteindre le bout de la galerie, faiblement éclairée par la lune que voilaient des nuages orageux ; mais avant qu'il eût pu rejoindre ces ombres, il les vit très-distinctement s'obscurcir dans la muraille derrière le portrait de Raoul, et lorsqu'il arriva à cet endroit, il souleva inutilement le pan de la tapisserie, il s'assura qu'il n'y avait aucun ressort derrière le panneau qui renfermait le portrait, et il demeura confondu de cette apparition. Quoique loin d'être crédule, son esprit était ébranlé depuis le rêve qu'il avait fait, mais il y fut bientôt arraché par le bruit de pas humains : c'étaient ceux des pieds mignons de Jeanne qui arrivait tout essoufflée, toute tremblante.

— Eh bien ! que me voulez-vous, monsieur Gaston ? s'empressa-t-elle de dire à celui-ci comme pour échapper au trouble qui la dominait.

— J'ai voulu vous voir et vous parler, Jeanne, mon adorée Jeanne, pour vous dire que...

— Que ?

— Que... tout ce que je vous ai écrit est bien faible encore auprès de ce que vous m'inspirez.

— Mais, monsieur Gaston, ce n'est pas pour entendre cela que je suis venue; et alors... je...

— Oh! non, non, vous ne me quitterez pas ainsi! laissez-moi vous dire que je vous aime, vous dire que maintenant je ne vis plus que de souvenir et d'avenir, combien je souffrirai jusqu'à ce que vous ayez daigné me dire que vous m'aimez aussi! Oh! Jeanne, Jeanne, ayez pitié de moi!

— Mon Dieu, reprit Jeanne dont le cœur battait violemment, jamais on ne m'a tenu de semblables discours; et, voyez-vous, je tremble que ce ne soit bien mal de vous écouter; laissez-moi partir, monsieur Gaston, il le faut.

— Vous ne voudriez pas me réduire au désespoir, ma bien-aimée Jeanne, vous êtes trop belle pour ne point être bonne; un mot! un seul mot, puis je vous laisse, avec la promesse que vous viendrez ici, le soir, avant d'entrer chez ma sœur.

Jeanne, étonnée, éperdue, laissa tomber de ses

èvres de rose un mot que Gaston alla y cueillir avec les siennes; elle faillit mourir de ce premier baiser, et Gaston la poussa doucement vers la chambre de sa sœur, en lui disant :

— Stéphanie, je t'amène une visite, je viens de rencontrer mademoiselle Jeanne.

Stéphanie, qui accueillit Jeanne avec sa grâce ordinaire, ne put s'empêcher de remarquer l'animation de son teint et l'agitation extrême de toute sa personne, agitation qu'elle essayait en vain de cacher en paraissant fort assidue à son ouvrage.

Elle fixa aussi sur son frère un regard pénétrant, et ne tarda pas à être convaincue qu'il existait une intelligence secrète entre Jeanne et Gaston, et il lui tardait que la soirée fût finie pour en causer avec son frère; elle prétexta même un violent mal de tête, afin que Jeanne partît plus tôt, ce qui arriva en effet, et lorsque Gaston, qui l'avait reconduite, fut rentré dans la chambre de sa sœur, elle lui fit signe de s'asseoir à côté d'elle.

— Mon frère, lui dit-elle, tu as un secret pour

moi, toi qui prétendais que ton cœur entier m'était connu, moi qui voulais enfin récompenser ta confiance en moi, de toute la mienne, j'avais résolu dans huit jours de t'ouvrir mon cœur et de te faire le dépositaire de toutes les tortures qui l'ont déchiré. Gaston ! ne suis-je donc plus ta sœur, ton amie ?

— Mais, ma chère Stéphanie, je ne te comprends pas, je ne comprends qu'une chose, c'est que tu m'affliges mortellement ; comment ai-je pu mériter ce que tu me dis dans ce moment ?

— Gaston, puisque tu ne veux pas me l'avouer ; moi, je vais te le dire, tu es amoureux de Jeanne.

Et Gaston, qui ne savait pas mentir, se prit à rougir comme un enfant, en disant ingénument :

— C'est vrai, sœur !

— Je vais t'affliger bien plus encore, mon enfant, en te disant qu'il faut renoncer à Jeanne, oublier cet amour qui ne fait que de naître.

— Impossible, ma sœur, je ne le pourrai jamais !...

— Mon frère, tu es homme, tu dois avoir de la

raison; du courage, un obstacle insurmontable vous sépare.

— Quel peut être cet obstacle, Stéphanie?

— Je suis liée par un serment, je ne puis te répondre; mais cela doit te suffire, Gaston.

Gaston réfléchit quelques instants, et se dit :

Je devine le mystère, le meunier Lefèvre est fort riche, moi je n'ai rien, voilà l'obstacle; en effet, il ne consentirait probablement jamais à donner sa fille à un homme sans fortune; mais ma sœur est si fière! pourtant si je pouvais un jour gagner de l'argent et succéder au meunier, en épousant sa fille.

— Ma sœur, réponds-moi donc, à ton tour, je t'en supplie, et dis-moi, enfin, quelle est notre famille; car tu m'as laissé jusqu'à présent dans l'ignorance la plus complète là-dessus.

— Que veux-tu, mon enfant, nos parents sont morts depuis longtemps, et tu n'as plus d'autre famille que ta vicille sœur Stéphanie.

— Mais leur nom, leur pays, quelque chose enfin, que je n'en ignore pas si complètement?

— Notre nom ? Ritner. Notre pays ? l'Allemagne. Voilà tout ce que je sais, frère. Je t'en conjure, oublie Jeanne, ou tu ferais mourir quelques années plus tôt ta malheureuse sœur Stéphanie.

Et, en achevant ces mots, elle donna le baiser du soir à son frère, en l'engageant à se retirer, ce qu'il fit tristement.

Le pauvre Gaston passa la nuit dans une affreuse perplexité; son amour pour sa sœur, son amour pour Jeanne, il espéra pouvoir tout concilier en instruisant Jeanne de ceci, afin que leurs entrevues fussent plus mystérieuses encore.

## X

### DANS LE COLOMBIER.

Le lendemain soir Jeanne ne put pas venir, son père l'avait emmenée dîner à Maillé dans une maison où on voulait marier Jeanne ; elle souffrit, mais elle dut obéir à son père.

Stéphanie profita de cette soirée de liberté passée avec Gaston, qui tournait à chaque instant les yeux du côté de la porte, mais inutilement, car Jeanne ne venait pas, pour lui confier l'histoire de ses chagrins.

— Le jour est arrivé, dit-elle, où mon frère doit être mon ami et connaître enfin la cause des larmes de sa sœur. Écoute-moi donc, mon enfant.

Elle espérait ainsi le distraire de son amour.

— Nous étions en Allemagne, et tu étais à peine

au monde, lorsque le baron de Meylan devint éperdument amoureux de moi. J'étais jeune, j'étais jolie, mon frère ! tu as peine à le croire, tant je suis changée ! Pourtant c'était la vérité, je t'assure, ajouta Stéphanie avec une adorable modestie.

— Ai-je besoin de cette assertion, sœur, moi qui te trouve charmante !

— Bien que le baron fût riche, il me demanda en mariage à notre père qui y consentit ; j'étais heureuse alors, Gaston, j'étais aimée et j'aimais de toutes les puissances de mon âme. Le baron s'absentait souvent pour préparer le château dans lequel il devait me recevoir, et pendant ces courtes absences, il m'écrivait les lettres les plus passionnées, lettres que j'ai conservées et dont la lecture m'a fait répandre bien des pleurs ! Tiens, les voilà, dit-elle en ouvrant son tiroir et son portefeuille ; tu les liras, et tu comprendras après ce que j'ai souffert ! Peu de jours encore nous séparaient de celui où je devais être sa femme, déjà j'avais reçu de lui plusieurs présents, et particulièrement une montre où son nom et le

mien étaient gravés ensemble. Vois-tu, Gaston ?

Elle ouvrit sa montre, dans laquelle il lut : *Stanislas et Stéphanie.*

— Bientôt je me sentis atteinte d'un inconcevable malaise ; Stanislas fut d'abord empressé à me prodiguer les soins les plus tendres ; mais des symptômes effrayants se déclarèrent, et il fut constaté que j'étais atteinte de la petite vérole, maladie horrible qui faisait d'épouvantables ravages ; je perdis la connaissance et l'usage de la vue ! je revins à l'existence par je ne sais quel miracle ! miracle bien triste et qui devait être suivi de toute une vie de larmes ! Je questionnais pour savoir où était Stanislas, on éluda ma question, et enfin j'appris que du moment où il avait su que j'étais atteinte de la petite vérole, il craignit la contagion et il s'éloigna pour ne jamais revenir, sans s'inquiéter de ma mort ou de ma vie, de mon bonheur, de mon désespoir, au lieu de se dévouer à moi ainsi que j'aurais pu l'attendre d'un sentiment tel que le sien, et au moment même où nous devions nous marier.

» Alors je maudis mon retour à la vie ; j'eus horreur de moi, lorsque, malgré toutes les précautions dont on m'entourait, je m'aperçus un jour dans un miroir : la douleur de me voir abandonnée par celui que j'aimais tant, l'effroi que me causait mon visage, me jetèrent dans une sombre mélancolie qu'on nomma spleen, et qui fit désespérer encore une fois de mes jours.

» Mais à cette époque notre père, déjà souffrant depuis longtemps, s'éteignit tout d'un coup, et je compris alors qu'il me restait un devoir sacré à remplir : celui de l'élever, Gaston, pauvre enfant qui n'avait plus que moi au monde ; désormais je te consacrai ma vie, je fis abnégation de moi, j'essayai de renfermer au fond de mon cœur la douleur dont je ne pouvais parler à personne. Cette douleur, comme un mal qui n'est pas extirpé et qu'on guérit à la surface, mina entièrement toute mon organisation et me vieillit bien avant l'âge. Cependant je t'ai élevé, mon enfant, j'espère avoir versé dans ton âme des sentiments nobles et élevés, et Dieu, qui n'a

pas voulu que tout fût pour moi désespoir, m'a donné le bonheur de te voir grandir et prospérer : songer à toi, Gaston, former des projets pour ton avenir, me consacrer uniquement à ton éducation, voilà quelles ont été mes occupations, mes consolations et ma récompense. »

Et, en achevant ces mots, comme par un mouvement spontané, le frère et la sœur se jetèrent avec effusion dans les bras l'un de l'autre, et furent quelques minutes sans pouvoir parler, puis Gaston reprit le premier :

— Pauvre sœur ! comme tu as souffert ! ta vie n'a été pour moi qu'un long sacrifice ! mais cette confiance, dont je te remercie, pouvait-elle faire que je t'aimasse davantage ? Merci, oh ! merci, toi, l'ange qui as veillé sur moi et m'as guidé, merci ! puisse mon amour arracher quelques-unes des épinettes qui sont entrées dans ton cœur !

Stéphanie ne voulut pas parler de Jeanne, espérant que son frère se soumettrait à l'oublier ; hélas ! elle se trompait bien !

Plusieurs jours se passèrent sans que Jeanne montât le soir ; Gaston ne savait plus que penser, il se désespérait, il craignait que sa sœur n'eût averti le meunier ; quel coup horrible vint le frapper lorsqu'il reçut des mains de Jacques une lettre de Jeanne, qui pensa le faire mourir de saisissement et de douleur :

« Oubliez-moi, Gaston ! si vous le pouvez ; moi, j'ai bien peur de ne pouvoir vous oublier comme je le voudrais. On me marie à un homme que je n'aimerai jamais puisque je vous aime, je puis encore aujourd'hui l'avouer sans crime. Si vous saviez combien j'ai souffert depuis que je vous ai vu ! Mon père, jusqu'alors si bon pour moi, s'est montré dur et inexorable ! mes prières, mes larmes, rien n'a pu le toucher ni le fléchir : c'est sans doute par orgueil qu'il me sacrifie, c'est un huissier de Maillé qu'il faut que j'épouse : un homme auquel ne devait pas prétendre une simple meunière, puisqu'il est placé par sa position et sa fortune dans un tout autre monde que le mien ; quel malheur qu'il ait jeté les yeux sur moi ! Plaignez-moi, Gaston, songez quel-

quefois à la malheureuse Jeanne, en vous promenant dans la galerie du château; pour moi, j'espère que je ne survivrai pas à cet odieux mariage! Adieu! adieu! Gaston! ne cherchez pas à me voir, si vous ne voulez nous perdre tous les deux! »

Gaston courut comme un fou tous les jours qui suivirent celui-là, mais il ne put rencontrer Jeanne; enfin le moment fatal arriva. Le meunier avait fait à ses locataires l'honnêteté de les engager, mais ils refusèrent tous deux par des motifs bien différents : Stéphanie, tout en plaignant les chagrins de son frère, ne vit pas ce mariage sans une sorte de plaisir; elle pensa que c'était une digue à jamais élevée entre Jeanne et lui; elle se trompait encore sur l'avenir de cet amour!

Le curé, qui revenait d'un voyage le matin même, et sa sœur Gertrude, avant de se rendre au dîner de noce, étaient allés visiter leur amie Stéphanie; ils la supplièrent en vain de les accompagner, elle répondit qu'elle était malade, et pria M. Leblanc de faire agréer cette excuse.

— Vous avez tort d'être aussi sauvage, mon enfant, lui dit Gertrude en la quittant.

La pauvre vieille fille était folle de joie d'aller à un dîner de nocce.

Malgré la grosse gaieté du meunier, malgré l'air amoureux du marié, qu'on nommait M. Marbille, le repas ne fut pas gai, car Jeanne était triste et avait les yeux gros de larmes ; le pauvre Jacques était tout seul dans un coin à pleurer son amour et ses espérances envolés.

— La mère Ursule me l'avait bien dit que cet oiseau-là perchait trop haut et qu'il ne serait pas pour moi. Damnée vieille, va l'porte-malheur, vieille chouette, si jamais je te retrouve, j'allumerai d'un seul coup ton vieux corps pareheminé et ta vieille baraque rouge. Tout s'ensuit : v'là Gris-Gris qui est mort la nuit passée, et moi qui va sûrement bientôt le rejoindre ; qu'est-ce que ça fait, un garçon de moulin de plus ou de moins ! on ne me pleurera pas tant seulement comme j'ai pleuré le pauvre Gris-Gris ; puis, d'ailleurs, jamais je ne pourrai me

faire à voir mam'selle Jeanne avec un autre ! Allons, il faut prendre mon parti, il faut m'en aller.

Et, le cœur gros de soupirs, tandis qu'à table on buvait à la santé des nouveaux époux, Jacques fit son paquet qu'il noua au bout d'un bâton, et, suivi de Clopinaut, s'éloigna du moulin sans savoir où il allait ; un hasard ou une destinée fatale le conduisit au bord du rigolet de la grande montagne : on y trouva son cadavre quelques jours après, ignorant comment il était mort ; était-ce un accident, un suicide ? on ne put le savoir. Clopinaut gisait à côté de lui ? Personne ne devina jamais quel cœur battait sous la veste grise du garçon de moulin Jacques !

Le dîner fini, Jeanne demanda quelques instants d'entretien à son second père, M. Leblanc. Ils passèrent tous deux dans une pièce voisine, et là, Jeanne, tombant à ses genoux, lui dit :

— Mon bon monsieur Leblanc, je vous en supplie, obtenez de mon père que je reste au moulin, ou je mourrai s'il me faut aller vivre seule avec cet homme que je déteste !

— Relevez-vous, ma chère fille, dit le curé en lui prenant les mains avec bonté, comment est-il possible que votre père vous ait mariée sans que vous le voulussiez ? Comme il m'a trompé ! il m'assurait que vous étiez ravie de ce mariage ! Pauvre petite ! la voilà donc malheureuse ! mais je ne sais comment faire pour ce que vous désirez, si j'avais été ici ce mariage ne se serait pas fait.

— Cher monsieur Leblanc, et moi je voulais vous attendre, on ne me l'a pas permis : donnez pour motif que M. Marbille, forcé de s'absenter souvent pour des affaires qui le font rester plusieurs jours dehors, je serais toujours seule ! Au nom du ciel et de votre sœur Gertrude, obtenez cela de mon père, ou je vais aller rejoindre mon fatal bouquet de mariée.

Et, en disant cela, elle jeta son bouquet de fleurs d'oranger dans la rivière où il disparut bientôt, emporté par le courant ; d'une main elle tenait déjà la balustrade de la fenêtre ; ses yeux avaient une expression d'égarement qui frappa le curé.

— Calmez-vous, ma fille, lui dit-il, je vais aller

parler à votre père, et j'espère que tout s'arrangera selon vos désirs, mais je ne vous demande pour récompense que de prendre un peu sur vous d'essayer de vous composer un visage plus riant; il le faut, croyez-moi, ou toutes mes tentatives seraient inutiles.

— Voyez-vous, cher monsieur Leblanc, reprit Jeanne, en s'essuyant les yeux et relevant les deux coins de sa bouche comme pour y simuler un sourire : est-ce bien ainsi ?

— Fort bien, ma fille; maintenant rentrons, car votre absence pourrait paraître étrange si elle se prolongeait.

Et Jeanne, précédée du curé, reparut la bouche riante et le cœur gros de larmes : il y a tant de masques qui cachent des douleurs ignorées du monde ! du monde qui ne les comprendrait ni ne les plaindrait.

Pendant que tous les convives se livraient follement à la danse, le curé prit le meunier à part et lui reprocha vivement d'avoir sacrifié sa fille.

— Bah ! bah ! c'est une enfant ! elle s'y fera comme

les autres, répondit Lefèvre brusquement; toutes les jeunes filles font les mêmes grimaces.

— Et si votre fille avait pris la chose tellement à cœur, que ce fût maintenant entre vous et elle une question de vie et de mort?

— Je ne vous comprends pas, monsieur Lèblanc, dit le meunier qui commençait à se troubler.

— Je vous dis fort clairement, non pas que je donne raison à votre fille, que si vous ne lui accordez pas sa demande, vous courez grand risque que les fêtes de cette noce ne se terminent par un enterrement.

— Et de qui donc, grand Dieu ! ajouta Lefèvre avec des yeux effarés ?

— De votre fille Jeanne, qui veut se donner la mort. D'ailleurs, vous devez voir là-dedans l'amour immense qu'elle a pour vous, et vous devez avoir égard à sa peine en faveur de cet amour.

— Jeanne ! Jeanne ! ma fille ! mourir ! Oh ! non non ! pour rien au monde ! Je ne croyais pas que c'était si sérieux, la chère enfant ! Je l'ai bien vu pleurer ; mais sa mère en a fait autant, et pourtant... Oui, certes, je

vais parler à M. Marbille, et je garderai le ménage chez moi. Mon Dieu ! pourvu que je n'aie pas fait le malheur de ma fille, de mon unique enfant !... Allez la rassurer, monsieur Leblanc, tandis que je vais tout faire préparer et avertir M. Marbille de ce changement.

Jeanne ayant obtenu ce qu'elle voulait, se calma comme par enchantement et attendit avec une impatience sans égale la première absence de son mari.

Elle avait trouvé le moyen d'entretenir une correspondance avec Gaston, et tous deux allaient déposer leurs lettres dans l'un des nids des pigeons du colombier ; c'était pour empêcher Gaston de mourir, se disait-elle. Celui-ci n'osait plus parler de rien à sa sœur. Jeanne, dont l'intelligence avait grandi vite, avec son amour contrarié et son mariage, venait voir Stéphanie ; mais elle choisissait les heures où Gaston n'y était pas, de peur que lui ou elle ne se trahissent.

Gaston, qui, dans chacune de ses lettres, sollicitait toujours quelques minutes de rendez-vous, pour la voir un seul instant et reprendre du courage pour supporter un malheur si cruel, pensa devenir fou de

joie lorsqu'il lut dans le billet qu'il venait d'aller prendre en rentrant de chez M. Spéro :

« Demain matin, M. Marbille part pour cinq jours... Je vais enfin pouvoir respirer; à minuit, soyez au colombier; je vous accorderai quelques instants. Je compte sur votre loyauté, puisque je m'engage dans une démarche aussi téméraire. A demain, Gaston! »

Que la journée fut lente à l'impatience de Gaston ! il erra dans la campagne tout le jour; c'était congé pour l'école de M. Spéro. Il marcha au hasard d, et, récapitulant dans sa tête la succession des événements inouïs et inexplicables qui se déroulaient autour de lui, son cœur se serra et il eut peur du passé, du présent et de l'avenir.

Enfin, minuit sonna aux horloges de Maillé, et Gaston, qui épiait cette heure, descendit sur la pointe des pieds. Il avait si peur d'éveiller sa sœur et, par conséquent, ses soupçons.

Jeanne, de son côté, était sortie à petits pas, de crainte que son père n'entendît le moindre bruit. Quelle joie ils eurent de se retrouver après une si

douloureuse séparation ! Il faut avoir aimé soi-même pour pouvoir s'en faire une idée. Ils avaient tant souffert tous les deux ! il avaient tant de choses à se dire ! leurs cœurs avaient besoin de s'appuyer l'un sur l'autre ! La pauvre Jeanne était si troublée, qu'elle s'enfuit précipitamment. Elle craignait que le devoir ne succombât. La lutte est périlleuse et l'amour est si séduisant. Elle promit de revenir le lendemain ; mais rentrée dans sa chambre d'épouse, seule, elle eut peur d'elle-même et écrivit à Gaston qu'elle ne reviendrait plus ; ensuite, présumant qu'il était capable de faire quelque extravagance, elle se dit :

— Non, il vaut mieux que je le lui dise moi-même ; je le calmerai, et je prierai mon père de m'emmener faire un voyage... Je le sens, je l'aime trop, je deviendrais coupable !

Enfin, les mêmes précautions prises de chaque côté, tous deux se rejoignirent à leur colombier ; et toutes les paroles de Jeanne, tous ses refus, toutes ses résolutions s'évanouirent. Ce soir-là, le devoir fut oublié pour l'amour ! et le pied une fois sur cette pente, glis-

sante et si douce, on ne peut plus reculer. Ivres de bonheur et d'amour, ils se promirent de se retrouver là chaque nuit, pendant toutes les absences que ferait M. Marbille. Heureusement ou malheureusement, sa clientèle s'augmenta tellement depuis son mariage, qui semblait avoir consolidé sa position, qu'à son grand chagrin (car il était fort amoureux de sa femme) il était obligé de faire de longues et fréquentes absences. Jeanne ne s'en plaignait pas, elle était gaie, heureuse. Et son père disait au curé, en se frottant les mains :

— Je savais bien qu'elle s'y accoutumerait !

Lefèvre avait gardé pour lui le secret de la mort de Jacques, il aurait eu trop peur d'affliger sa fille, à laquelle il demandait chaque jour :

— Eh bien, mignonne, à quand nous donnes-tu un poupon et des dragées ?

— Et Jeanne rougissait en répondant :

— Je n'en sais rien, mon père.

Puis, elle avait coutume de l'embrasser pour couper court à ces conversations qui l'embarrassaient toujours.

A la surface, tout allait bien, dans le moulin et au château. Gaston était si heureux, qu'il déversait une partie de ce bonheur sur sa sœur, qu'il accablait de soins, de prévenances et de caresses ; et la pauvre Stéphanie se disait naïvement :

— Quel bonheur que Gaston ait si bien pris son parti sur le mariage de Jeanne ! Tout est au mieux, pourvu que cela dure ainsi ?

C'était un soir d'automne, le curé arriva tout en nage chez Stéphanie, et s'assit sans pouvoir parler d'abord.

— Qu'avez-vous donc, cher monsieur Leblanc, dit-elle avec intérêt ?

— J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, mon enfant, c'est pour cela que je suis venu si vite.

— Laissez-moi vous remercier avant de savoir ce que c'est, car vous êtes toujours le bon ange !

— Depuis quinze jours une nouvelle famille est venue s'installer dans notre ville ; je n'ai pas tardé d'y être appelé, et déjà j'y suis très-bien venu. Comme la dame s'occupe de tapisserie elle-même, je n'ai pas manqué l'occasion de parler de votre mer-

veilleux talent en ce genre, et de citer tels et tels meubles que vous aviez faits, ornés de blasons, pour telle ou telle famille. Le comte et sa femme ont témoigné un vif désir de vous visiter vous et vos ouvrages, et veulent vous en confier un très-important qui vous sera fort bien payé ; or, je venais vous prévenir, mon enfant, que probablement demain, dans la matinée, ils viendront avec moi.

— Mon Dieu ! mon digne ami, visiter le pauvre réduit de...

— Allons Stéphanie, vous qui êtes si parfaite, pourquoi vous laisser entacher par cette nuance d'orgueil ? Je vous en blâme, vous êtes ouvrière, il n'y a pas là de quoi rougir, je pense !

— Vous avez raison, mon père ; ces retours de fierté me saisissent malgré moi ; vous qui savez tout, vous en connaissez bien la cause.

— Sans doute ; mais oublions-la, cette cause, et songeons à la visite de demain.

— Comment nommez-vous cette famille, monsieur Leblanc ?

— Ma foi, c'est un diable de nom allemand que je n'ai jamais pu retenir; ils vous le diront eux-mêmes. A demain donc, ma fille, je vais retrouver Gertrude, qui s'inquiète toujours le soir quand je m'attarde; ma mission est remplie. Bonsoir, Stéphanie.

Et Stéphanie envoyait encore toutes ses bénédictions au curé, que celui-ci était déjà loin; il rencontra en route Guillaume qui venait au-devant de lui avec la lanterne, et Gertrude qui l'attendait à la porte.

— Frère, il t'arrivera quelque chose : tu es imprudent et tu cours comme si tu n'avais que quinze ans, tu ne portes jamais d'armes sur toi et tu me fais mourir d'inquiétude. Tiens, vois-tu, depuis la mort de Jacques, je n'ai plus un instant de repos. Hélas! que deviendrait donc ta pauvre sœur sans toi?

— Ma vie est entre les mains de Dieu, ma bonne Gertrude, et il dispose de moi selon sa volonté : je poursuis ma route sans songer aux embûches du chemin; fions-nous à la Providence et allons souper.

## XI

### DÉSILLUSION

La journée du lendemain, qui s'était levée fort belle, fit espérer à Stéphanie qu'elle recevrait en effet la visite que le curé lui avait annoncée et qu'il devait accompagner; elle l'attendait paisiblement, elle avait encore une fois muré son âme quant à l'extérieur, et elle s'efforçait de ne plus rien laisser échapper, pas même lorsqu'elle était seule; car elle craignait trop ses souvenirs, plongeant dans ce passé d'amour à jamais perdu pour elle. Sa vie, triste et uniforme, s'écoulait à travailler, à s'occuper de son frère et à bénir la bonté du curé. Mais à voir la surface unie et placide d'un lac, qui sait les volcans qu'il recèle au fond de son lit? Un souffle ne suffit-

il pas pour raviver ces volcans, les faire tourbillonner, puis s'élancer et se répandre au dehors? Il suffit aussi d'un instant pour qu'un point dans le ciel se transforme en un ouragan terrible, il suffit d'un regard de Dieu pour faire fondre la neige que des siècles ont amassée sur la cime d'une montagne, et pour faire éclore en un jour des millions de fleurs que le lendemain doit flétrir. Qui sait tous les mystères de la nature et du cœur humain? Au moment où l'on croit avoir la clef de ces hiéroglyphes, où les pages du livre semblent se dérouler devant les yeux, le livre alors se referme, et l'on retombe dans le doute et dans les ténèbres plus épaisses encore! Tout est mystère, au ciel, sur la terre, au sein des volcans et au fond du cœur des hommes!

Stéphanie, quoiqu'elle attendît cette visite, n'avait même rien voulu changer à sa toilette de chaque jour; elle était donc vêtue de sa robe noire, de son tablier couleur pensée, et ses cheveux renfermés dans un bonnet simple. Elle était assise comme de coutume dans le coin de la grande fenêtre donnant sur

la rivière ; son aiguille habile courait sur son canevas, tandis que ses pensées gravitaient dans un orbe bien différent. Elle ne devina même pas le bruit des trois personnes qui arrivaient, et le curé ayant inutilement frappé à la porte, finit par entrer, introduisant devant lui un monsieur et une dame. Stéphanie, troublée, se réveilla comme d'un songe, et s'excusa sur le mouvement de l'eau se brisant au moulin, qui l'empêchait souvent d'entendre.

Le curé fit les honneurs du réduit de Stéphanie, et pendant que les étrangers admiraient les ouvrages de la dame de céans, celle-ci demanda tout bas à M. Leblanc de savoir enfin le nom de ces nobles personnages, dont elle n'avait point encore regardé les traits.

— Mon Dieu, c'est le comte de Grudner. Il s'appelait autrefois le baron de Meylan ; mais il a épousé une riche héritière allemande, à la condition de prendre son titre.

Stéphanie jeta un cri, pâlit et s'évanouit. Ce fut tout un événement pour cette visite. Le curé dit qu'elle

était souvent indisposée, et bientôt elle-même, reprenant ses sens, s'excusa sur la douleur d'une aiguille qu'elle avait maladroitement enfoncée sous son ongle.

Ayant enfin rassemblé toutes ses forces, elle se hasarda à regarder la figure du baron, qui, quoique vieillie un peu, était encore fort belle et parfaitement reconnaissable. A chaque instant, Stéphanie s'imaginait qu'il allait la reconnaître aussi, et lui dire un de ces mots, tourner vers elle un de ces regards qui ne peuvent être compris que par deux âmes jointes autrefois par l'amour.

— Il n'ose pas, pensa-t-elle ; il craint sans doute la jalousie de sa femme

Sans en avoir l'air, elle examina cette femme d'un œil jaloux et scrutateur. Blonde, petite, frêle, d'une admirable carnation, le pied et la main un peu forts pour sa taille, peu d'expression aux yeux, et par conséquent peu de chaleur au cœur, pensa Stéphanie. Ce jugement fut rapide et peu à l'avantage de la baronne. Quelle est la femme qui peut trouver bien celle qui lui a enlevé l'homme qu'elle aimait ?

— Madame la comtesse me flatte assurément, répliqua Stéphanie en s'inclinant. Il ne me reconnaît pas, se dit-elle à elle-même.

Le curé ne pouvait pas comprendre comment Stéphanie, d'ordinaire si aimable, si avenante, était laconique ce jour-là dans chacune de ses phrases.

— Elle souffre, apparemment ; peut-être a-t-elle encore passé la nuit à travailler, je le lui avais pourtant bien défendu.

— Mademoiselle, reprit le baron, je désirerais que vous voulussiez bien vous charger de faire tous les écussons d'un meuble complet, tandis que la comtesse remplirait les fonds, de la sorte cela ira plus vite. Quant au prix, j'acquiesce d'avance à celui que vous fixerez.

— En vérité, monsieur le comte... dit Stéphanie balbutiant.

— Elle vous remercie de votre confiance et de votre extrême délicatesse, monsieur le comte, interrompit le curé ; mais elle est parfois si timide ou si fière qu'elle ne sait plus parler. Je me fais sa caution.

— Pensez-vous commencer bientôt, mademoiselle ?

— Dans huit jours, monsieur, je pourrai m'y mettre sans relâche.

- — J'aurai l'honneur de vous apporter le dessin des blasons, et je les enluminerai, afin que vous puissiez...

— Oh ! je sais, dit étourdiment Stéphanie, d'azur au léopard rampant, aux...

— Comment pouvez-vous connaître mes armes, mademoiselle ? dit le comte étonné.

— C'est par hasard, dit-elle, qu'en voyageant, j'ai visité une bibliothèque ; j'y ai pris quelques notes sur différentes armoiries, et je me rappelle parfaitement les vôtres. N'y a-t-il pas deux licornes pour support ?

— Quelle prodigieuse mémoire vous possédez, mademoiselle ! Nous y joindrons toutes mes alliances, et puis encore celles de la famille de madame la comtesse, et nous aurons ainsi un meuble complet et d'un fini merveilleux, puisqu'il sortira de vos mains ; puis, levant les yeux sur la riche poignée du

sabre qui était appendu, il en examina le travail et le trouva fort rare en demandant à qui il avait appartenu.

Stéphanie rougit en répondant qu'il lui venait de son père.

Toute la compagnie admira la vue enchanteresse qu'on découvrait de la fenêtre près de laquelle Stéphanie était toujours assise, solitaire et laborieuse.

— C'est un ange, ajouta tout bas le curé au comte ; mais elle a tant souffert !

Puis il offrit aux étrangers de gravir l'escalier de la tourelle et de jouir du coup d'œil de la plateforme du château.

Le comte s'extasia, Minna fut ravie avec son organisation allemande, c'est-à-dire d'une manière parfaitement froide ; puis ils prirent congé de Stéphanie, sollicitant de la manière la plus gracieuse la permission de revenir visiter la fée du château.

— Il y faut bien une bonne fée, ajouta le comte, pour conjurer tous les revenants dont il est le repaire, à ce que j'ai déjà entendu dire. Mais nous abusons du temps et de la complaisance de mademoiselle, une

autre fois, nous lui demanderons quelques histoires.

Stéphanie resta seule, dans un état difficile à dépeindre. L'avoir revu, lui, lui, Stanislas, dont elle refoulait chaque jour le souvenir si loin au fond de son cœur ! Cet événement inattendu avait encore une fois brisé ses forces et son courage !

— Marié ! se dit-elle, et il ne m'a pas reconnue ! Quelle douleur ignorée encore que celle-là ! Comme il faut qu'il m'ait oubliée depuis longtemps ! tandis que moi, son image, son nom, toute sa personne sont vivants là, dit-elle en posant la main sur son cœur.

Puis, en marchant impétueusement dans sa petite chambre, elle s'arrêta et se prit à se regarder dans la glace, comme si elle se voyait pour la première fois, elle tendit la main avec désespoir.

— Hélas ! reprit-elle douloureusement, qui pourrait reconnaître la jeune fille d'autrefois, dans cette femme défigurée par la maladie et vieillie par tant de larmes et de souffrances ?

En disant ces mots, elle retomba tristement sur son fauteuil et se prit à pleurer amèrement.

— Mon Dieu ! pardonnez-moi ces larmes encore ! puissent-elles être les dernières ! puissent mes yeux, fermés à jamais, ne plus se rouvrir, ni pour voir, ni pour pleurer !

Elle entendit des pas, et elle se hâta d'essuyer ses paupières gonflées.

C'était le curé qui revenait, inquiet de l'avoir vue si agitée.

— Qu'avez-vous, mon enfant ? ne suis-je plus votre meilleur ami ?

— Oh ! si, si, cher monsieur Leblanc ; je vais vous ouvrir une des plaies de mon cœur, la seule qui vous fût cachée.

Elle lui raconta toute son histoire, et ce qu'elle avait éprouvé en revoyant, là, tout à l'heure, le comte de Grudner, ce Stanislas qu'elle avait tant aimé, qu'elle avait dû épouser. Le curé la plaignit de toute son âme et tâcha de ramener le calme dans son cœur ; mais inutilement. Elle n'avait plus de raison, la pauvre fille !

Elle resta dans un état d'accablement dont rien ne

put la tirer pendant quelques jours ; mais enfin, son courage surnaturel et son amour pour son frère, qu'elle voyait désolé d'inquiétude, lui firent encore surmonter cette crise ; elle redevint, en apparence, la Stéphanie de tous les jours, travaillant, causant, et même chantant pour complaire à ses amis.

## XII

### CATASTROPHE

Gaston et Jeanne s'étaient rejoints au colombier. Cette nuit, commencée sous des auspices si doux, si tendres, qui voyait éclore tant de baisers et de paroles d'amour, d'espérances enivrantes pour le lendemain, espérances que devait colorer encore un long avenir, cette nuit fut fatale. Lefèvre, apparemment endormi d'un sommeil plus léger que les autres fois, entendit distinctement du bruit et n'hésita pas un instant à se lever.

Il s'arma de son fusil, supposant d'abord qu'on venait lui dérober ses pigeons, qui avaient une réputation de beauté dans tout le pays ; mais, en y réfléchissant, il pensa que c'étaient peut-être des voleurs plus dangereux.

Arrivé au bas de l'escalier, il cria d'une voix tonnante :

— Qui va là ?

Personne ne répondit.

Gaston et Jeanne étaient à demi morts de frayeur, ils n'osaient plus respirer, les pauvres enfants !

— Qui va là ? répéta le meunier, dont la colère augmentait encore.

Même silence.

— Qui va là ? dit-il pour la troisième fois. Si vous ne répondez pas, je tire.

Et il arma son fusil.

Cette interpellation restant sans réponse, comme les autres, il en répéta enfin une quatrième et tira son coup de fusil.

Gaston fut atteint et blessé, par un malheureux hasard, le meunier ayant tiré presque à bout portant ; néanmoins, un courage surnaturel et la peur de compromettre Jeanne, lui firent trouver assez de force pour se traîner jusqu'à sa chambre et se soustraire ainsi à la vue des gens du moulin,

auxquels ce coup de fusil avait donné l'alarme.

La pauvre Jeanne, au désespoir, fut obligée de tout renfermer en elle-même et d'user d'adresse pour arrêter tous les domestiques sur l'escalier, comme ils se disposaient à le gravir.

— Mon Dieu ! quelle peur vous m'avez faite, mon père ! s'écria-t-elle. J'étais seule ; et comment voulez-vous que je répondisse, quand vos cris m'avaient figé le sang au cœur ?

— Et que faisiez-vous à une pareille heure sur cet escalier, lui dit le meunier, toujours en colère ?

— J'ai entendu du bruit, et je suis accourue ; voilà tout, mon père.

— Vous êtes donc bien brave, alors ? Mais, ajouta Lefèvre à tous ses domestiques, devant lesquels il ne voulait rien découvrir de ce qu'il craignait et de ce qu'il soupçonnait, retirez-vous, mes amis, c'était une fausse alerte, et allons tous nous coucher. Jeanne, suivez-moi.

Les gens du moulin s'étant dispersés, le meunier,

qui était entré dans la chambre de sa fille, lui dit avec plus de calme apparent.

— Ne croyez pas que je sois votre dupe, ma fille.

— Comment, mon père ?

— N'avez-vous pas de honte de couvrir ainsi mes cheveux blancs d'un semblable déshonneur ?

— Mon père, je vous jure... balbutiait Jeanne, pâle et troublée.

— Ne jurez pas, n'ajoutez pas le mensonge à l'infamie de votre conduite ! Quoi ! à peine mariée, et déjà vous trompez votre mari ? Je vous renverrai à M. Marbille, je ne veux pas avoir l'air de donner les mains à une trahison si révoltante !

— Oh ! mon père, ayez pitié de moi ! je vous en conjure !

— Ah ! vous avouez donc maintenant ? Eh bien, nommez-moi votre amant, votre complice, je le veux !

— Mon père, je vous assure que j'étais seule.

— Pensez-vous me payer avec de pareilles sornettes ? Non, non ! mais puisque vous ne voulez rien

avouer, j'ai un moyen infailible de connaître le séducteur. Je le punirai à la face de tous, dût la honte en retomber sur vous et sur moi ! qu'importe !

— Que voulez-vous dire, mon père ? ajouta Jeanne, de plus en plus effrayée.

— De quoi vous inquiétez-vous, puisque vous étiez seule ? J'ai ramassé, moi, un portefeuille qu'il a laissé tomber en se sauvant, et avec les indices qu'il me fournira, je le poursuivrai comme voleur.

— Oh non ! non, mon père, vous ne ferez pas cela, dit Jeanne, se traînant sur ses genoux.

Mais le meunier la repoussa rudement en prenant la porte de sa chambre, après lui avoir dit :

— Foi de Jérôme Lefèvre ! justice aura son cours ! et vous n'aurez pas impunément souillé ma maison et la vôtre ! Votre amant sera arrêté et traduit comme voleur.

La pauvre Jeanne tomba sur le carreau et y resta longtemps sans connaissance ; elle ne revint à elle que pour souffrir plus cruellement encore, tandis que le meunier, après avoir visité le portefeuille,

passa la nuit à préparer sa vengeance du lendemain.

Stéphanie, inquiète de ne point voir son frère le matin venir lui dire bonjour et prendre son déjeuner avant de partir chez M. Spéro, se décida à entrer dans sa chambre. Quel spectacle affreux l'y attendait : le malheureux Gaston évanoui à terre et baigné dans son sang !

La pauvre fille, éperdue, se hâta d'aller chercher tous les spiritueux du monde, et finit par rappeler son frère à la vie ; elle le traîna jusqu'à son lit, où elle le déposa, et arrêta le sang avec des bandages, comme elle le put, n'ayant aucun secours de l'art ; puis, lorsqu'elle le crut en état au moins de répondre à ses questions, elle parvint à lui arracher l'aveu de tout ce qui s'est passé.

— Qu'as-tu fait ! Seigneur ! qu'as-tu fait ? et comment tout ceci finira-t-il ? Oh ! mon frère ! mon frère ! dans quel abîme nous as-tu précipités ? Il faudrait de suite un médecin.

— Ma sœur, garde-t'en bien ; tu compromettrais Jeanne !

— Que faire, mon Dieu ? que faire ! Pauvre enfant !

Puis elle essaya de lui faire avaler quelques cuillerées d'une potion calmante, afin de lui procurer quelques instants de repos ; en effet, il ne tarda point à s'endormir, et elle vint travailler à côté de lui, détournant incessamment ses yeux de son ouvrage pour les reporter sur le visage de son frère dont elle épiait tous les changements successifs.

— Et pas de secours, pensait-elle ; mon Dieu ! ayez pitié de moi ! Si je pouvais seulement prévenir M. le curé.

Bientôt elle entendit des pas lourds résonner dans les corridors, elle tressaillit lorsqu'elle vit entrer le meunier, et, comprenant à l'expression horrible de ses traits tout ce qu'il pourrait lui dire, elle le pria de passer dans sa chambre, de peur d'éveiller son frère, qui dormait et qui était indisposé.

— Indisposé ! répéta Lefèvre avec sa voix de stentor, en entrant dans la chambre de Stéphanie ; indisposé ! il doit être, je crois, plus qu'indisposé !

— Pourquoi, Monsieur Lefèvre? reprit Stéphanie toute tremblante.

— Parce qu'il est blessé assez gravement, peut-être; c'est moi qui l'ai blessé.

— Et comment pouvez-vous l'avoir blessé, il ne s'est pas introduit chez vous, que je sache?

— Ah! vous niez aussi, mademoiselle, vous faites comme ma fille; au surplus, je vous en fais mon compliment, vous teniez là une jolie école de scandale, où votre frère et ma fille ont reçu d'excellentes leçons; ils en ont parfaitement profité...

— Monsieur!...

— Mademoiselle, ne prenez pas de si grands airs, j'ai là de quoi vous confondre : voilà le portefeuille de M. votre frère, que j'ai ramassé sur l'escalier, il est encore taché du sang de sa blessure; le connaissez-vous?

Stéphanie, attérée, ne répondit pas, il poursuivit :

— Et de plus, j'y ai trouvé toute une correspondance amoureuse de ma fille! de ma fille Jeanne, séduite par votre frère!...

Le curé, qui entra, entendit ces dernières paroles :

— Oui, je le répète devant M. Leblanc, il me faut une vengeance, de ma fille séduite, de mon nom déshonoré, et comme je ne veux pas ébruiter la séduction de Jeanne, je dénoncerai comme voleur celui qui s'est introduit chez moi la nuit. J'ai voulu seulement vous en prévenir, et aussi, mademoiselle, vous engager à chercher un autre domicile que celui du château; je ne puis loger chez moi des personnes aussi dangereuses que vous, qui, sous le masque de la prudence et de la vertu, entraînent des enfants dans le crime après le leur avoir enseigné.

— A qui en avez-vous donc, voisin? reprit le pauvre curé qui ne comprenait pas.

Le meunier lui raconta ce qui s'était passé la nuit dernière, lui montra le portefeuille de Gaston et lui dit ce qu'il était résolu de faire.

— Oh! non, non, vous ne ferez pas cela! s'écrièrent à la fois Stéphanie et M. Leblanc.

— Et qui m'en empêchera?

— Moi, je l'espère, mon cher Lefèvre; regardez cette pauvre Stéphanie, dans quel désespoir affreux vous la plongez; oh! vous aurez pitié d'elle.

— Moi? je n'aurai pitié de personne! pas plus qu'on n'a eu pitié de l'honneur de ma fille.

— Grâce, grâce, monsieur Lefèvre! s'écria Stéphanie, en se traînant à genoux humblement devant le meunier.

— Non, non, je n'entends rien!

— Tenez, père Lefèvre, ajouta le curé au désespoir, s'il le faut, je vais vous prier aussi à mains jointes!

— Inutile, cher pasteur, reprit l'impitoyable meunier, mon parti est irrévocablement pris, et je vais...

Un bruit se fit entendre dans la chambre de Gaston, et Stéphanie courut vers le lit de son frère qui, ayant entendu la fin de cette conversation, venait de retomber en faiblesse.

Stéphanie, dans un paroxysme de désespoir dont les expressions étaient déchirantes, après avoir prodigué ses soins à son frère, voyant que le meunier

était sourd à ses prières, à celles du curé, à ses cris, à ses larmes, prit tout d'un coup une résolution extrême; et avec un de ces élans dont on subit le pouvoir sans se l'expliquer, elle entraîna de chacune de ses mains, le curé et le meunier auprès du lit du jeune homme, et dit au meunier d'un air solennel :

— Écoutez-moi, devant mon frère mourant. Savez-vous, monsieur Lefèvre, quel est celui à qui vous venez de donner la mort, peut-être? Savez-vous quelle est celle que vous voulez chasser honteusement de chez vous? le savez-vous? Répondez, je vous somme de répondre par l'âme de votre femme, qui n'aurait pas fait ce que vous faites.

— Vous êtes Stéphanie et Gaston Ritner, voilà tout, dit le meunier dont la voix baissait sans savoir pourquoi.

— Eh bien, je vais vous le dire, moi, reprit Stéphanie dont la pose était devenue si majestueuse, qu'elle semblait avoir grandi en un instant. Le jeune homme qui est là, est le dernier rejeton de la famille de vos seigneurs, c'est le dernier des comtes

de la Roche-à-Gué, qui va mourir dans mes bras et sous les coups de son vassal.

— Impossible ! s'écria le meunier anéanti, tandis que les yeux de Gaston s'animaient sous son effrayante pâleur !

— Monsieur Leblanc, qui possède nos titres et qui sait tous nos secrets, pourra vous attester la validité de nos droits.

— Je le jure sur le Christ, dit le curé en levant la main vers le ciel.

— Mon père, qui mourut à l'émigration, reprit Stéphanie tandis que le meunier était immobile, épousa en secondes noces celle qui fut la mère de Gaston ; extrêmement orgueilleux de son nom et de sa noblesse, vous devez vous en souvenir, Lefèvre, il me fit jurer à son lit de mort où j'amenai le petit Gaston pour qu'il le bénît, de ne jamais souffrir la moindre mésalliance dans notre famille, nous devions plutôt mourir ! Nous le jurâmes sur ce sabre, gagné à l'armée de Condé, et je l'ai, depuis, toujours conservé comme une relique. Notre pauvre père

mourut calmé par ce serment. La mère de Gaston l'avait précédé dans la tombe; je restai seule avec ce dépôt si cher et si sacré, ayant perdu toute notre fortune et obligée d'élever mon frère avec le travail de mes mains. Je résolus de garder le nom que mes parents avaient pris à l'étranger, et pour que la misère ne nous fit pas tant rougir ni souffrir, je laissai mon frère dans l'ignorance de sa naissance. Revenus en France depuis quelques années, un vif désir de revoir le château où j'étais née s'est emparé de moi, nous avons fait péniblement le voyage. J'ai eu le bonheur de retrouver le plus digne des hommes, comme le meilleur des amis, monsieur Leblanc, qui nous a aidés à prospérer tous les deux; vous savez comment je suis venue demeurer chez vous, et maintenant que je vous ai révélé un secret que ma fierté aurait emporté dans la tombe avec moi, allez donc, Lefèvre, allez dénoncer le fils de votre seigneur, celui qui vous a donné ce moulin et à qui vous devez votre fortune et tout ce que vous êtes enfin. Allez, je vous laisse libre maintenant.

- Le meunier stupéfié et attendri tomba aux genoux de Stéphanie et lui baisa la main.

— Mademoiselle, dit-il, c'est moi qui vous demande grâce actuellement... puissiez-vous l'obtenir du comte votre frère.

Stéphanie le releva avec bonté et lui promit pour son frère, si Dieu voulait bien le lui conserver, qu'il ne reverrait jamais Jeanne ; elle s'y engagea d'une manière solennelle et sur son honneur de gentilhomme.

Le meunier suffoquait presque de sanglots et s'écriait par intervalles.

— Par saint Jérôme, et dire que c'est la fille de mon maître qui est venue loger chez moi presque comme une mendiante, tandis que moi je suis riche, riche des dons de son père. Oh ! je ne me pardonnerai jamais de ne l'avoir pas deviné, je ne me pardonnerai jamais l'attentat que j'ai commis. C'est l'orgueil qui m'a perdu ; mais, dites-moi, monsieur Leblanc, il est toujours temps de réparer ses fautes, n'est-ce pas ?

— Sans doute, répondit le curé attendri, pendant que Stéphanie faisait avaler un cordial à Gaston que cette émotion inattendue venait encore de faire retomber en faiblesse; il avait perdu tant de sang!

— Eh bien, reprit le meunier, je jure sur les cendres de ma pauvre femme! je jure de laisser habiter leur vie durant les enfants de mon maître dans ce château, et de leur faire une rente qui sera comme la redevance de ce moulin dont je ne serai plus que le tenancier. Voulez-vous bien accepter, mademoiselle, dit-il, en se tournant humblement vers Stéphanie?

En une minute, tout son amour, tout son respect pour ses maîtres étaient redevenus si vrais au fond de son cœur, qu'ils semblaient en avoir chassé toute la morgue qui l'avait endurci.

— Merci, mon ami, merci, dit mademoiselle de la Roche-à-Gué, je veux vivre comme j'ai vécu, pauvre, oubliée et ignorée tant que je pourrai travailler. Si je devenais aveugle, eh bien, alors, j'accepterais. Dans ce moment, je vais vous prier, vous et notre

digne curé, de laisser reposer mon frère et de m'envoyer un médecin pour me rassurer.

Ils partirent tous deux, troublés et émus différemment de la scène qui venait de se passer, le meunier disant au curé :

— Savez-vous, monsieur Leblanc, comment il faudra nous y prendre pour ne pas blesser sa fierté ? On lui commandera des travaux que nous lui ferons payer dix fois ce qu'ils valent; puis vous allez lui rendre un coffre qui a appartenu à son père, et dans lequel je veux remettre tout l'argent que j'y avais trouvé. Je vais vous envoyer du vin vieux, vous le lui offrirez comme de vous.

— Ne trahissons pas son secret, reprit le curé, vous savez qu'elle veut garder son incognito.

Ils se séparèrent : le meunier, pour prendre les dispositions dont il venait de parler, le curé, s'empressant d'aller chez le médecin et le ramenant avec lui, pour savoir ce qu'il penserait de l'état de Gaston.

Quand Stéphanie l'aperçut, elle s'écria :

— Oh ! certes, vous êtes bien l'ange envoyé de Dieu ! aussi bon qu'infatigable !

Le médecin examina attentivement la blessure de Gaston, et déclara qu'elle n'était pas dangereuse, qu'il fallait seulement beaucoup de repos et de soins, il la pansa et rassura complètement ses amis.

— Maintenant que me voici plus tranquille, dit Stéphanie, j'exige que vous retourniez auprès de votre sœur, qui doit être inquiète; allez retrouver votre bonne Gertrude.

Le curé ne voulut pas et dit quelques mots tout bas au médecin lorsqu'il se retira; bientôt après on vit arriver Gertrude et Guillaume qui venaient s'installer pour aider Stéphanie à soigner son cher malade.

Stéphanie, pénétrée de reconnaissance, manquait d'expressions pour la dépeindre.

Au bout de quelques jours, Gaston parut beaucoup mieux, et la famille du curé retourna chez elle en recevant toutes les bénédictions du frère et de la sœur. Le meunier accomplit sa promesse et fit res-

tituer le coffre à Stéphanie qui, ne pouvant le reconnaître, consentit à le reprendre.

Jeanne n'osait rien dire à son père; mais elle avait des nouvelles de Gaston par le curé, par tout le monde, et c'était déjà du bonheur pour elle que de le savoir bien, et de voir son père radouci tout en ignorant la cause.

Enfin, grâce aux soins tendres et assidus de Stéphanie, Gaston fut bientôt en convalescence; mais il lui restait une faiblesse extrême qui prolongea beaucoup cet état de langueur. Il se promenait alors dans les ruines du château qu'il regardait avec d'autres yeux; tout était pour lui, maintenant, rempli d'un intérêt tout particulier : la galerie surtout l'arrêtait souvent, il contemplait avec émotion les portraits de ses ancêtres, et concevait toute la sympathie qu'il avait éprouvée pour le portrait de Raoul : puis il examinait avec un orgueil juvénile cette longue suite de nobles personnages dont il descendait. En songeant à la malheureuse Aloyse, aux ombres noires, il avait peur, et il voyait encore toutes les grottes de la Roche.

Rouge ; enfin, il montait sur la plate-forme et, après avoir regardé cette rivière dont les flots couraient toujours comme les heures, comme les années, comme les siècles, sans jamais revenir sur leurs pas, il s'attrista de nouveau et songea au présent, à l'avenir et à Jeanne, dont il ne parlait plus qu'avec lui-même.

— Pauvre enfant, pensait-il, comme elle doit souffrir depuis cette nuit sanglante ! hélas ! je ne la reverrai pas, je l'ai juré ! ma sœur l'a juré pour moi ! je dois tenir ce serment.

Un soir qu'il était avec sa sœur, il se leva, détacha le sabre que Stéphanie conservait si religieusement, et s'agenouillant devant elle :

— Sœur, dit-il, tu vas me bénir et m'armer chevalier avec la lame de ce sabre qu'a porté notre père.

— Et pourquoi, mon cher enfant, reprit-elle avec inquiétude ?

— Parce qu'il est temps que j'accomplisse enfin mon devoir ; Gaston Ritner était un enfant, mais le

descendant des nobles comtes de ce château doit acquérir une gloire dont il a soif; d'ailleurs, pour garder ton serment, vois-tu, il faut que je parte, il le faut, je le sens!

— Eh quoi! à peine revenu à la vie, c'est pour me quitter! ô Gaston! Gaston! cette séparation me tuera; quittons plutôt ce pays, alors tu n'auras plus la crainte de rencontrer Jeanne! mais n'abandonne pas ta pauvre Stéphanie.

— Je revicndrai bientôt, ma sœur chérie, je te le promets, et nous irons où tu voudras, je ne te quitterai plus!

— Mon frère! mon frère! tu ne me retrouveras pas!

Pourtant Stéphanie accomplit le vœu de Gaston; et après lui avoir donné l'accolade, elle rattacha le sabre au-dessus de la glace. Mais elle ne put continuer son ouvrage, et lorsque son frère se fut retiré dans sa chambre, après l'avoir embrassé tendrement, elle resta seule devant sa cheminée, en se plaignant douloureusement au grillon qui semblait l'écouter et lui répondre.

— Quelle succession d'événements, tous plus tristes et plus effrayants les uns que les autres, se disait-elle en essayant inutilement de s'endormir.

Ayant pris cette résolution cruelle, Gaston pensa qu'il devait se hâter de l'accomplir, car ce sacrifice lui déchirait le cœur. Quitter sa sœur ! quitter Jeanne ! mais il le fallait. Il écrivit à Jeanne :

« Adieu ! vous que j'ai tant aimée ! vous que j'aime encore ! Il faut que je parte, pour ne pas devenir coupable, pour ne pas fausser le serment de ma sœur. J'ai bien souffert depuis que je ne vous ai vue, Jeanne, et mon âme a encore été plus atteinte que mon corps blessé. Je sais que vous songerez à moi, ma bien-aimée ; aussi, je pars presque tranquille. Je vais prendre du service en Espagne ; je veux me couvrir de gloire, ou mourir. Mais, si la chance m'est favorable, si Dieu me bénit (et il me bénira), si vous, ô mon ange, daignez prier pour moi, je reviendrai ! J'avais trois ans lorsque ma sœur jura à mon père que jamais aucune mésalliance ne souillerait notre famille ; mais j'étais trop jeune

pour avoir fait ce serment, et, d'ailleurs, Jeanne, une âme comme la vôtre ennoblirait le trône sur lequel elle monterait. Je saurais bien vaincre la résistance de ma sœur, si vous étiez libre, hélas ? Je voudrais vous revoir, mon aimée Jeanne, avant de partir ; dans deux jours, soyez à votre fenêtre, et qu'un geste, un signe de votre main vienne me dire adieu et répandre quelques gouttes de baume sur la douleur qui me brise, afin que je puisse supporter ce long voyage et cette absence, peut-être éternelle ! soyez donc heureuse ! Allez quelquefois consoler ma pauvre sœur et pleurer avec elle ; car mon âme est pleine d'angoisses en songeant à la solitude dans laquelle va être plongée cette pauvre Stéphanie ! Aimez-la à cause de moi ! Adieu, Jeanne ! plus je vous écris, plus la force m'abandonne !... Adieu ! »

Le désespoir s'empara de Jeanne lorsqu'elle reçut cette lettre.

— Partir ! comment, il va partir ? et je ne le reverrai plus ! Oh ! non, c'est impossible !

Elle lui répondit de suite dans un de ces moments d'exaltation où le désespoir et l'amour l'emportent sur la raison et le devoir :

« Si jamais vous m'avez aimée, Gaston, vous ne partirez pas; depuis que j'ai lu votre fatale lettre, je suis folle de douleur; ce mot départ a passé sur mes yeux comme un fer rouge, et s'est enfoncé dans mon cœur pour le brûler et le déchirer; ce mot est écrit partout, c'est comme un éclair sanglant qui m'environne. Non, je ne veux pas que vous partiez ! Gaston ! nous fuirons tous les deux, j'abandonnerai tout pour vous ! vous ! vous ! Que m'importe le monde, il n'y a plus rien pour moi sans vous, et mon cœur est maintenant séché à tout autre sentiment ; vous l'avez envahi tout entier. Gaston, je vous aimerai tant, que je saurai vous faire heureux ! Vous voulez aller en Espagne ? eh bien, je me ferai un courage masculin et je vous suivrai ; que m'importe le pays, je serai votre esclave, votre page, votre valet ; un seigneur doit toujours emmener un vassal ; je me battrai à vos côtés, je couvrirai votre corps du mien,

pour que les balles ne vous atteignent pas ! Qu'est-ce que ma vie ? ne sera-ce pas du bonheur que de mourir auprès de vous. Hélas ! je mourrais bien plus vite encore, si vous partiez sans moi ; et à votre retour vous n'embrasseriez qu'une froide pierre, et vos larmes brûlantes ne pourraient plus me ranimer ni me faire soulever ce manteau de marbre ! Pourtant l'amour a fait tant de miracles ! Je ne sais, mais ce que je sais, c'est que je veux partir avec vous, ou que vous resterez. Je ne vous dis pas adieu, Gaston. A bientôt, vous qui m'avez révélé mon âme et la vie avec votre amour ; je n'ai vécu que du jour où je vous ai aimé, il vaut mieux partir... Oh ! partons, partons ! »

Elle trouva un moyen de faire parvenir cette lettre à Gaston ; le malheureux jeune homme pensa devenir fou à cette lecture. Tant de passion, de dévouement, d'abnégation d'elle-même, se sentir aimé si ardemment par la femme pour laquelle on donnerait tout au monde ! Il fut ébranlé, il entrevoyait avec une joie frénétique le bonheur de fuir avec Jeanne,

d'être seuls, uniquement l'un à l'autre, tout l'un pour l'autre, loin des yeux profanes qui ne peuvent comprendre un pareil amour et qui en flétrissent la pureté rien qu'en en parlant ; et une fois passés à l'étranger, ni son père, ni son mari n'auraient plus aucuns droits sur elle, et ils ne reviendraient jamais en France ! et tout ce monde de rêveries, de bonheur, où l'âme s'élance comme vers une des sphères désirées après laquelle on aspire toujours, sans jamais y atteindre !

Puis, le souvenir de sa sœur, de son serment, de son devoir, le rappelèrent à lui-même ; il retomba rudement du ciel sur la terre, sur cette terre de douleur, de déceptions et de larmes.

— Moi ! je partirai, je partirai sans la revoir ; je n'en aurais pas le courage après. Ah ! que l'honneur coûte cher, quand il faut le payer de tout son bonheur, du repos de toute sa vie ! j'aimerais mieux n'être que Gaston Ritner et l'époux de Jeanne ! Et ma sœur, ma pauvre Stéphanie, qui la consolera ?

Il courut chez M. Spéro pour lui faire ses adieux, prétextant des affaires de famille qui nécessitaient un voyage; le digne maître d'école fut attristé de cette nouvelle, perdre Gaston, c'était tout perdre pour lui, il lui dit :

— Mon bien cher enfant, j'ignore si je pourrai jamais vous remplacer comme suppléant; mais rien ne pourra vous remplacer dans mon cœur qui vous aimait comme un fils! Tenez, l'école, et surtout le triste maître d'école, ne vivront plus longtemps sans vous; laissez-moi vous offrir un petit souvenir toujours utile en voyage, pour moi je n'en ai plus besoin, je ne voyagerai plus! Et d'ailleurs, qui est-ce qui en voudrait à ma triste vie?

Puis il embrassa Gaston en pleurant et en lui remettant un étui contenant deux pistolets de poche magnifiques, qui lui avaient été donnés par le père d'un de ses anciens élèves. M. Spéro avait été professeur particulier, et des revers de fortune l'avaient forcé de descendre au rôle de maître d'école.

Gaston, extrêmement touché, le quitta avec un vif

regret, puis il alla chez le curé où d'autres regrets l'attendaient encore.

— Mon digne, mon respectable ami, dit-il à M. Leblanc, n'abandonnez pas ma sœur ! car je tremble que mon absence n'assombrisse sa vie déjà si triste ; et vous, chère mademoiselle Gertrude, allez souvent la voir, et souvent aussi amenez-la près de vous ; la pauvre chérie aura tant besoin d'être aimée et consolée, que tout mon courage m'abandonne au moment de la quitter.

— Quoi ! vous partez, Gaston, reprit le curé ? ne pouvez-vous tenir votre serment sans quitter votre seconde mère !

— Hélas ! non, monsieur Leblanc, j'ai sondé mon cœur comme le médecin a sondé ma blessure, et j'y ai trouvé l'image de Jeanne si profondément incrustée, que je ne puis répondre de moi si je reste.

— O mon fils, l'amour de Dieu et celui que vous devez porter à votre sœur, ne peuvent-ils chasser cet amour coupable ?

— Soyez indulgent comme un père, comme un

ami. Comment pourriez-vous comprendre une tache au ciel, vous dont le cœur est pur comme l'azur sans nuages; vous ne connaissez les faiblesses humaines que pour les plaindre et les consoler. Mon père, croyez-moi, plaignez-moi, et bénissez-moi! Il faut que je parte, et ce départ me navre plus encore pour celles que je laisserai derrière moi! soyez là quand je partirai, je vous en supplie, pour que ma sœur ne soit pas seule; puis, ajouta-t-il tout bas, par respect pour les oreilles de la chaste Gertrude, ne quittez pas Jeanne non plus et faites-la surveiller, car elle veut me suivre; assez de deuil et de désespoir se sont appesantis sur cette habitation qui semble maudite depuis une funeste époque.

Gaston, accablé, tomba sur le fauteuil du curé, tandis que celui-ci et Gertrude essayaient de combattre sa résolution désespérée et de le calmer. Enfin, il se releva brusquement, serra fortement la main de l'excellente sœur du curé, prit celle de M. Leblanc, qu'il embrassa avec effusion, et s'arracha de cet asile où respiraient le bonheur et l'innocence.

Le curé le rejoignit presque aussitôt chez Stéphanie, où il s'engagea à dîner avec eux, et ne les quitta pas de la soirée. Quelle fut triste, cette soirée, la dernière que Gaston devait passer au château et avec sa sœur.

En vain le curé fit tous ses efforts pour les égayer un peu. Ils étaient tous d'une tristesse profonde, et, malgré son apparente insouciance, Gaston retenait à peine des larmes qui gonflaient ses paupières ; il prodigua à sa sœur les marques d'amour les plus tendres, il lui disait ce que son cœur lui dictait.

— Je reviendrai bientôt, ma Stéphanie, et j'aurai sur ma poitrine cette étoile des braves, et tu seras fière de ton frère Gaston, qui ne fera pas mentir la noble race dont il est issu. Vois donc, sœur, comme tu seras heureuse ! et puis, tu ne feras plus qu'un fauteuil, ce sera celui de notre blason, à nous.

Enfin, le pauvre Gaston ne pouvant plus contenir ses larmes, alla dans sa chambre pour y faire toutes ses dispositions, et revint, tremblant d'émotion, s'agenouiller devant le curé et sa sœur, en leur de-

mandant leur bénédiction; ils la lui donnèrent avec émotion, trouble et solennité. Puis, se relevant, il embrassa sa sœur et la serra convulsivement sur son cœur, brisé de sanglots, il embrassa aussi le digne curé.

— Au revoir, ma sœur bien-aimée; au revoir et à bientôt, j'espère! Adieu! adieu, mes amis!

Comme il franchissait le seuil de la porte, Stéphanie courut à lui, l'étreignit avec une force et une douleur extrêmes.

— Adieu, Gaston! puisque tu veux partir, dit-elle; nous nous reverrons auprès de notre père! il n'y a plus rien au monde pour moi.

Ils s'arrachèrent avec peine à ce dernier embrassement, et Stéphanie retomba anéantie sur son fauteuil, tandis que Gaston courait, comme pour fuir toutes les tentations qui l'auraient retenu s'il avait, peut-être, seulement retourné la tête.

Il prit la première diligence qu'il rencontra; il ne s'arrêta que lorsqu'il fut en Espagne, où il ne tarda pas à s'enrôler dans l'armée française.

— Pleurez, ma fille, pleurez, dit le bon curé, lorsque Gaston fut parti, les larmes vous soulageront ; mais ayez confiance en Dieu, qui ne nous abandonne jamais, un bon pressentiment me dit qu'il reviendra bientôt.

— Oh non ! non, mon cher monsieur Leblanc, il ne reviendra jamais, j'en suis sûre ; j'ai un pressentiment qui m'annonce le contraire, à moi, dit enfin Stéphanie, dans une angoisse dont les cris étouffés déchiraient le cœur. D'ailleurs, s'il revenait, voyez-vous, il serait trop tard pour moi ! Songez donc que, depuis vingt ans, je n'ai vécu que pour lui, que j'ai renfermé mes douleurs au fond de mon âme afin d'offrir un visage riant à son regard enfantin ; pour lui, je me suis faite jeune, gaie et ouvrière ; pour lui, j'ai tout bravé, j'ai tout supporté. J'avais de la force, parce que j'avais du courage, et j'avais du courage, parce que j'aimais mon frère et que je me dévouais à lui ; je comprenais qu'il fallait que je l'aimasse immensément, pour que mon amour pût remplacer celui d'un père et d'une mère, qu'il avait perdus.

Ma vie n'a été que la sienne, ou plutôt le reflet de la sienne ; il remplissait tout mon cœur comme toutes mes pensées, il était le seul but de mon avenir. Pour qui voulez-vous désormais que je travaille, que je prenne soin de moi ? pour qui voulez-vous que je vive encore ? Hélas ! il n'a plus besoin de sa sœur ! Si, parfois, j'ai eu quelques retours de faiblesse en songeant au baron de Meylan, je les ai presque tous enfouis dans mon sein, essayant à me faire une physionomie sereine pour ne pas attrister la jeunesse de mon frère ; car la jeunesse a besoin de gaieté comme les fleurs ont besoin de soleil pour éclore, et j'étais plus heureuse de ses joies, de son bonheur, que je ne l'eusse été du mien propre ! Qu'ai-je à faire maintenant en ce monde ? pourquoi y prolonger une existence inutile à tous, et dont le poids m'écrase déjà depuis quelques minutes ? Non, tout est fini pour moi, j'ai senti se briser le dernier des fils qui me retiennent encore ici-bas. Et puis, vous le savez, il ne m'a pas reconnue,

— Ma fille ! ma fille ! dit le pauvre euré, dont les larmes sillonnaient les joues ridées.

— N'ayez pas peur ; mon père, dit Stéphanie, je ne veux pas commettre un crime ; mais je me laisserai mourir, voilà tout ; je lutte depuis si longtemps contre les douleurs qu'elles ont usé toutes mes facultés morales et physiques ; la digue est rompue , le courant m'emportera, et vous prierez pour moi !

— C'est vous, Stéphanie, qui prierez pour moi ; mon enfant, je suis vieux et vous êtes jeune encore ; ayez du courage pour votre vieil ami, ajoute le euré en joignant ses mains maigres et jaunies par l'âge, il suffoquait !

— Pardon ! mon meilleur ami, de vous avoir affligé, c'est un torrent qui m'entraîne malgré moi. J'aurai, si je le puis, encore un peu de force pour vous, puisque vous me le demandez.

Et, bien que la nuit fût avancée, le euré, comprenant ce qu'il y aurait d'affreux pour Stéphanie dans ces premiers moments de solitude, l'emmena malgré

elle et l'installa auprès de sa sœur ; elle reprit un peu de calme au sein de cette famille, aussi bonne, aussi pure, aussi aimante que celle des anciens patriarches.

## XIII

### FOLIE.

Jeanne comptait les heures de chaque jour et les voyait s'écouler avec effroi, sans qu'aucune réponse de Gaston arrivât pour la rassurer.

Enfin, elle entra chez Stéphanie, et fut aussi inquiète que surprise de trouver toutes les portes fermées ; elle redescendit en hâte, et, profitant d'une absence de son père, elle courut chez le curé, et, en y trouvant Stéphanie, elle se jeta dans ses bras avec un mouvement spontané, en s'écriant :

— Gaston ! Gaston ! où est-il ?

Et comme un silence effrayant succéda seul à cette question, elle porta sur tout le monde des yeux égarés, en répétant :

— Gaston ! Gaston ! qu'avez-vous fait de Gaston ?

— Calmez-vous, chère enfant, Gaston avait des devoirs à remplir, il a fallu...

— Laissez-moi, monsieur Leblanc, ne me trompez pas. D'ailleurs, ajouta-t-elle avec un rire nerveux, je vais le rejoindre, entendez-vous ? il m'appelle.

Tous les assistants, effrayés des paroles incohérentes de Jeanne, résolurent de la reconduire au moulin, de peur qu'elle ne s'échappât toute seule.

Le curé, qui s'oubliait toujours du moment qu'il y avait une douleur physique à secourir, une douleur morale à consoler, hâta le pas pour prévenir le meunier de l'état dans lequel était sa fille, lui recommandant bien expressément de ne la contredire en rien.

— Autrement, dit-il, sa tête se monterait ; cette exaltation est dangereuse, et surtout gardez-la, surveillez-la sans en avoir l'air.

Le pauvre meunier fut désespéré, lorsqu'il vit Jeanne arriver accompagnée de Gertrude et de Sté-

phanie, et qu'elle parut à peine faire attention à son père, demandant à lui comme aux autres qu'on lui amenât Gaston.

— C'est ma faute ! s'écria-t-il, si j'avais reconnu le sang de mes maîtres, la main de Dieu ne se serait pas appesantie sur ma famille ! Oh ! mademoiselle, dit-il à Stéphanie, vous l'ange des anges, priez pour ma pauvre enfant !

Stéphanie partit avec Gertrude en lui promettant de revenir le lendemain. Elle aussi s'oubliait pour consoler les autres.

M. Marbille arriva de son voyage, plus empressé que jamais d'embrasser sa chère Jeanne ; mais que devint-il lorsqu'il vit la consternation sur tous les visages et qu'on lui apprit l'état dans lequel elle était.

Aussitôt que Jeanne l'aperçut, elle jeta des cris perçants et devint presque furieuse.

— Qu'on ôte cet homme de devant mes yeux, s'écria-t-elle ; je ne veux pas le voir ! c'est lui qui m'a séparée de Gaston ; c'est lui qui m'a enfoncé cet affreux désespoir dans le cœur ! Gaston mourra

bien loin ! et moi ici. Alors nous aurons tous deux un même tombeau !

Puis s'avançant vers lui avec des yeux hagards :  
— Rendez-moi Gaston, dit-elle, rendez-le-moi, vous qui me l'avez pris !

Et la malheureuse tomba épuisée et haletante, tandis que M. Marbille, épouvanté, demandait l'explication de cette affreuse énigme.

On lui dit qu'elle avait reçu un coup violent à la tête et qu'elle était devenue folle à l'instant.

M. Marbille parut peu satisfait de cette réponse, et déclara qu'il prétendait emmener sa femme chez lui et la soigner comme il l'entendrait. Lefèvre lui répondit qu'il fallait attendre qu'elle se portât mieux ; mais le gendre commença à menacer et à crier comme un huissier, disant qu'il userait de ses droits d'époux pour se faire rendre sa femme.

Pendant ce débat, la pauvre Jeanne, qui regardait son mari avec une frayeur horrible, s'enfuit à toutes jambes sans qu'on pût la retenir et ne s'arrêta qu'au colombier.

— Là, dit-elle, là est ma maison; c'est ici le palais de mon bonheur, et je n'en sortirai plus jusqu'à ce que le roi vienne chercher et épouser sa reine. Je veux rester avec ces blanches tourterelles, qui seules peuvent me comprendre, car elles savent aimer, elles, et on ne les marie pas par force, on ne les sépare pas de leurs amours!

— Mon enfant ! mon enfant ! reviens à toi, lui disait le meunier au désespoir ; c'est ton père qui te parle... Oh ! monsieur Leblanc, essayez donc de la calmer, je mourrai de chagrin de la voir ainsi.

— Oui, mon père, reprit-elle, allons en Espagne pour y chercher Gaston, et nous aurons pour guides les ombres noires de la grande galerie, n'est-ce pas ?

M. Marbille, de plus en plus irrité, voulut essayer de prendre le bras de Jeanne ; mais elle poussa des cris épouvantables en se réfugiant auprès de son père, comme pour lui dire : Sauvez-moi.

— C'est ma femme, monsieur ! et vous avez perdu vos droits sur elle, s'écria le mari de Jeanne en

furéur, et cette comédie cessera chez moi, je connais des moyens...

— C'est ma fille depuis qu'elle est au monde, monsieur, répliqua le meunier avec toute l'énergie que peut donner l'amour paternel et la crainte de perdre son unique enfant, et pour quoi que ce soit, vous ne l'emmènerez hors de chez moi dans l'état où elle est.

— Nous verrons, monsieur, je vais revenir avec main-forte !

— Allez au diable ! et ne vous présentez pas ici ; car, je le jure devant monsieur le curé, ce serait votre dernière heure ! par saint Jérôme, mon très-honoré patron !

Et comme M. Marbille s'élançait pour attaquer le meunier, celui-ci dit à ses trois garçons :

— Jetez-moi cet homme dehors, et puis ne vous en embarrassez plus.

Le digne curé, craignant les effets de cette scène, alla prévenir le médecin qui ordonna à Jeanne de rester chez son père ; il alla aussi prévenir les au-

torités, afin qu'on ne pût point inquiéter le meunier, et tout ce qu'il disait avait tant de poids, que lorsque les dépositions de M. Marbille arrivèrent après celles du curé, elles ne furent point écoutées.

De peur d'irriter davantage sa fille, le meunier lui fit mettre un lit dans le colombier, et s'installa à côté d'elle sur un fauteuil ; il n'y avait plus pour lui ni repos, ni bonheur possibles !

— Cet homme est parti ? lui dit Jeanne tout bas.

— Oui, mon enfant, dors en paix.

Et, rassurée, elle s'assoupit un peu.

## XIV

### PRIEZ POUR EUX.

Stéphanie et Gertrude revinrent visiter la pauvre Jeanne, elles la trouvèrent un peu plus calme, mais sa raison ne pouvait revenir ; elles la gardaient à tour de rôle, pour que le meunier pût soigner ses affaires et son moulin, et il les bénissait comme des anges du bon Dieu, disait-il.

Stéphanie avait repris sa chambre ; Gertrude, qui ne voulait pas la laisser seule, s'était installée dans celle de Gaston, par conséquent le curé était beaucoup plus souvent chez Stéphanie que chez lui.

— J'ai élu domicile ici, disait-il en s'efforçant de faire sourire les autres.

Mais le rire semblait avoir fui pour toujours le moulin, le château et le presbytère.

Pour prévenir de nouveau toute discussion grave entre le meunier et son gendre, le médecin déclara qu'il était de toute urgence qu'on transportât Jeanne dans une maison de santé, car elle ne guérirait jamais dans les lieux où sa folie avait pris naissance. Ce fut encore le respectable M. Leblanc qui parvint à obtenir ce sacrifice ; car ce pauvre père ne voulait pas se séparer de sa fille chérie, tant il avait peur qu'elle ne retombât aux mains de M. Marbille, qui maintenant lui semblait un tyran.

En effet, au bout de quelque temps, Jeanne parut sensiblement mieux ; néanmoins le médecin ordonna qu'elle restât encore dans cette maison ; si on l'en sortait trop tôt, disait-il, elle retomberait infailliblement et serait peut-être alors incurable. Le pauvre meunier dut se soumettre à ces arrêts ; il était presque heureux : sa fille le reconnaissait et l'aimait.

Stéphanie, pour essayer de se distraire, avait entrepris les meubles du baron de Grudner ; les der-

niers souvenirs d'amour s'étaient envolés à l'aspect de douleur du départ de son frère.

— Vous le voyez, monsieur Leblanc, disait-elle au curé, les mois s'écoulaient et il ne me donne pas signe de vie ! Oh ! je vous le disais bien !

— Vous aurez donc le courage de rester inconnue au comte, répondait le curé.

— Toujours, mon père ! cet homme ne mérite que mon mépris, je mourrai près de lui sans qu'il sache qui je suis.

— Dieu vous bénira, ma fille, car vous êtes forte !

Le pauvre curé, souvent, ne savait plus que répondre lorsqu'elle l'interpellait ; il cherchait alors à détourner la conversation.

— Ma sœur, disait-il en s'adressant à Gertrude, aie soin que ton gâteau de groseilles ne soit pas manqué aujourd'hui, et que ton poisson soit cuit à point ; car je vais faire une tournée dans la campagne, et je reviendrai mourant de faim. Stéphanie, voulez-vous m'accompagner ? cela vous fera du bien.

Mais Stéphanie avait perdu toutes ses forces, et à peine si elle pouvait se promener sur les anciens remparts. Elle s'excusait sur son travail, ne voulant point alarmer son digne ami en lui révélant au juste son état de dépérissement, que ne trahissaient que trop déjà sa pâleur et sa maigreur de spectre.

Un soir, plus triste encore que de coutume, Stéphanie était allée dans la grande galerie pour s'y réchauffer aux rayons du soleil couchant ; elle s'assit en face du portrait de Raoul, se rappelant quelle prédilection son frère avait eue pour ce portrait entre tous les autres, et combien il était triste et absorbé alors qu'il s'arrêtait à le regarder. Elle se prit aussi à le contempler attentivement, y trouvant une ressemblance extrême avec Gaston. Tout à coup, le soleil se voila, et un ouragan terrible se déchaîna contre ces vieilles murailles démantelées ; la grêle, frappant avec violence contre les vitres à demi brisées, en lança quelques nouveaux débris au milieu de la galerie. Stéphanie, sans avoir peur, songea à l'ouragan pendant lequel son frère avait été se réfú-

gier dans la Roche-Rouge ; un éclair qui illumina l'obscurité, s'arrêta une seconde sur le portrait de Raoul, dont les yeux parurent remuer dans leurs orbites et laisser échapper une larme. Stéphanie, effrayée de ce prodige, voulut s'approcher ; mais l'éclair avait disparu, et le portrait lui sembla de même qu'auparavant.

— Hélas ! hélas ! se dit-elle, c'est un avertissement que mon frère est mort !

— Mort ! mort ! parurent répéter des voix dans le lointain.

Elle se retourna.

— Ce sont les échos qui me disent, après moi, que mon frère est mort !

Ce mot lugubre retentit encore dans toute la galerie. Mais, cette fois, regardant plus scrupuleusement dans toute sa profondeur, elle aperçut, malgré l'approche de la nuit, les deux ombres noires dont Jacques et Gaston lui avaient si bien fait la description. Cette fois, une troisième était avec elles. Elles s'arrêtèrent une minute, firent signe à Stéphanie

comme pour l'appeler, et disparurent en répétant le mot :

— Mort !

La pauvre Stéphanie, glacée, se traîna jusqu'à l'endroit où les ombres s'étaient abîmées dans la muraille, comme devant Gaston ; elle ne trouva que la vieille tapisserie en lambeaux et la vieille muraille.

— O mon frère ! mon frère ! s'écria-t-elle en tombant à genoux et en sanglotant ; mon pauvre frère, tu es mort ! et tu appelles ta sœur, n'est-ce pas ? Je vais prier Dieu qu'il exauce nos vœux et nous réunisse.

Puis elle répéta encore plusieurs fois :

— Mort ! mort !

Et ce mot qui semblait lui retomber sur le cœur comme un froid lineul, ce mot, peu à peu, la glaça tout à fait ; ses membres engourdis s'affaissèrent et elle resta privée de mouvement.

Le pauvre Gaston était mort, en effet, ce jour et à cette heure, à la suite de l'affaire de Logrono ; il était mort en héros !

La pauvre âme n'avait fait que languir depuis le départ de son frère; et ces visions, ces avertissements, ces hallucinations d'un cerveau troublé, inquiet et malade, achevèrent de briser ce reste de vie, ce souffle si fragile qui paraissait l'avoir encore retenue tant qu'une lueur d'espoir lui était restée de revoir son frère. Elle s'éteignit dans les bras du curé, et sa belle âme remonta au ciel.

Le respectable M. Leblanc lui rendit les derniers devoirs et voulut la déposer lui-même dans le caveau de ses ancêtres.

Le meunier, inconsolable, s'arrachait les cheveux, et Gertrude et son frère, retournés chez eux, restèrent bien des jours sans échanger une parole. Le pauvre curé, qui survivait à cette race aimée, à ces jeunes rameaux qu'il avait vus naître, pria pour eux le reste de ses jours. Ils prièrent pour lui, peut-être!

Ainsi s'éteignit cette noble famille, dont tous les membres furent comme marqués d'un sceau de malheur et de malédiction. Ce château, si brillant en-

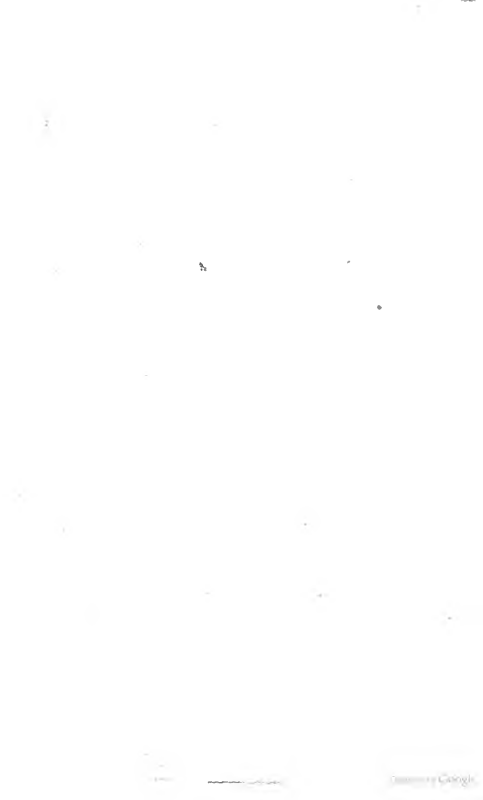
core aux jours de la naissance de Stéphanie, ces ruines se refermèrent sur elle comme la pierre d'un sépulcre qui a englouti sa proie ! Il ne reste de toute cette histoire, que des souvenirs et des apparitions qui reviennent souvent, dit-on ; tantôt ce sont des ombres noires qui s'évanouissent aussitôt, tantôt ce sont des flammes qui voltigent, se poursuivent et disparaissent dans les vapeurs de la rivière.

On prétend que ces ombres sont celles d'Aloyse et de Cyprien, et les flammes les deux âmes de Stéphanie et de Gaston.

FIN.

17859





## TABLE

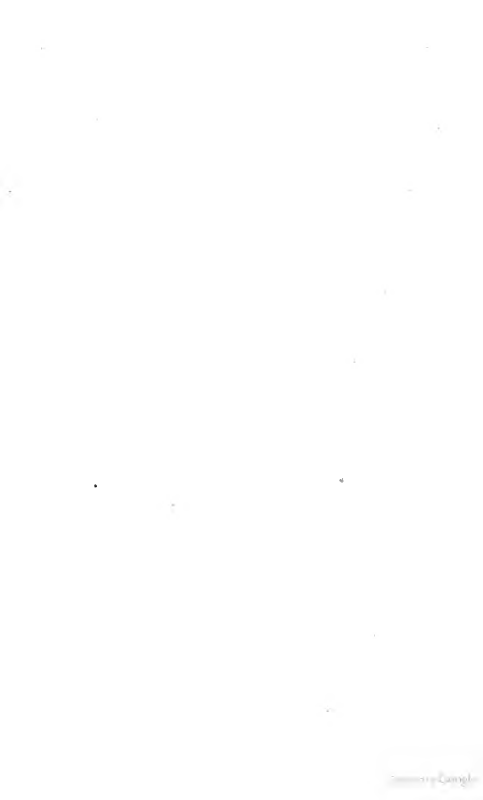
---

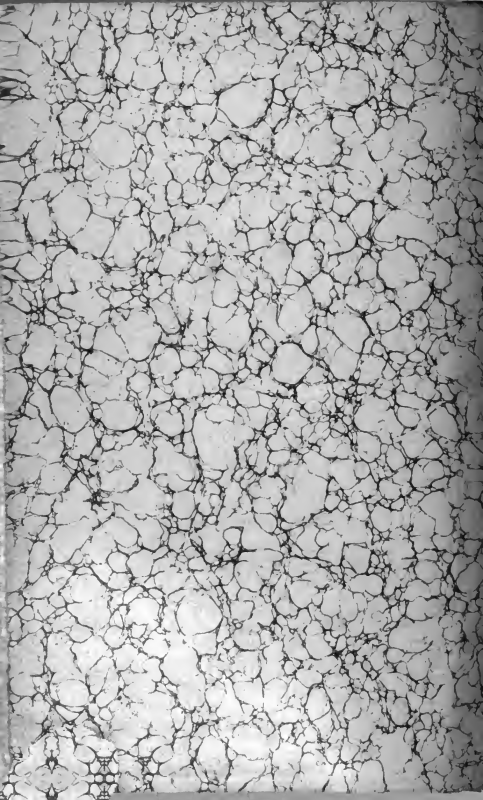
|                                               |     |
|-----------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE I <sup>er</sup> . — Description..... | 5   |
| — II. — Une histoire.....                     | 36  |
| — III. — Mystère.....                         | 71  |
| — IV. — Réflexion.....                        | 90  |
| — V. — Apparition.....                        | 102 |
| — VI. — Cadeaux et visites.....               | 127 |
| — VII. — La Roche-Rouge.....                  | 143 |
| — VIII. — Amour naissant.....                 | 181 |
| — IX. — Mystère.....                          | 192 |
| — X. — Dans le colombier.....                 | 207 |
| — XI. — Désillusion.....                      | 226 |
| — XII. — Catastrophe.....                     | 237 |
| — XIII. — Folie.....                          | 271 |
| — XIV. — Priez pour eux.....                  | 278 |

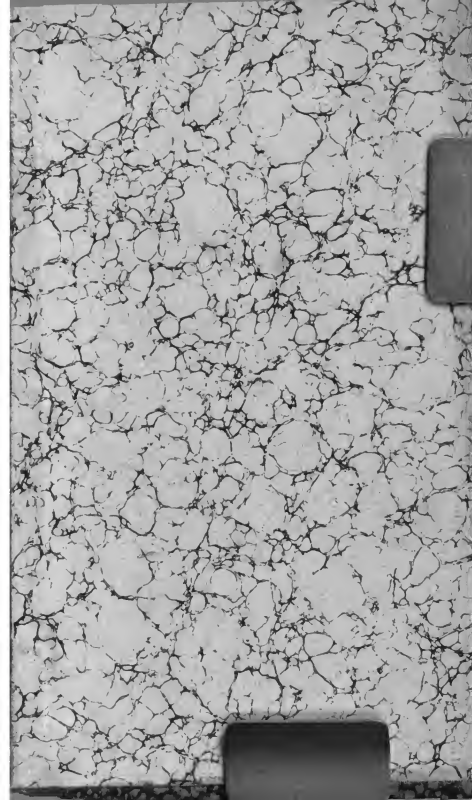
FIN DE LA TABLE.

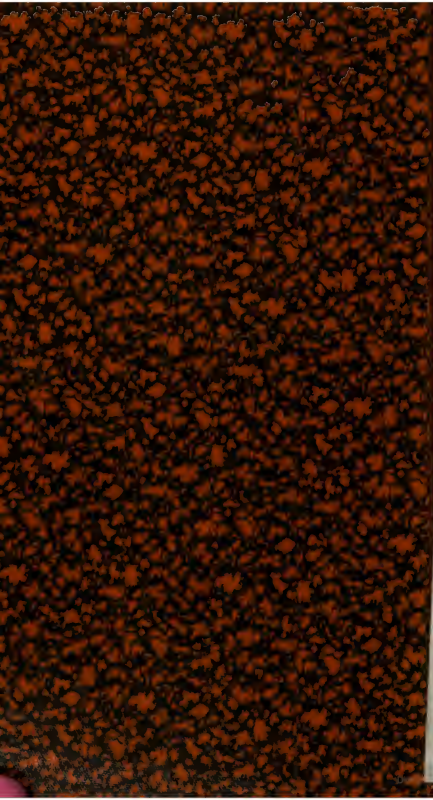












BIB